This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ORTES

JUDÉE

VRILLON

PARIS
HACHETTE ET
ARD SAINT-GERMAIN, 7
1897

TERRES MORTES

THÉBAÏDE — JUDÉE

PAR

ANDRÉ CHEVRILLON

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1897

TERRES MORTES

THÉBAÏDE — JUDÉE

BCF
Chemistry

TERRES MORTES

THÉBAÏDE — JUDÉE

PAR

ANDRÉ CHEVRILLON

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1897

TERRES MORTES

THÉBAÏDE — JUDÉE

2. Nubia, Egypt
3. Palestine — Descr. and trav., 1875-1900.
1-2-OD
3 JD

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Dans l'Inde. 1 vol.

Sydney-Smith et la renaissance des idées libérales en Angleterre au XIXe siècle. 1 vol.

Ouvrages couronnés par l'Académie française.

Chaque volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

36153. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

TERRES MORTES

THÉBAÏDE — JUDÉE

PAR

ANDRÉ CHEVRILLON

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1897

Droits de traduction et de reproduction réservés.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
653659 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1933 L

Janvier - Mars 1904

THÈBES

A Pierre Loti.

Bianch 26 Nov. 1932

THÈBES

VERS THÈBES

I

12-20 novembre 189....

Le fleuve rentre dans son lit et se retire des campagnes, laissant de vastes plages pâles, fermées au loin par des futaies africaines de palmiers. A l'occident, les pyramides fauves sont les seuls vestiges humains : leurs trois triangles millénaires montent, graves, fatidiques comme d'antiques énigmes, sur le grand ciel humide qui couve le pays par ce triste jour de pluie.

Largeur du fleuve qui s'étale comme un lac; c'est une étendue limoneuse, d'un jaune bourbeux, terne, uni. Mais cela se précipite en avant avec véhémence, ondulant en millions de plis, droit et

vaste comme un bras de mer qui couperait en deux la contrée. On sent le fleuve d'un très grand continent; cela n'est pas européen : c'est trop vaste et trop fort. Toute cette eau lancée vers le nord vient de très loin, des profondeurs de l'Afrique que lavent, que dénudent les pluies diluviennes d'été, leur arrachant toute cette bourbe qui fait l'opulence brune du fleuve et de ces campagnes. Ce Nil, dans cette basse Égypte, c'est de l'Afrique équatoriale descendue au milieu des régions civilisées, y mettant sa violence et sa sauvagerie. Il est là-bas ce qu'il est ici, aussi large et magnifique : il ne reçoit pas un affluent depuis qu'il a quitté le dix-huitième parallèle.

*
* *

A mesure que l'on s'éloigne du Caire, tout devient plus ample et plus simple : des deux côtés, les constructions humaines ont déjà disparu, les futaies de hautes palmes s'épaississent; leurs troncs serrés forment une sorte de mur dense, et, pardessus, les milliers de têtes rayonnent, sombres, dans le ciel. Les tournants sont grandioses, découvrant, révélant tout un pays. A gauche, le ruban végétal, la bande toute claire et verte de maïs et de cannes s'est rétrécie, tout de suite dominée, étreinte par la chaîne blonde du Mokatam. Et soudain, un coin du vieux Caire reparaît pour nous dire adieu,

terne, mort comme le désert environnant, blond et tout uni de ton, difficile à distinguer de la chaîne aride, un morceau de ville inanimée qui ne semble pas faite pour l'homme et qu'on dirait taillée dès l'origine des choses dans cette falaise. Et ce sont des dômes, des minarets, et, par-dessus tout, la mosquée aiguille, le jet grêle dans le ciel de ses deux fusées de pierre.

Toute cette journée-là, les pyramides nous ont poursuivis. Nous ne pouvions pas quitter ce cimetière memphite, arriver au bout de cette nécropole qui est la plus ancienne et la plus vaste que l'on connaisse. Gizeh, Sakkarah, Dachour, Meidoum, de loin en loin, jalonnant le cours du Nil, elles surgissaient par groupes, gardant mystérieusement le seuil de l'infini saharien, de plus en plus délabrées et désolées à mesure que nous remontions et qu'elles s'espaçaient davantage, chaque groupe plus inquiétant, plus enfoui dans les sables et perdu dans la solitude. Lorsque l'on pensait, après des heures de navigation, les avoir enfin laissées derrière soi, de nouveaux triangles se levaient comme des voiles de vaisseaux derrière la ligne d'horizon. A la longue, elles se rapprochaient de nous et, alors, on reconnaissait qu'elles n'avaient presque plus de formes à force d'avoir été démantelées, usées par les siècles et par l'homme avide et fouilleur. C'étaient des buttes fauves à demi écroulées, con-

fondues au désert, ou bien des piles de tours quadrangulaires à pans inclinés, en retrait les unes sur les autres, les noyaux primitifs de la pyramide sortant d'une colline ruinée. Premiers monuments de l'histoire humaine par lesquels l'âme inquiète, qui aspire et qui aime, tout de suite a essayé de protester contre la mort, de lutter contre l'indifférence silencieuse de ce qui *est* pour toujours. Oui, toute la dignité humaine est déjà là, dans cette mélancolique procession de pyramides qui se suivent toute cette journée au bord de l'immensité muette.

Ce premier soir fut bien beau : nous sortions de la région des grands nuages gris, des grandes pannes d'automne que la Méditerranée avait soufflées jusqu'au sud du Delta, et nous découvrions les régions heureuses, un monde d'immobilité où tout s'enchantait dans la pure lumière. La chaîne aride, à l'orient, ceignait au loin la plaine; c'était une indécise bande rose à peine effleurée d'ombres bleuâtres, et d'une telle légèreté que cela ne semblait même pas une vapeur, mais un simple jeu de lumière autour du monde terrestre et vert, comme certains rayonnements mystérieux d'aurores boréales dans l'ombre du soir.

*
* *

Pendant une semaine, sur ce vapeur postal nous remontâmes la grande voie mouvante, la large voie royale de l'Égypte. Sous le clair cristal du ciel, elle frémissait, emplissant presque le paysage, tant les berges étaient lointaines et basses. Les distances entre les tournants étaient très grandes, en sorte que pendant des lieues souvent, d'un coude à l'autre, elle s'allongeait tout droit : alors, on ne la voyait pas finir, la véhémente, la vivante étendue brune; au nord et au sud, elle s'en allait jusqu'à rencontrer le ciel et tendre sur sa pâleur une ligne liquide d'horizon où le regard s'élançait dans une ivresse d'infini, arrêté parfois par une aile blanche de voile ou par un tournoiement de faucon en chasse sous le tout-puissant soleil.

De jour en jour il semblait que cela devenait plus admirable : en réalité cela changeait très peu : la lumière seulement se faisait plus subtile, et le tressaillement de vie qu'apporte le souffle vierge des solitudes devenait plus profond. Cela changeait très peu : c'était une grande monotonie de beauté splendide et calme mais, insensiblement, cela vous prenait d'une façon étrange; par degrés une profondeur de lumière vide se creusait, s'élargissait entre le présent et tout le détail troublé de

la vie passée : on s'oubliait plus complètement, on était plus heureux de ce rêve continu, de l'inaltérable beauté des choses qui se suivaient et revenaient toujours pareilles dans la même splendeur éternelle.

Les plus grands changements étaient les jeux de la lumière. Le matin, au réveil, le ciel n'était qu'un abîme pâle et pourtant d'un éclat si violent qu'à peine pouvait-on ouvrir les yeux pour découvrir toute la simplicité du paysage : les palmes lustrées avec des éclats d'or et des luisants frais, la chaîne occidentale, littéralement peinte d'un rose neuf et surprenant, ou bien l'autre, celle de l'est, l'éternelle falaise de pierre qui circulait avec nous depuis le Caire, dressée sur le jour naissant, en écran précis, sombre et pourtant presque sublimée par le soleil qui montait derrière elle, et vaporeuse dans l'irradiation matinale. Et quand l'Astre surgissait enfin dans sa jeunesse, les grandes eaux enroulées en boucle immense, ou bien allongées à l'infini, s'allumaient d'un éclat éblouissant et nu, séparées du ciel par la seule petite ligne noire des rives lointaines. Des hérons peuplaient les dos fauves des sables qui, en novembre, commencent à émerger, et, sur nos têtes, si près que nous distinguions leurs yeux jaunes, leurs étranges yeux guetteurs, les éternels faucons d'Égypte dérivaient au vent, tournoyaient, soudain pré-

cipités au ras de l'eau, mettant dans le paysage un accent âpre et simple, aiguisant encore par leur présence la véhémente sensation de vie qui montait de toute cette splendeur et de toute cette sécheresse froide.

Très vite, dans cet air sans vapeur, la chaleur venait et le soleil se mettait à brûler, dardant ses feux comme à travers du vide. La journée commençait, pareille aux autres. Nous restions sur le pont, occupés seulement à suivre les ombres qui se déplaçaient d'heure en heure, satisfaits de regarder passivement défiler toujours, sur l'albâtre pur des deux chaînes la procession des hautes palmes, de mettre cette monotonie de lumière et de paix dans notre âme à la place de toute pensée. Les événements étaient très simples : parfois passait un essaim de voiles — hautes voiles obliques, admirables pour accueillir la puissante et toute paisible lumière, taillées en longs triangles courbes, leur pointe s'effilant très haut sur le ciel. Elles étaient chargées de monde, ces felouques, d'hommes et de femmes qui chantaient gaiement, paysans d'Égypte voyageant à l'antique façon égyptienne, en troupe sur le vieux fleuve, dans des barques très semblables à celle d'Osiris. Ainsi chargées, enfoncées jusqu'au ras de l'eau bourbeuse, jusqu'au bouillonnement brun autour d'elles, lancées sur la large étendue roulante, elles filaient plus rapides encore,

dans un vertige de vitesse, par ce grand vent régulier du sud, toutes ensemble, en théorie joyeuse, trente ou quarante à la fois, d'un seul mouvement continu, chacune gardant [illegible] sa place dans la bande, comme les oiseaux qui traversent le ciel en grands triangles migrateurs.

*
* *

De temps en temps nous stoppions devant un misérable village fellah, petite végétation humaine qui s'est mise à pousser là comme ces dattiers, comme ces orges qui, le long du Nil, font une traînée verte à travers le désert, — simplement parce que le fleuve est là. Entre les troncs droits, à l'ombre des solennels palmiers, c'étaient des cases de limon qui montaient en pyramides tronquées, suivant la forme ancienne que l'on retrouve dans les pylônes des temples. Et cela saisissait toujours, de retrouver ce vestige vivant de la plus antique civilisation connue. Par ce petit détail, elle se continue encore, cette civilisation, en ce même point de l'espace où, dans la nuit universelle, au commencement de l'histoire humaine, elle s'est mise un jour à poindre et à rayonner.

Des petits pylônes de terre le monde villageois accourt à l'arrêt du steamer. Il y a tout un charmant et libre peuple d'enfants : des petites filles

où la race trouve son joli moment de délicatesse et de fleur, car bientôt elles vont commencer à se faner, petites filles [illegible]ses dans la dignité antique d'une draperie; — [illegible]mins nus, jolis corps de bronze mat avec des luisants bruns; — des femmes sans âge, aux figures de cuir, raidies par les années de soleil et de poussière dans une grimace douloureuse, debout, avec de grandes attitudes, et nobles par les fortes lignes de la rude étoffe qui tombe droit jusqu'à leurs pieds ou bien accroupies à terre, tout enveloppées, inertes, simples paquets noirs posés en rang au bord de l'eau. Et puis toute la gent animale qui vit avec les humains dans les petites cases, et qui vient aussi nous regarder passer : les ânes d'Égypte, fringants et fiers comme des chevaux de race, leur robe gris-souris coquettement décorée de festons noirs; — les buffles qui nous contemplent, la tête basse, avec l'obstination et la stupidité fabuleuse et fixe de leurs yeux vairons; — les chameaux, plus stupides encore, mais ridiculement hautains, et les chiens jaunes qui aboient sur les murs, et les poules, et les pigeons.

Beaucoup de marchandages avec nos Arabes des troisièmes, dialogues excités, violents, gutturaux, dans des registres aigus, et une mimique passionnée. Chacun apporte quelque chose à vendre, — chétives denrées, vraiment, — de quoi faire sourire les paysans de nos marchés de campagne :

un œuf, quatre oignons, un petit fromage, un peu de lait, trois morceaux de canne à sucre.

Et, soudain, le grand coup de sifflet du départ, métallique, inhumain, jette une secousse d'effroi dans tout ce petit monde : les enfants poussent un cri : c'est une volée de moineaux qui s'éparpille à travers les arbres.

*
* *

Pauvre peuple d'Égypte ! Il se lamentait alors, car c'était l'époque de la conscription et, de village en village, nous nous arrêtions pour prendre quelques hommes et les conduire au bout de la haute Égypte, à la garnison d'Assouan. Chaque fois, c'était un drame terrible. Ils arrivaient sombres, mornes, demi-sauvages, en grands manteaux de laine brune, suivis d'une foule hurlante. On eût dit qu'une calamité, qu'une catastrophe surnaturelle avait frappé le pays, quelque peste, quelque plaie comme au temps de Moïse. Au-dessus de nous, sur le mur jaune de la berge, cent figures humaines, cent figures de femmes, émergeant de linceuls noirs, ruisselaient de larmes qui coulaient dans les rides, des bras fatidiques se tendaient vers le ciel, et tout cela remuait, ondoyait comme une houle, dans une clameur de démence faite de cris suraigus, vibrants d'un chevrotement étrange, le cri antique de toutes les pleureuses d'Orient. Le

bateau sifflait pour partir, et, chaque fois, un spasme de détresse, une grimace convulsive crispait tous les visages : des faces de vieillards se renversaient en arrière, s'immobilisaient, les paupières closes dans une angoisse; des yeux aveugles pleuraient; le délire grandissait; la clameur se faisait plus folle; une contagion de vertige nous gagnait.... Subitement, au moment où les hommes embarquaient, une jeune femme, avec un galop de bête forcée, se précipita dans le fleuve, s'y étalant à plat ventre, puis, trois fois, lança son manteau devant elle, avec le geste du désespoir. Alors, deux vieilles coururent après elle et la ramenèrent avec des coups, car il y a des limites à tout, même aux manifestations orientales.

Oui, ce n'était là qu'une manifestation aboutissant à la folie hystérique de toute une foule, comme une danse de derviches ou une cérémonie religieuse de nègres. C'était un rite, simplement, un devoir de cérémonie que se rendent entre eux, aux jours de malheur, dans leur grande courtoisie traditionnelle, les pauvres gens du peuple en Orient. Pour ces conscrits, c'était un malheur presque aussi grand que la mort, ce départ forcé. On ignorait où ils allaient, on leur disait adieu pour toujours.... En réalité, ils ne partaient que pour quelques années, pour être dressés à l'anglaise, bien habillés, bien sanglés et bien nourris. Mais le

peuple d'Égypte n'est pas encore fait aux régimes européens ; on savait seulement que l'antique puissance despotique et centrale venait de laisser tomber sa main sur eux. « Allah ait pitié de toi, frère! Allah ait pitié de nous! Notre maison est désolée!... » C'étaient les mêmes cris d'adieux qu'il y a trente ans, au départ des hommes pour les corvées, où les fellahs mouraient comme des mouches à creuser les canaux, et qu'il y a trente siècles, quand on levait quelques milliers d'hommes pour leur faire traîner à coups de fouet un monstrueux Pharaon de pierre.

* * *

Quelquefois nous avions le temps de faire un tour dans une petite ville, à Assiout, à Girgeh. On était saisi tout de suite par une senteur étrange et profonde, tout à fait spéciale aux villes et aux villages d'Égypte; elle flotte, mêlée au fluide capiteux et léger qu'est l'air, dans ce pays, à la poudre odorante et lumineuse qui, sous le piétinement de la foule bleue, monte en fumée de toutes les rues. Mais ce qui dominait tout, c'était, au-dessus des misérables cases de boue, au-dessus des petits murs jaunes, au-dessus de toute cette humble vie des hommes, si fermée et obscure, la force, l'élan, la gloire des grands palmiers. Eux seuls étaient les vrais vivants. Ils surgissaient par fusées, ils

s'ouvraient là-haut dans l'éblouissement de l'azur, presque brumeux dans la vibration de la lumière, flexibles et sublimes, rayonnant par-dessus tout.

Que cette vie arabe, cette vie dans la rue est toujours amusante et pacifiante à contempler! Tout est si facile et si simple! les gens assis par terre au milieu de la place, mâchant des morceaux roses de canne à sucre, les gamins nus qui grandissent en jouant comme de petits chiens, les ânes, les hauts chameaux grogneurs, les barbiers qui rasent accroupis par terre, les petits bazars obscurs sous les vieilles nattes rapiécées que traversent des rais bleus de soleil — et, tout autour de ces choses insignifiantes qui remuent, la pacifique splendeur, la magnificence de l'éternel paysage, les montagnes d'albâtre, le bon fleuve qui circule en longs replis de calme lumière....

*
* *

Le soir, avant le coucher du soleil, nous allions nous asseoir, à la manière arabe, sur le plancher du pont inférieur, qui sort tout juste de l'eau, comme un radeau. Là, tout à l'avant, on ne voyait plus rien du steamer. On s'imaginait être emporté seul, voler comme dans un rêve, avec une vitesse extrême, à la surface du fleuve qui filait autour de nous. On s'endormait au puissant bruit liquide, au puissant bruit sonore et creux dont s'emplissaient

les oreilles, et les yeux s'hypnotisaient à regarder toujours accourir et passer là, tout près, les vagues sans nombre de la grande étendue mouvante.

Derrière nous, des Arabes étaient accroupis aussi, muets, égrenant vaguement, d'une main fine, des chapelets, — absorbés toujours, sans effort, dans cette espèce de néant que nous venions chercher là pour quelques minutes. A l'heure où la lumière oblique mettait de l'or sur le fleuve, on les voyait se relever par groupes et, graves, s'orientant au sud-est, les mains posées sur les genoux, ils commençaient les prosternements solennels, les grands gestes d'adoration de l'Islam.

A cette extrême pointe du bateau, nous n'avions à côté de nous que le pilote, muet aussi, donnant ses ordres à l'homme de barre, derrière lui, d'un geste de la main, ou bien rarement, d'un mot à peine prononcé, sans qu'il ouvrît la bouche : « *Yaminak! Schmalak!* Gauche! Droite! » Alors, nous décrivions dans la largeur du fleuve de grands zigzags, pour éviter les dos de sable qui commençaient à émerger.

Vieille figure borgne, fermée, patiente, de ce pilote, et que j'ai regardée longtemps. Ils font ce métier de père en fils; ils l'apprennent dès l'enfance; à douze ans, ils le savent comme l'ont su leurs aïeux et le pratiqueront toute leur vie. De même un jeune chien d'espèce voulue, que l'on

a dressé pour la chasse. Du Caire à Assouan ils connaissent chaque mètre du fleuve, mais surtout ils ont le sens inné, hérité comme un instinct, de la vie de ce fleuve dont le cours et les bancs de sable vont changeant à chaque saison. Celui-ci, à des nuances imperceptibles de l'eau, devinait à cent mètres de distance les degrés de profondeur, et là-dessus, tendait le bras à droite ou à gauche.

Il était pieux aussi : une amulette de cuir, au nom du prophète, pendait à son cou, et aux heures de relève, il ne manquait jamais, à la minute prescrite, d'étendre avec soin son petit tapis sur le pont, et consciencieusement de faire son *salaam* vers la Mecque. Voilà la vie primitive où l'individu n'existe pas encore, tout rêve, toute pensée, toute action enserrés, fixés dans des formes invariables et simples, les mêmes de génération en génération, les mêmes pour tous les membres d'un groupe humain, faisant les vies toutes semblables, comme celles d'un peuple de fourmis.

Nous entrions peu à peu dans les grandes régions intérieures de lumière sereine : derrière nous, vers le nord, de subtiles vapeurs ternissaient encore légèrement le ciel ; mais au sud, où nous nous enfoncions, c'était un pur éther, jusqu'en bas, jusqu'à la ligne d'horizon tendue au loin entre les deux chaînes. De ce côté, souvent, le fleuve allongé tout droit ne finissait pas ; rien ne le fermait :

c'était le fond liquide d'un couloir qui se creusait sous le ciel et s'en allait, les portes ouvertes là-bas sur un infini de splendeurs calmes, d'éternelle lumière. Et devant toute cette eau frémissante qui semblait venir du fond même de l'espace, nous sentions le mystère et la grandeur du continent dont elle est une artère....

Tous les jours, vers quatre heures, les grandes fantasmagories, les grands jeux magiques du soir transfiguraient le paysage. Tout s'allégeait; les collines, perdant leur sécheresse et leur poids, n'étaient plus qu'une souple procession, or et rose avec du bleu liquide qui se répandait dans les creux et s'assombrissait lentement jusqu'au violet. Puis, le soleil tombé, elles blêmissaient soudain : toute leur vie lumineuse les quittait et s'en allait s'exhaler dans le ciel en âme rose, rose qui ne s'attachait pas à des vapeurs, à des nuages, — rose de l'impondérable, rose du vide, du pur néant, et qui s'évanouissait dans l'azur de l'espace supérieur. Et, tandis que tout s'éteignait par degrés, à l'orient, une sorte d'arche, une ombre inquiétante de nuit, large comme un arc-en-ciel, se mettait à monter vers le zénith avec des allures furtives, et les rives, les longues lignes souples du plateau libyen bleuissaient profondément, se charbonnaient; on voyait disparaître tous les détails du paysage et, seules, les grandes lignes

permanentes demeuraient, celles qui parlent à l'âme, fondues dans une obscurité fumeuse et riche.

Mais ce n'était pas encore la nuit; ce n'était pas fini des féeries silencieuses. Depuis une demi-heure le soleil était couché, tombé derrière un horizon de désert situé à des centaines de lieues à l'occident du nôtre, quand, peu à peu, la lumière morte se mettait à revenir, comme un fantôme, sans que nous l'eussions vue commencer à paraître, seconde âme rose, plus rare et ténue encore que la première, et qui, par une insensible diffusion, envahissait de nouveau le ciel. Alors le fleuve, le vaste fleuve se mettait à luire, à s'éclairer mystérieusement, comme illuminé dans ses profondeurs. Il semblait vraiment la source de toute cette lumière épandue dans l'espace. C'étaient d'abord des tressaillements vermeils, fugitifs, insaisissables, de rapides lueurs convulsives, qui s'avivaient, s'élargissaient, à mesure que, là-haut, ce rose esprit, venu on ne sait d'où, s'exaltait lentement, comme une passion tendre et chaude. Et tout vent tombait alors; tout s'endormait sur le large courant dans une magnificence calme. Ce n'était plus de l'eau, mais seulement une splendeur coulante, paisible et lisse, qui, peu à peu, se mettait à charrier, avec une lourdeur et une opulence d'huile, des traînées, des plaques de pourpre et d'or, des couleurs sombres et pourtant ardentes, toute une vie de lumière

incessamment en train de devenir, de s'éteindre, de renaître. Enfin, aux splendeurs chaudes succédaient des clartés glacées de jaunes et de verts, et là dedans, des gris inertes, des violets ternes, étouffés, des lividités de mort commençaient à ramper, à s'étendre furtivement. Mais longtemps encore le fleuve luisait, d'une lueur sourde, de plus en plus obscure et émouvante dans la nuit qui s'assemblait, où déjà des étoiles tremblaient en gouttes blanches.

Alors venait l'heure solennelle où, les figures des constellations apparaissant, tout le mystère des infinis qui nous entourent devenait visible. Elles ne semblaient pas froides, mortellement indifférentes comme dans l'abîme noir de nos ciels d'Europe. Au fond de la spacieuse nuit bleue, elles vivaient, elles palpitaient avec une ferveur silencieuse. La voie lactée se courbait en large flamme pâle, et toute la voûte céleste prenait des aspects inconnus, comme si la Terre s'en fût rapprochée, en se déplaçant étrangement dans l'espace. On se surprenait à prêter l'oreille pour entendre le bruissement de tout ce feu qui fourmillait, de toutes ces étoiles pâmées et dilatées comme des cœurs. Parfois un souffle desséché, un souffle aride et tiède arrivait du désert et, subitement, nous faisait tressaillir tout entier d'une ivresse de vie voluptueuse et aiguë. Alors tout le

ciel en semblait attisé et secoué, et tremblait dans un élancement, comme si notre petite vie et la grande vie enflammée des mondes se fussent un instant confondues, eussent remué ensemble d'un même frisson....

Les choses de la terre restaient colorées, comme pendant le jour, mais de couleurs et de nuances plus tendres, et charmées de douceur mystérieuse.

Les nuits étaient si transparentes que devant nous on voyait toujours le fleuve s'allonger tout droit jusqu'à sa rencontre avec le ciel, et le vide entre les deux chaînes était plein d'astres jusqu'en bas du couloir, jusqu'à la ligne d'eau de l'horizon.

La lune naissait. Ce n'était, ce jour-là, qu'un trait d'ongle, une ligne éblouissante et vive, cernant la moitié d'un grand disque de lumière cendrée. Et, certes, toute la vie du monde semblait remontée au firmament. Lui seul vivait, sentait, frémissait, ses myriades d'étoiles soudain contractées ou élargies comme des prunelles qui s'émeuvent en silence. La terre sombre était comme évanouie et comme morte sous ces vastes ardeurs muettes. Les longues lignes des montagnes s'étiraient, engourdies et fluides, avec une mollesse de rêve; et sur les feux du ciel, toujours, sans fin, sans hâte, des deux côtés du fleuve défilaient des gerbes noires, la procession mystérieuse des palmes, des belles palmes endormies....

II

A cent cinquante lieues du Caire, à Denderah. C'est un matin léger infiniment, un matin d'ivresse. Nous sommes à deux milles du fleuve; à l'entour il n'y a que les grandes étendues de sable, un monde minéral baigné dans cet azur lucide et vierge, dans cet air que l'on aspire comme un fluide de vie, et qui fait battre le cœur comme sur les hauts sommets.

Devant nous, une masse sombre, à demi enterrée dans le sable, sortant d'une large fosse; le premier temple de l'ancienne Égypte que nous rencontrions sur notre route. C'est une chose basse, énorme, trapue comme un bastion avec des formes de trapèze lourdement assis sur une large et inébranlable base. L'émotion est grande : cela déconcerte. Voilà donc, intacte, complète et telle qu'elle fut conçue par des cervelles humaines qui pensèrent et rêvèrent ici, il y a des milliers d'années, l'expression matérielle d'une certaine espèce de sentiment religieux dont vécut une civilisation, — espèce fossile, aujourd'hui, entièrement abolie et dont notre monde moderne procède certainement pour une petite part, mais si éloignée de nous que

nous n'apercevons pas les intermédiaires qui nous rattachent à elle. Combien cela est grave, morne, massif, terriblement absolu et simple!

Tout autour les champs blanchâtres de sables sans vie, les étendues sèches où il n'y a rien que les jeux légers de lumière....

Autrefois dans ce pays tropical mieux arrosé sans doute, et riche en orge et en hautes palmes, une ville s'élevait ici qui s'appelait Tarer. Il faut l'imaginer peu différente de celles qui vivent aujourd'hui sur les bords du fleuve antique, de Belliana, par exemple, devant laquelle nous passions tout à l'heure. Derrière des rangs de felouques serrées contre la berge, derrière un fouillis de vergues, je l'apercevais, cette Belliana. C'était un entassement de hautes maisons pyramidantes, en terre grise, crénelées au sommet et blanchies à la chaux, — une grande bourgade faite de longs triangles tronqués, de bâtisses qui rappellent l'Extrême-Orient, les pagodes hindoues; — et, justement, on les imagine ces vieilles cités religieuses au bord du Nil, assez semblables à quelque ville fourmillante et sacrée de l'Inde, sur la rive du Gange ou de la Djumma.

Ici, aux temps anciens, il y avait une foule nue, très active, pliée sur ses tâches, des ruelles étroites, étouffées, des bazars où bruissait, dans un jacas-

sement oriental et rauque, la langue, qui, fixée sur les files superbes d'hiéroglyphes, nous semble avoir dû toujours être solennelle et grave. Population insouciante et gaie, bavarde et sociable, dont la vie quotidienne nous est retracée avec humour, d'un trait leste et avisé, sur les murs des tombes, en scènes familières de labeur et de fêtes : forgerons qui peinent sur leurs soufflets, cordonniers qui tirent l'alêne, tailleurs de pierres qui mesurent et polissent le calcaire, boulangers en train d'enfourner leurs pains, tisseuses accroupies devant le métier, danseuses qui ondulent au battement des mains, aux *ha! ha!* rythmés que jettent les spectateurs satisfaits. Population simple, enfantine sans doute, comme celle des fellahs d'aujourd'hui, peu portée au rêve, à la pensée, à l'action originale et volontaire, d'imagination réduite et précise, chacun astreint à des besognes traditionnelles et quasi instinctives, chacun enfermé dans des cadres étroits de corporation ou de caste, occupant un rang défini dans une hiérarchie savante et minutieuse, chacun lié à un supérieur et de plus attaché d'une façon permanente à un certain point du sol, nul n'étant isolé sauf l'étranger, le vagabond que l'on plaignait comme n'ayant point de maître ni, partant, de défenseur, — tout homme, enfin, apercevant au-dessus de lui une puissance, au-dessus de celle-ci, une autre, au-

dessus de son chef de corporation, tel scribe, puis tel fonctionnaire, puis tel gouverneur, tel seigneur féodal, et tout en haut le roi, le Pharaon-Dieu, l'inaccessible et absolu despote, — toute vie ainsi étreinte dans des limites qui barraient inexorablement le rêve, ne découvrant comme fond dernier, par delà le détail de ses besognes usuelles et les petits calculs de son positivisme pratique, qu'une mythologie toute byzantine, infiniment compliquée, arrêtée et fixée depuis des siècles et des siècles, et les idées très fortes et très graves de Mort et d'Éternité, les grandes idées de l'Égypte, simples et peu originales, mais conçues par elle avec une intensité incomparable, et durables autant que l'Humanité. Ainsi, derrière les pylônes des maisons de terre, derrière ceux des palais, lorsqu'il levait les yeux, l'ancien Égyptien de Tarer voyait monter les pylônes de pierre dure, les grands, les vrais, ceux que l'on avait dressés pour toujours, ceux de la demeure divine, du temple que voici, barrant l'espace de leurs vastes murs infranchissables, étalant leurs surfaces précises, leurs lignes rigides, sans vie, sans invention, simplement géométriques, — mais éternelles, et portant haut dans le ciel, au souffle du désert, bien au-dessus de toute la ville, les étendards frissonnants d'Hathor.

Aujourd'hui, le silence et le calme des sables

profonds. Il n'est pas facile d'imaginer le fourmillement antique autour de ce temple qui fut un célèbre centre religieux : les affluences de pèlerins venus en barques de tous les nomes d'Égypte, les processions annuelles menées par les prêtres en robes longues, par des personnages à mufles d'animaux symboliques, les grandes cérémonies rituelles, celles du nouvel an, celles du 29 Mésori, l'habillement des statues d'Hathor, d'Horus et des autres parèdres, leur montée solennelle sur les terrasses où l'Hathor, dans ses habits sacrés, s'unissait « aux rayons de Celui qui l'a créée », les fêtes osiriennes du 20 Choiak, l'enterrement du corps d'Osiris avec des grains de blé, son exhumation mystique avec l'éclosion des germes, l'adoration dévote de sa relique, les longs offices minutieux et les marchés bruyants qui terminaient les pèlerinages comme aujourd'hui en Bretagne et en Russie, et le tumulte des réjouissances populaires, les bacchanales et les orgies sacrées dans les rues dallées, pendant les « fêtes de l'Ivresse », dans la nuit chaude d'Égypte, sous les hautes palmes obscures, sous le feu des astres tropicaux. « Quand la déesse sort, dit une inscription du temple, les dieux du ciel en poussent des *ah! ah!* de contentement, les habitants de la terre sont pleins d'allégresse, les Hathors battent leurs tambourins, les hautes dames agitent leurs fouets

mystiques, tous ceux qui se trouvent dans la ville sont ivres de vin et couronnés de fleurs, les artisans de la cité se promènent en joie, la tête parfumée d'huiles odorantes, tous les petits jubilent en l'honneur de la déesse, du lever du soleil à son coucher,... »

*
* *

Tout ce monde évanoui, toute cette vie de plusieurs siècles et d'un moment éteinte, le silence de l'Éternel est revenu. Les sables ont monté lentement, comme une marée autour du temple. On l'a déblayé récemment, et il gît dans sa fosse dont le fond est le sol antique et où l'on accède par une rampe. A mesure que l'on descend, que l'on plonge dans cette ombre engourdie, dans cette fraîcheur, que l'on quitte le monde lumineux, on se sent enveloppé par le Passé qui se reforme autour de soi, et l'on entre dans le silence et la nuit des siècles morts.

Alors quelque chose d'étrange et de jamais vu nous accueille : une grande salle hypostyle, ouverte au demi-jour du dehors qui l'éclaire de côté et meurt en s'enfonçant parmi les colonnades, et, détachées sur ce fond d'ombre, au-dessous de la corniche et de son globe éployé qui symbolise l'Éternité, six larges figures mutilées, mais qui furent calmes et sereines, forment les chapiteaux

des colonnes extérieures et portent le toit, toutes semblables, toutes figées dans un même sommeil impassible et grave. On franchit la porte de l'hypostyle, et tout d'un coup, on les voit se multiplier comme dans un rêve qui s'élargit soudain. ces colossales figures de mystère. Il y en a près de cent, chacune des vingt-quatre colonnes portant, quadruple, sur ses quatre pans, la puissante face d'Hathor. Elles vous dominent, elles vous entourent, elles vous oppriment, elles regardent à la fois dans toutes les directions, elles planent, symétriques, dans l'ombre, sous le sombre plafond bleu où voguent les soleils ailés : larges figures énigmatiques, silencieuse population, endormie là-haut, au sommet des piliers qui s'enfoncent dans l'obscurité brumeuse, larges faces surhumaines dont on devine encore le sourire qui semble garder un secret, — paisibles, supérieures à tout événement, en cela divines comme les grands Bouddhas anciens, oubliés dans les cavernes de l'Inde.

Vraiment cela sent l'Éternel. Ce demi-jour jaunâtre de cave est immobile : la vie changeante de l'ombre et de la lumière n'arrive pas ici. Devant nous, des salles, des chambres successives s'en vont vers le sanctuaire, se rétrécissant, se rapetissant, à mesure que les plafonds baissent, que le sol monte, que les murs convergents se rapprochent ; elles s'emplissent d'une ombre de plus en plus

dense, puis de ténèbres noires, où rien n'indique la succession des jours et des nuits; et sur les parois, invisibles dans cette noirceur, les processions se déroulent, les rois font des offrandes, les images religieuses se suivent, les scènes sacrées, les symboles mystiques, qui sont là, non point pour être vus, mais simplement pour *durer*, et que nous faisons apparaître, tout brillants de vives couleurs, à la lueur fumeuse de nos torches.

Étranges conceptions, combien difficiles pour nous à pénétrer, à travers le fatras des légendes, des formules mystiques, des litanies, à travers la multitude symbolique des figures animales, survivances de cultes primitifs et sauvages et devenues plus tard, pour les esprits pensants, les images et les chiffres de métaphysiques dont nous n'entrevoyons que le sens général. Ici, dans ce temple ptolémaïque, l'idée panthéiste éclate, et, sans qu'on puisse en suivre le détail, on la sent infiniment complexe et raffinée, extrême aboutissant de tout un âge de spéculation. Les idées alexandrines entraient d'elles-mêmes dans le mythe d'Hathor, harmonie et fécondité du monde, principe maternel, matrice du soleil, déesse des renouvellements, dont le sistre sonore, gardé au fond le plus secret de ces sanctuaires, fait passer à travers tous les êtres la vibration de la vie, et secoue le monde. Mêmes symboles tout prêts, dans la légende d'Osiris des-

cendu sur la terre pour le bien des hommes, mis à mort, enterré et ressuscité, — dans ces triades, dans ces filiations de divinités consubstantielles, qui sortent l'une de l'autre, qui se pénètrent et se fondent l'une dans l'autre. Ici, dans cette salle hypostyle, du sol au plafond, les murs sont surchargés de tableaux où l'on démêle les symboles panthéistes de la vie. Les dieux en détiennent les sources, et les ouvrent au roi, émanation des dieux. Ils le touchent des croix ansées d'où sort en ondes visibles le fluide magnétique qui anime les êtres. Ils lui délèguent leur pouvoir de vivification sur les plantes, sur les graines, sur l'eau, sur le feu. De sveltes fleurs, des tiges grêles s'enlacent le long des frises; des gerbes de blé s'alignent sur les soubassements, des scarabées alternent avec des oiseaux, et tout cela, c'est encore la vie, non plus dans son principe et son essence, mais déployée au dehors et visible. Au total, c'est ce mystère de la vie, de sa transmission, de sa continuité, qui fait le fond commun de toutes ces vieilles religions objectives de l'Orient. Elles se distinguent surtout, ces religions, par l'espèce d'émotion, de réaction nerveuse, par la secousse plus ou moins vive, par la végétation d'images et de sentiments que produit chez l'homme l'idée de ce mystère. Chez les Égyptiens, l'idée panthéiste est complète, mais elle semble restée à l'état sec de formule. Elle ne se développe

pas richement et inépuisablement dans le concret. Rien de l'ivresse hindoue, du fourmillement de formes ondoyantes qui s'entassent et montent au-dessus des pagodes, en pyramides vivantes de bras, de jambes, de phallus. Dès les premiers monuments religieux, tout est fixé en Égypte, raidi et simplifié, réduit à des lignes schématiques et essentielles. Toujours les mêmes gestes précis des rois qui font les offrandes, les mêmes attitudes impassibles des dieux. Une figure de profil, d'une rigidité hiératique, tendant une croix ansée : aussi longtemps que persistent les cultes égyptiens, c'est-à-dire pendant plusieurs fois mille ans, voilà qui suffit à exprimer l'idée de la Vie émanant de l'Être éternel.

Mais cet Être, cet obscur dessous d'où sortent les dieux et les créatures, qui porte l'univers mouvant et lumineux et dont, tout de suite, on épuise l'essence lorsque l'on dit : « Il est, il a toujours été, il est pour toujours », comme on sent son mystère, son éternité, sa simplicité dans ce vieux temple de Denderah ! Tout y concourt : l'obscurité qui va s'épaississant jusqu'aux ténèbres, l'énormité des matériaux, la grandeur, l'absolu des lignes et des surfaces, le poids formidable de ce plafond. Si haute que soit cette colonnade, il opprime nos têtes, ce plafond : une vaste surface horizontale de pierre, soutenue par des piliers cylindriques et lisses, rien

de plus propre à rendre sensibles les poussées obscures, mais simples et directes, des masses vers la terre et les résistances qui les maintiennent. Le poids, la *pression* constante et silencieuse, voilà ce que l'être nerveux sent ici, par sympathie, et il en défaille. Devant un péristyle grec, il se redresse, au contraire; il aperçoit d'abord une vigueur jeune, une sorte de jaillissement, un essor de forces dirigées de bas en haut à l'encontre des lois fixes qui régissent l'immobile substance. On songe ici aux harmonieuses colonnades du Parthénon, aux courbes insensibles, aux secrètes et subtiles inflexions qui les font sortir du monde inorganique, de la matière aveugle et pesante, pour leur communiquer l'énergie de la vie souple, pour les pénétrer d'esprit : on songe à la sérénité puissante de leur effort, à la convergence de leurs volontés manifestées par les rainures verticales qui les allègent aussi. Dans ce temple de Denderah, on ne sent rien de la vie intérieure, plastique et artiste; le divin qu'ont exprimé les Égyptiens a quelque chose de rigide, de mort, de fixe, de stupéfiant aussi, comme ce ciel et ce soleil de feu, comme le corridor sans fin de cette vallée qu'enferment ces deux chaînes parallèles de pierre, — comme toute cette terrible étendue du désert environnant, cette étendue minérale si vaste que du côté de l'Occident, au moins, du côté où le soleil va mysté-

rieusement s'enfoncer tous les jours, ils n'ont jamais su qu'elle finissait.

Que tout cela est religieux! Religieux à la façon des grandes cavernes souterraines où le temps ne passe pas, où l'on découvre l'éternité de silence et de ténèbres qui supporte le monde fugitif et lumineux. Rien d'humain : ces piliers, ces parois ne semblent pas l'œuvre de l'homme; c'est la retraite auguste, dans la profondeur noire de la terre, de la divinité dont les cent faces mystiques sourient là-haut, de la Puissance centrale, l'Immobile d'où germent toutes les vies.

Notre guide soulève une dalle : à la clarté de la torche un trou noir apparaît, d'où sort, soudain, une bouffée chaude comme d'un four, un souffle irrespirable, chargé d'une odeur aigre et violente. Nous nous y insinuons pourtant, et, tout au fond, une crypte apparaît, très longue, aux murs de pierres rectangulaires, précis et bas, un boyau souterrain, si étroit que, debout, nous l'obstruons presque. Nous ne pouvons pas rester ici : on étouffe; la chaleur des innombrables étés s'est accumulée dans ce lieu; l'air est épais du vol des chauves-souris que nous réveillons, enfermées dans ce souterrain sans issue, les arrière-petites-filles de celles qui pendaient accrochées à ces murs au temps du Christ. En nappe noire, glissante, elles vont et

viennent dans le long couloir, disparaissant dans la nuit et puis revenant vers notre lumière, entre les files de dieux étranges que leurs aïeules frôlaient aussi de leur vol au temps où ces mêmes dieux étaient vivants et adorés. Tout de suite cette chaleur, cet air méphitique, le choc de ces bêtes, de ces noires ombres affolées sur notre figure, sur la torche qu'elles éteignent presque, nous font fuir vers la fraîcheur spacieuse des chambres supérieures; mais, un instant, nous avons entrevu les serpents protecteurs qui gardent l'entrée, dressés sur les murs, et de petites frises intactes, précieuses, des rangées graves de divinités dont les couleurs brillent comme au premier jour, et partout des files d'hiéroglyphes serrés, comme un pullulement d'insectes dans l'ombre....

C'est là que, tous les ans, on allait chercher la statue du dieu, de l'Osiris ou de l'Hathor, pour l'exposer symboliquement à la lumière, comme le blé, disait-on, qui, ayant longtemps germé dans la terre profonde vient apparaître au soleil.

Ces symboles sont grands. Pas une seule des idées essentielles de l'esprit humain dont la figure ne se rencontre ici. Nous nous asseyons à terre contre la haute paroi de la salle où les Hathors rangées planent dans le demi-jour. Et longuement, jusqu'à ce qu'ils semblent se mettre à vivre, et

presque à remuer, nous les contemplons, ces signes antiques qu'à l'époque des Ptolémées on copiait déjà depuis des milliers d'années et que voici, gravés, sculptés avec grandeur et précision sur les murs, sur les architraves, sur les linteaux des portes : — le vaste globe ailé, ceint de l'uræus : éternité de l'univers; — l'épervier solaire qui plane et monte au plafond bleu, à travers les signes du zodiaque : succession du temps; — le serpent enroulé sur lui-même : infini, dans la durée, de la série des choses; — l'ondoiement du fluide que versent les dieux : mystère de la Vie qui pénètre la Matière et la fait grandir vers l'Esprit. Ainsi, dès les origines de l'histoire, l'homme a vu ces mystères et ces infinis qui l'entourent; il s'est situé au milieu de ces infinis, et sa courte vie lui est apparue comme une bulle montée des profondeurs noires d'un océan pour flotter un instant à sa surface et refléter en nuances irisées, suivant sa courbure propre, les eaux sans limite et le ciel sans fond.

Cependant, entre ces hauts murs, dans ces salles inhabitées et superbes, tout est d'une solennité si grande que l'on s'imagine davantage : il semble que les êtres qui ont gravé ces signes aient percé par delà, que le secret des choses soit déposé au fond de ce temple obscur, au bout de cette per-

spective noire, de cette enfilade de hautes portes étroites qui s'enfonce devant nous, et que nous allions le trouver là, écrit sur la pierre, dans la plus reculée de ces chambres....

Mais non ; la torche n'éclaire toujours que les mêmes scènes sempiternelles d'offrandes, les mêmes gestes des Pharaons linéaires, les mêmes museaux, les mêmes becs des animaux mythologiques. Et tout cela n'exprime qu'une religion comme les autres, qui a grandi et s'est évanouie comme les autres, travaillant, idée centrale et active, à ordonner un vaste groupe humain, à le maintenir, à développer une civilisation, — c'est-à-dire une vaste apparition, qui surgit hors de l'ombre, une végétation puissante qui monte, déploie le luxe de ses innombrables rameaux, décline, évolue suivant la loi de son type, traversant plusieurs milliers d'années et mettant au jour, sans trêve, les générations de ses fleurs toujours renaissantes, les millions d'âmes mystérieuses, très semblables parce que toutes sortent d'elle et que toutes manifestent la même idée.

Autour du sanctuaire un nombre infini de salles, de sacristies monumentales où l'on préparait les essences, les parfums, les onguents, les huiles, les libations, les pains nécessaires au culte, où l'on conservait les joyaux et les vêtements précieux des divinités. Sur les murs, des tableaux donnent le

détail des cérémonies méticuleuses, des rites impérieux qui faisaient les consécrations. C'était, surtout à cette basse époque des Ptolémées, une religion d'un formalisme extrême. Il y fallait un personnel énorme de prêtres échelonnés suivant une hiérarchie savante. Les liturgies, les offices, devaient être très longs, les pratiques innombrables : on attribuait aux syllables, aux formules, aux gestes, une puissance impérative et magique. Comme dans toutes les vieilles religions orientales; comme plus tard dans l'Inde, on les personnifiait, on en faisait des êtres divins, plus puissants que les dieux, capables de contraindre leurs volontés. Tout était figé, arrêté, cristallisé en une croûte de traditions et de rites quarante fois séculaires. Toujours, lorsque l'on songe à ces anciens hommes d'Égypte, on les entrevoit ployés par le respect, courbés sous une autorité, sous la tyrannie d'une règle, sous le poids d'institutions immobiles : partout des limites rigides s'opposant aux aspirations, aux efforts individuels et libres. Des âmes et des esprits esclaves. Nulle fantaisie, nulle invention souple, nul intérêt profond à la vie ondoyante et multiple, nulle aptitude à la jouer, à la rêver, à la philosopher, à en tirer matière pour de l'art complexe et vivant. Dans le domaine de l'action, un champ étroit dont l'homme trouve en naissant les bornes tracées pour toute son existence, infranchissables, sauf par le

bon plaisir du maître despotique. Dans celui de la pensée, l'étude, vers une fin pratique, des choses immédiates, une philosophie de préceptes, une science de recettes, une mythologie précise et compliquée ; puis, au delà de ce petit cercle lumineux, tout de suite, comme une barre, fermant le champ de leur vision, les mystères grandioses et simples, les infinis abîmes noirs, la Mort, l'Éternité pour laquelle les puissants se font tailler par l'humble ouvrier patient les sarcophages superbes de granit.

*
* *

Chaque humanité religieuse exprime son âme par son art. Le simple, le lisse, l'ardent, l'impérieux, qui sont les caractères essentiels de l'islamisme, apparaissent à la fois lorsqu'on suit du regard l'élancement droit d'un minaret. Une pagode hindoue qui grimpe sur le ciel avec peine et lourdeur, hérissée et feuillue comme un artichaut, est expressive de la même façon. Quand nous sortons de ce temple et que nous le regardons se détacher sur les sables, sur le calme paysage blond, ce que nous apercevons est simplement ceci : un mur auprès duquel un mur romain semblerait frivole et léger, une nappe trapézoïde, large de cent soixante-quinze pieds, haute de quatre-vingts, et qui monte

obliquement du sol, sans trous ni fenêtres, bordée par une lourde moulure cylindrique, portant espacées quelques grandes figures de profil, — et s'ouvrant, se déployant, dure et brutale, sur la flamme claire du ciel.

III

20 novembre.

Dernière journée sur ce bateau. A mesure que nous nous enfonçons davantage dans cette Haute-Égypte, le monde prend des aspects plus surprenants. Sauf à l'ouest, une raie fine et vive de verdure émeraude, — palmiers doums et cannes à sucre, — le végétal a disparu. Il reste une plaine d'or pâle, un clair terrain fait de je ne sais quelle matière délicate et rare, où ondulent des vagues d'ombre, bleuâtres, fluides comme celles qui flottent sur la neige toute fraîche et qui n'est pas encore tassée.

A l'Orient les sables s'étendent jusqu'au bord de l'eau. Entre ces lumineux déserts, à travers ce pays stérile et pur, le grand Nil brun roule avec fraîcheur, précipite sa vitesse, déploie sa vie élémentaire et liquide.

Jamais je n'aurais eu l'idée d'une telle splendeur solitaire, d'un monde où, loin de l'homme, la nature rayonnât de cette façon pour elle-même, et prît ainsi plaisir à s'exalter silencieusement en beauté. Dans notre Europe, au mois de juin, entre

trois et quatre heures du matin, à l'aube, à l'heure mystérieuse où l'air est si froid et parfumé, lorsque toute vie dort et que la lumière monte par ondes sur les forêts, sur les plaines, sur le monde endormi, on peut éprouver des sensations analogues. Mais qu'elles sont brèves et fragiles! Comme, tout de suite, on se rappelle que l'Homme est là, qu'il va se réveiller, reparaître, et que les bruits inséparables du jour vont reprendre!

Toute la matinée j'ai regardé se suivre, derrière la plaine d'or pâle, les silhouettes des montagnes, d'un incarnat si pur et si vif, si subtil et si puissant que cela déconcertait, que l'on se demandait à voir ces couleurs et ces éclairages, si l'on n'allait pas entrer dans quelque monde fabuleux de merveilles.

L'air impollué était une pure essence de vie, un frémissant esprit d'une ardeur et d'une délicatesse incroyables.

Vers le soir, les deux chaînes se sont écartées; les végétations ont reparu. La nuit tombée, nous continuâmes à courir plus tard que de coutume dans la rumeur du fleuve qui s'allongeait encore en large voie droite, ouverte à l'horizon sur l'espace constellé. Vers dix heures, deux hautes masses sombres défilèrent lentement sur la rive orientale, pareilles à deux collines lointaines, les pylônes de Karnak, de l'antique capitale religieuse, puis un

feu se separa peu à peu des astres de l'horizon, — lointain encore, mais visiblement terrestre, — le feu de cette Luxor vers laquelle nous tendions depuis huit jours.

A THÈBES

I

Novembre-janvier.

En France, c'est le commencement de la longue nuit d'hiver, *ar mis du*, le mois noir, comme on dit en Bretagne. La terre est nue et grise, les arbres se dépouillent : tout s'engourdit. Tristesse de la pluie, du demi-jour, des grands nuages ténébreux soupirés par l'Atlantique et qui traînent sans fin, poussés par le vent humide. Je revois une petite allée de chênes qui s'en va dans le crépuscule de quatre heures et demie, grimpant sur un dos de lande : miroitement dans l'obscurité de deux ornières noyées d'eau. Sur le sombre pays tourmenté, un ciel bas, menaçant, et des lueurs glacées, des clartés jaunes entre les cumulus noirs, une odeur de soir, de terre mouillée, de feuille mortes, de choses qui furent vivantes en train de se dissoudre, une odeur d'automne pénétrante et triste et que l'on aime avec le cœur. Fin du jour, fin de l'année. Les chandelles s'allument au fond des

chaumières perdues. Tout à l'heure, dans la nuit où souffle le vent, une rumeur bourdonnante et grave de prières va monter de chacune. Tout le pays semble se recueillir et savourer cette sombre arrivée de l'hiver et s'envelopper avec ses champs, ses masures, ses églises d'autrefois, dans ses brumes et sa grisaille, comme un homme, fatigué de la lumière et de la vie, enfouit sa figure dans sa couche et songe avec une volupté amère aux longues heures noires de solitude et de silence qu'il a devant lui pour se rassasier de rêve....

L'hiver prochain, en France, je reverrai cet automne d'Égypte, comme ici me poursuivent ces images. Je reverrai cette sérénité, cette immobilité des choses enchantées et comme laquées par la lumière. Il y a une mélancolie dans cette calme splendeur, moins aiguë, peut-être, que dans nos soirs d'automne, mais plus continue, plus profonde, plus décourageante encore et bien plus mortelle à l'action. Ce ciel immuable, ces jeux d'ombre et de lumière sur les collines percées de tombes, tout est aujourd'hui comme hier, comme il y a cinq mille ans à cette même minute de la journée. Il n'y a rien de particulier à aujourd'hui, de passager comme l'être périssable et changeant que je suis et qui a besoin, pour agir et vivre sans angoisse, de voir autour de lui des limites qui lui cachent les espaces sans fond.

*
* *

Les lignes aussi et les formes du pays parlent d'Éternité. Cette Thébaïde est vaste; il n'y a rien d'aussi grand dans la Haute-Égypte. La plaine est spacieuse. Une ville large comme Paris pourrait s'y asseoir à l'aise. Les deux chaînes ont reculé très loin, plus hautes qu'ailleurs : leurs murailles se sont rompues; elles s'étagent et circulent maintenant avec des allures de vraies montagnes : montagnes de pierre où rien ne fleurit ni ne pousse, leur pâleur trouée de petits rectangles noirs qui s'étagent en rangs serrés, et qui sont les syringes, les caveaux d'autrefois. Rien que ces trous noirs, à mi-hauteur de la montagne couleur d'albâtre, ou bien d'iris, ou bien rose, selon l'heure de la journée, et qui développe avec grandeur, à l'infini, ses longues lignes onduleuses et sans poids. L'ample plaine est verte et toute lumineuse de cannes à sucre, de trèfles, toute gorgée encore des eaux de l'inondation, semée partout de grands monuments sans âge, de pylônes, de colonnades : là-bas, de l'autre côté du fleuve, à la lisière des étendues verdoyantes et du désert, Médinet-Abou, les Colosses, le Ramesseum, Deïr-el-Bahari, Gournah, ici le temple de Luxor, les ruines de Karnak, — les énormes accumulations de pierre situées à

des lieues les unes des autres, qui font mesurer la grandeur de la Thèbes antique, qui rendent présent le passé prodigieusement lointain et semblent empêcher le temps de couler sur ce pays figé.

*
* *

Le ciel aussi accable. De six heures du matin à six heures du soir, l'Astre y règne, seul dans le vide éblouissant et pâle, dardant impassiblement sa flamme, en maître, en dominateur, sur la vallée. Tous les jours c'est la même ardeur de lumière, la même nudité du disque aveuglant : cela étonne et fatigue d'abord et puis cela se met à vous dévorer. Il y a dans cette continuité quelque chose de trop fort et qui n'est pas en proportion avec l'homme. Peu à peu l'être se sent envahi par un feu subtil qui le brûle en dedans, qui frémit en lui, qui l'excite, le secoue, qui fait perdre le sommeil et précipite les battements du cœur. On voudrait se reposer, se détendre de ce bleu ardent et léger comme une flamme d'alcool, de son incessante vibration, se rafraîchir et s'endormir les yeux à quelque nuée mauve, à l'azur froid de notre ciel d'Europe.

Vraiment, ici le divin est visible dans cet éclat, dans cette cristalline pureté de l'air allégé, où les choses semblent se sublimer, un divin plus fort.

plus fixe, plus monotone que celui qui brille dans l'éther lucide de la Grèce; et, devant cette vie souveraine, nos petites vies défaillent comme le cœur d'un Égyptien devant la grandeur écrasante et simple d'Amon-Ra, comme nos genoux devant un colossal Ramsès de granit ou la ligne implacable d'un pylône.

*
* *

Pour quelques mois nous nous installons près de Luxor, un des pauvres débris de la Thèbes magnifique.

Le petit village ressemble à tous les villages d'Égypte : maisons crénelées de boue grise, aux arêtes obliques, hauts triangles tronqués d'où jaillit parfois un palmier qui fuse et frémit là-haut dans la frémissante lumière ; — large étang limoneux, bordé de palmes lumineuses; buffles noirs qui s'y vautrent ou s'y endorment, la tête allongée sur l'eau, inertes et lourds comme des hippopotames; — hauts murs de terre derrière lesquels surgit, plus haut encore, quelque cou, quelque tête fabuleuse de chameau qui grogne, — labyrinthe de ruelles où l'on tourne en cercle pour, brusquement, se trouver plonger des yeux sur un vieux temple, grand comme tout le village, dégagé jusqu'à la base, jusqu'au sol antique. Et ce sont de mornes colonnades grises qui montent d'une fosse géante,

des architraves, des statues colossales de pharaons en marche, les bras serrés au corps, des pylônes vastes et gris comme des falaises, où des Ramsès gravés dominent des foules vaincues de toute leur stature démesurée, les terrassent de leur geste exterminateur, — tout le squelette gigantesque d'un monstre fossile, retrouvé là, autre que tous les êtres d'alentour, mis à nu sur son ancien lit géologique, ses vertèbres massives, ses puissantes côtes grisâtres couvertes de la vermine d'aujourd'hui : une pauvre mosquée, un minaret de chaux grossière, sont nichés sur les architraves d'une grande colonnade, près du pylône oriental. Avant eux, pendant douze cents ans, ce fut une église copte. Avant cela, pendant deux mille ans, le culte d'Amon.

Le soir, l'appel du muezzin monte dans le silence. Au-dessus des étendues de pierre auguste, au-dessus de la magie pacifique du Nil prochain où traîne et languit de l'or, elle monte, la voix, avec un timbre mordant, tendue comme en extase, par élans successifs, en longues tenues coupées soudain de pauses solennelles : et elle s'élance, elle s'envole, elle plane, ainsi qu'un oiseau dont les ailes frémissent à peine, elle chante, louant l'Éternel qui réside toujours ici et dont la présence ne s'est pas retirée de ces vieilles pierres, depuis les grands Amenhoteps.

*
* *

Le matin, vers six heures, quand nous ouvrons nos volets, c'est un paysage si étrange et si beau qu'on ne se croirait pas sur la Terre. Une lumière glacée, une solitude, un silence sacrés. Tout de suite, ce qui étonne, ce qui saisit presque à la façon d'une vision, c'est le grand mur lumineux de la chaîne thébaine, ce haut mur de lumière, cet écran peint de rose, d'un rose vif, cru, sans une ombre, par le soleil levant qui l'éclaire également de face et l'a rapproché d'une façon surprenante. Cela éclate, cela domine tout, effaçant presque le paysage entier. On dirait un morceau de quelque autre monde subitement apparu là, au-dessus du Nil qui traîne, large et lisse, comme une blonde coulée de clarté liquide. Parfois, de hautes voiles blanches, montant en longues ailes d'hirondelle sur le grand décor rose, passent avec une lenteur extrême, presque immobiles. Et sur tout cela, devant nous, au premier plan, un jardin enchanté détache ses fleurs, ses tamarins veloutés, ses palmes, ses hautes palmes fraîches et lustrées de reflets d'or....

Ces heures-là, nous les passons toujours de la même façon, sur la berge déserte qui n'est que poudre sèche avec des traînées d'herbe pauvre. D'abord, pendant que tout est encore d'une pureté

si virginale, nous allons paisiblement nous asseoir sur une terrasse blanche au bord du fleuve, derrière le petit mur de chaux qui ferme le jardin, et nous restons là, les yeux demi-clos, les paupières traversées par la jeune gloire du jour, laissant simplement le silence et la paix des choses descendre peu à peu jusqu'au fond de notre être. Une fine senteur vient d'une haie de cassies derrière nous, de leurs petites boules d'or, de leur jaune duvet poudreux, et cet arome nous pénètre aussi, mêlé à la suavité de l'air. Surgit devant nous le gardien de ce jardin qui nous guette, et, tous les jours, à la même heure, avec une longue salutation de gentilhomme, avec un geste délicat, un *Faddal*[1] courtois nous présente un minuscule bouquet de ces petites fleurs jaunes. Les Arabes savent la beauté des fleurs, et qu'elles sont faites pour être légèrement respirées. En Syrie, les buveurs de raki en ont toujours quelques-unes dans un petit verre, sur la table, à côté d'eux, et je me rappelle que l'an dernier, à Jérusalem, comme je fumais un narghileh en compagnie d'un bédouin, dans une petite ruelle aveugle, il insistait avec courtoisie, pour placer devant moi, sur un petit tabouret, deux jasmins qu'on nous avait apportés, pour que j'en eusse, étant son hôte, la vue et le parfum.

1. « Veuillez accepter. »

Sa politesse faite, comme tous les matins, et les remerciements reçus, l'homme s'accroupit à nos pieds, dans sa longue chemise noire : des yeux étincelants, qui dansent dans sa tête, des yeux de jeune diable heureux et rieur. Vingt et un ans, marié, père de deux fillettes. Il n'a jamais fait effort et, certes, il n'a jamais pensé. Toute sa besogne ici, c'est de garder ce jardin, c'est-à-dire de rester assis, les jambes croisées, devant la porte; il taille de petites flûtes dans des roseaux, surtout il bavarde avec les passants, ou bien, veillant sur notre sieste, prenant des mines de suprême importance, d'attention concentrée, avec une verge de brins de palme, il chasse les mouches qui nous tourmentent, les affolantes petites mouches d'Égypte. Voilà la plante humaine telle qu'elle fleurit sous ces palmiers, dans cette longue plate-bande qu'est l'Égypte, sans effort, sans lutte, au hasard, à la merci des maladies engendrées par l'incurie et qui dévorent un si grand nombre d'enfants. Un homme vit de dattes, d'oignons; presque toute l'année il peut coucher nu par terre. Le plus dur travail est celui de l'arrosage : la pesée régulière, pendant trois heures, sur la bascule qui va puiser l'eau du Nil pour la répandre dans les petits canaux d'irrigation. Travail monotone, héréditaire, auquel tous les Égyptiens sont pliés, si ancien que nous en retrouvons l'image peinte dans des tombes

contemporaines des Ramessides, si traditionnel qu'il est devenu presque instinctif et que l'homme, nu dans sa petite tranchée de terre au-dessus de l'eau, pendant des heures, tour à tour se ploie et se redresse, dévide sa besogne avec ce rythme exact, tranquille et continu qui sort de l'Inconscient, et que soutient une courte phrase rêveuse de six notes où l'individu s'endort et s'abolit, la même de siècle en siècle, la même du Caire à Assouan, — chant de la caste, chant de l'espèce, propre aux puiseurs du Nil, comme telle série de trilles au rossignol ou au pinson.

Très sociables et familiers : un grand besoin d'expansion. L'homme accroupi en face de moi me guette avec des yeux anxieux de jeune chien qui semblent dire : « Mais regarde-moi donc, mais parle-moi donc! Faisons quelque chose ensemble! »

Puis viennent les phrases de vieille courtoisie arabe :

« Comment est ta santé aujourd'hui? Dieu soit loué! Dieu veuille que tu deviennes plus fort tous les jours! Sens-tu? Il y a un petit vent très joli aujourd'hui (*koueïs ketir*), qui te fera beaucoup de bien. »

Ensuite, si nous ne le décourageons pas, les questions curieuses :

« Où est ton pays? Plus loin que le Caire? Voit-on clair par là? Y a-t-il le soleil là-bas? Y a-t-il

la lune? Y a-t-il le Nil (*al bahar*, la mer)? Es-tu marié? Moi j'ai une femme, une fille, toute petite, tiens, dans les palmiers là-bas, et quand je rentre, le soir, elle saute, c'est une fête, une fantasia : « Bonjour mon père, mon ami chéri, *habibi!* »

Et le voilà qui se trémousse dans sa grande chemise noire, et qui pousse des cris aigus d'enfant avec une mimique, une gaieté nerveuse qui vont en s'excitant.

Passent des paysans, des pêcheurs qui s'arrêtent pour contempler l'Européen et qui, eux aussi, voudraient bien causer. Mais, très jaloux de notre intimité, il les menace avec une colère feinte, de grands gestes qu'ils savent bien n'être pas sérieux. Et quand vraiment, ils ne veulent pas partir et qu'ils nous dévisagent trop longtemps, nous essayons de les chasser par un brusque : « *Aozé?* Qu'est-ce que tu veux? » Mais eux, petits ou vieux, enfants d'une vieille race polie, nous désarment toujours et nous font rougir de notre rudesse en nous répondant avec la belle courtoisie arabe :

« Je veux, monsieur, que tu te portes bien! *Aoz ente mabsout!* »

Un bon vent salubre, souvent, ces matins-là, — clair et froid comme une eau de montagnes, et qui jette une allégresse, un frémissement de vie sur le grand fleuve. Alors, très nombreux dans le bleu du

ciel, suspendus au-dessus de l'eau que parfois, tombant comme une pierre, ils viennent raser tout d'un coup et frôler de l'aile — si proches que nous voyons la flamme aiguë de leurs yeux jaunes, les faucons, les oiseaux d'Horus planent, tournoient et crient. Vers dix heures, à mesure que le soleil se fait plus fort, l'air cesse de remuer. Ample, pacifique lumière du ciel blanchâtre, du grand ciel élargi entre les deux rives basses; silence vaste aussi comme cette lumière, mais où l'on démêle à la longue, dans la chaleur du jeune soleil, dans le tremblement de l'air brûlant qui monte du sol en ondes blanches, une vibration imperceptible et pressée de mouches bourdonnantes. Le ciel est pâle, d'une pâleur cristalline et tout cet abîme de lumière se réfléchit dans la grande eau. Est-ce de l'eau? Cela s'en va d'un mouvement si égal, si doux, si uni, sans un frisson! C'est un miroir, c'est un vide de lumière chaude avec des langueurs roses et dorées; cela s'allonge au nord, très loin, vers Karnak, vers les sombres masses de palmiers; cela circule, avec ampleur, jusqu'à l'horizon limpide, à peine séparé du ciel par la ligne très basse des sables que le fleuve longe en tournant.

En face, la noble chaîne libyenne qui se relève au-dessus de Thèbes, en terrasse symétrique, large et bien assise, comme pour porter les dieux. L'ardente et proche vision du premier matin s'est

apaisée, s'est éloignée. Il reste ces hauteurs d'albâtre nu qui se mirent dans les eaux, y mettant vaguement du blond, de l'or pâle, un peu de rose. Elles s'en vont, les hauteurs d'albâtre, plus vaporeuses, plus irréelles à mesure que le soleil monte; elles fuient vers le nord avec quelques détours, en s'abaissant, très modérées, bleuissant un peu, procession délicate, tout aérienne et qui flotte avec tant de légèreté que l'on dirait seulement un peu de la lumière éparse dans le grand ciel qui s'est rassemblée là, au-dessus de la fine bande verte, de la région des orges et des palmes où fleurit toujours un peu d'antique vie humaine....

Dans cette première fraîcheur du jour, nous aimons aussi à cheminer le long de la rive dans la fine poussière aride, dès l'aube, au bord de l'eau, comme là-bas, près du désert, en plein midi. Trois petits gamins sautillent derrière moi, trois petits enfants misérables de fellahs coptes, dans l'espoir d'abord de quelque *backchisch*, et puis, ensuite, par habitude, amitié, très attentifs à m'apporter des fleurs, faute de fleurs une herbe, ou bien un morceau de canne à sucre que l'on va casser dans le champ voisin. Le plus jeune, Schnoudi, un pauvre petit singe qui grelotte, au vent glacé du premier matin, me donne souvent la main en marchant, main sèche et menue de ouistiti. Quelque-

fois, avant que je sache ce qu'il va faire, il saisit le bout de ma canne et le porte à ses lèvres avec dévotion : flatterie de petit Oriental habile à aduler déjà et qui me prend pour un puissant! Parmi nos amies, les chèvres qui broutent, nous nous asseyons, lui, le plus jeune, frissonnant dans sa mince chemise noire, l'air souffreteux, des bras pitoyables de petit squelette, des yeux que je reverrai longtemps, tristes et déjà résignés, un faible sourire navrant. Dès l'enfance, apparaît chez ces Coptes l'allure humble du chrétien d'Orient, que j'ai déjà observée en Syrie, du chrétien qui, dans ces pays-ci, a mené pendant des siècles la même vie que le Juif autrefois en Europe, inférieur, méprisé, et qui est devenu très semblable à notre Juif légendaire, obligé de se réduire aux besognes serviles ou commerçantes, de ne songer toujours qu'à se pourvoir, vivant de ruse, d'adresse, n'ayant que sa cervelle pour instrument de combat dans la vie, toujours contraint, empêché de se développer librement.

Un petit musulman se mêle parfois à notre bande, et la tenue grave de cet enfant, son demi-mutisme, la fierté de ses traits immobiles, la netteté de toute sa figure où les yeux, les dents de porcelaine, éclatent dans du bronze, tout cela fait saillir, par contraste, l'humilité copte. Sur la rive poudreuse, sur l'herbe rase, à côté des champs

clairs de canne à sucre, nous devisons accroupis à terre, en regardant le fleuve :

« Toi, Khalil, que fais-tu des *backchischs* que te donnent les Frangi?

— Je les cèle pour l'été : je suis pauvre, très pauvre, ô homme grand! »

Et d'un seul geste, il fait glisser sa robe sous laquelle il est nu : paraît la maigre petite épaule, la misérable poitrine, le pauvre ventre en bateau qu'il frappe avec énergie pour montrer qu'il est vide.

« Et ton père, ta mère? Tu ne leur donnes rien?

— *Khalas abou, khalas oummou!* Fini (mort) mon père, finie ma mère! »

Que cela est simple!

Le plus souvent, la conversation devient vite étrangement théologique :

« Mon père, mon frère (*aboui, akhoui*, selon l'âge qu'ils me donnent), es-tu chrétien? Moi, je suis chrétien. »

Et vite, il fait de grands signes de croix coptes, le petit singe souffreteux, baisant, après chacun, dévotement son pouce :

« Aimes-tu le Messie, monsieur? La Sainte Vierge? Saint Antoine? Sais-tu ce que c'est que la Trinité? »

Autrefois, j'ai eu des conversations de ce genre, bien loin d'ici, dans un sombre pays de landes et

de chênes, avec de petits gars bretons qui préparaient leur première communion.

Ceux-ci me montrent leurs livres d'école : si pauvres, ils vont pourtant à l'école; ils reçoivent cette culture orientale qui descend jusqu'aux plus humbles; ils lisent couramment cette difficile écriture dont les vingt-huit signes s'écrivent de trois façons différentes suivant qu'ils sont placés au commencement, au milieu ou à la fin des mots.

Amusante, toujours, cette promenade sur la rive, sur cet imperceptible sentier des haleurs qui, de toute antiquité, fut la seule voie terrestre d'une ville à une autre. D'abord, à nos pieds, juste au-dessous du jardin, un ponton est amarré, habité par un vieux couple musulman qui, tout le jour, somnole et s'affaire un peu, d'heure en heure, au petit train-train du ménage.

La femme, noire, parcheminée, muette ou grognonne, émerge de son trou, apprête des herbes pour les trois chèvres qui dorment au soleil sur la berge et se dressent à son approche avec des appels brefs. L'homme, grand, grave, sec, morne, épluche des oignons sans mot dire, et, très dévot, cinq fois par jour, étend son petit tapis misérable, s'oriente vers la Mecque et, les talons joints, les bras levés, écartés selon le rite, commence à prier, seul dans le vaste paysage.

A quelques pas de là une *chedouf* : c'est l'époque où l'eau commence à baisser sensiblement, en sorte que la machine a deux étages, deux bascules, deux puiseurs, dont l'un domine l'autre et que l'eau du fleuve est amenée en deux temps jusqu'à la rigole d'irrigation qui va la répandre sur la riche terre noire.

Dans leur tranchée de terre, ils sont nus, les puiseurs ; en haut, un vieux à la face morne, fermée, quasi morte, où l'œil, seul, semble vivre d'une vie lente, ses maigres côtes, sa triste échine pliées depuis l'adolescence à l'éternel labeur égyptien de l'arrosage. Au-dessous c'est Ahmed, un jeune corps magnifique de bronze et dont les muscles font superbement saillie avec des clartés de métal, des remous de soleil sur le dos, sur les omoplates, quand il se courbe tout en bas, la main tendue jusqu'aux pieds pour relever, d'un seul élan élastique, la longue gaule où pend la pochette débordante. Et, comme devant une danse orientale, on s'hypnotise à suivre cet éternel va-et-vient, ce travail alterné et rythmique, et les retours réguliers de la lumière sur ces deux torses qui montent et descendent comme des balanciers de machine. D'abord, c'est en silence qu'ils travaillent, et puis, subitement, des deux bouches à la fois, sans signal, sans raison, comme si quelque ressort intérieur se déclenchait, sort et se développe une modulation

prolongée, sourde et qui cependant porte très loin, — le chant des puiseurs d'Égypte, le simple chant qui vient du fond des siècles.

Passent des haleurs remorquant une large felouque plate, jambes nues, tous penchés en avant dans des attitudes obliques d'effort, pesant sur la corde de tout leur cœur, au rythme précis d'un de ces chants de travail qui scandaient en Égypte tous les labeurs collectifs : *Ialla, Ialla, Hélé! Ialla, Hélé!* Les vieux Égyptiens qui traînaient, attelés par centaines, les colosses de granit chantaient de même : d'antiques peintures nous les montrent, halant ainsi, dirigés par un chef qui bat la mesure avec ses mains. Lentement la lourde cange remonte, refoulant l'eau brune de sa large poitrine, remonte patiemment, mètre par mètre. Le vent du nord vient de tomber; à cette époque de l'année il est très rare, et les barques ne vont guère contre le courant que remorquées, ou bien poussées par les matelots qui appuient sur une longue gaffe, grimpés sur les sabords, allant et venant sans cesse de la proue à la poupe, avec une obstination infatigable de fourmis. Mais qu'importe? Le fellah est endurant : il ne sent plus la longueur des besognes monotones. On va pendant des semaines, gagnant quelques lieues par jour. La route est très longue jusqu'à Assouan, mais le temps est infini....

Ensuite, personne pendant une heure; les champs, la berge, le fleuve, tout est solitaire. Rien que le calme lumineux. Puis surgissent deux Bicharis, des êtres différents de tous ceux que nous avons vus jusqu'ici, des nomades venus de l'Afrique noire, qui gîtent près des temples ruinés, par familles, sous de petites huttes de paille. Très grands, très fins, très minces, d'un bronze extrêmement sombre, des traits admirables, d'une noblesse douce et quasi grecque, des mains et des pieds délicats, et des costumes, des parures extraordinaires, une façon de se draper comme pour quelque fantaisie d'opéra-comique, grandement, dans une immense bande de calicot, blonde comme du tabac à force d'être crasseuse, et, sur la tête, le plus étonnant, le plus savant, le plus comique édifice de cheveux, une perruque haute comme une tiare, plus compliquée, plus bombée, plus frisée que celle de Louis XIV, huilée au ricin et blanche à force d'être poudrée. — Ils s'arrêtent pour nous regarder, mais un instant seulement, appuyés d'un doigt sur un bâton mince, hanchant un peu, le pagne tombant d'une épaule, laissant l'autre nue, et s'enroulant à la ceinture pour descendre et se draper jusqu'aux pieds. Vraiment, ils sont admirables de noblesse naturelle, combien différents de tout le peuple d'Égypte! Seuls, à Luxor, ils ne savent pas mendier. Féminins, fins comme des

Cinghalais, un peu craintifs, ils nous regardent avec une surprise d'enfant, avec leurs grands yeux de gazelle sauvage et des sourires de femmes. Pour répondre à nos questions, des voix blanches, très chantantes, dans des registres aigus, comme celles des Chinois. Et leurs gestes sont doux, timides, quand nous nous approchons pour regarder de petites amulettes de cuir rouge que, peut-être, ils voudraient bien vendre, mais qu'ils n'osent pas offrir.

Maintenant, nous dépassons un petit bois de palmiers enfermé dans des murs de terre, et, derrière des champs de verdure éclatante et fraîche, la grande plaine arabique apparaît, beaucoup plus vaste que celle d'en face, qui s'étend de l'autre côté du Nil, jusqu'aux pâles montagnes libyennes. Celle-ci a bien quatre lieues de large : tout au bout, là-bas, luisent d'étranges étendues rosées, incertaines, le désert, dominé par trois collines, par trois légers triangles roses, et tout ce rose est rendu plus subtil par le contraste de la grande région verte, d'un vert dense, nourri d'eau, avec des bouquets riches, des massifs sombres de palmiers. Devant nous, tout près, derrière les premiers champs de cannes, une route s'allonge, celle qui va de Luxor à Karnak, parallèle à la rive, et dont le ruban est invisible d'ici, mais révélé, mais des-

siné aux jours de marché par la procession serrée des paysans et des bêtes, des hommes, des femmes, des chèvres, des buffles, des chameaux qui se suivent en file mince, — théorie vivante et colorée, bleue, rouge, blonde, noire, et qui circule avec souplesse dans la poussière lumineuse de tous les pas, déroulant une ligne onduleuse sur la verdure de la grande plaine, sur la toute légère bande rose du désert, sur les trois triangles, sur ce fond de pâleur, où s'évanouit le paysage, fond de rêve, étrange, à peine terrestre, fantastique comme ceux qu'ont peints les Japonais derrière les grandes dames de leurs estampes.

Enfin voici le terme de cette courte promenade journalière : une *sakkieh*, une grande roue de bois dentée, horizontalement posée sur un pivot de pierre, pesante, primitive, mue par un couple de bœufs ou de buffles noirs et qui fait monter l'eau du fleuve dans un chapelet de petits pots. Derrière l'attelage, assis sur deux cordes, un enfant tourne, tourne avec la roue, tourne infatigablement pendant des heures, aiguillonnant les buffles, qui vont dans une allure de stupeur et regardent bas de leurs étranges yeux de porcelaine, d'un bleu presque blanc comme celui des turquoises mortes. Le gamin est grave et très beau : un teint mat qui s'harmonise bien avec le poudreux de la longue

chemise, et il nous salue en portant les doigts à ses lèvres, à son front, un peu intimidé, avec un sourire hésitant de petit sauvage. C'est un événement que notre passage, dans la journée de cet enfant occupé à tourner toujours, à décrire sans fin le même cercle derrière ses buffles, au grincement de la roue grossière.

Pauvre grincement qui nous suit, pauvre grincement du vieux labeur humain au bord du vieux fleuve. Il va s'affaiblissant à mesure que nous nous éloignons, mais sans jamais cesser, entendu tous les jours du matin au soir, si bien qu'il finit par n'être plus perçu, par descendre dans cet arrière-fond de nous-mêmes qui est au-dessous de la conscience, et pourtant par s'associer invinciblement dans notre esprit au souvenir de ce lumineux paysage, comme s'il en était la base toujours présente, rauque et pourtant si douce et pacifiante!... Grincement endormeur comme le mouvement paisible de cette roue qui tourne, comme celui de cette eau qui s'en va, comme celui de cette *chedouf* dont le bras monte et descend sans trêve, comme ce chant là-bas des puiseurs d'eau, comme ces grandes lignes du fleuve et du désert, comme cette pacifique lumière d'éternité, — comme toute cette Égypte où l'on apprend à ne pas souffrir et s'agiter, où l'on s'engourdit dans de l'oubli, dans du sommeil et dans du rêve....

II

Régulièrement, nous allons, pour voir finir le jour, nous asseoir dans les grandes ruines du Passé, au pied des puissantes colonnades et des vastes amoncellements de granit.

Des pylônes de Luxor aux obélisques de Karnak, on suit la route antique. Pendant deux kilomètres le chemin moderne se superpose aux sphinx de l'ancienne voie égyptienne : près de Luxor, où l'on vient de creuser, ils apparaissent, les étranges béliers gris, au front fuyant, aux cornes recourbées, aux vagues yeux de sommeil, serrant, entre leurs fortes pattes, une petite statuette osirienne, emmaillotée d'un suaire, la figure d'un Amenhotep, d'un roi plus ancien que les grands Ramsès.

Il y avait mille bêtes semblables, rangées des deux côtés de la voie sacrée. Muettes et fixes, elles s'alignaient, se faisant face, comme une garde mystique, pour le passage des dieux, des rois, des grandes processions d'un temple à l'autre. Pendant des siècles et des siècles, elles ont vu se dérouler les pompes religieuses des Pharaons, des « beaux dieux » revenant des guerres d'Éthiopie ou de Syrie, suivis d'un peuple, amenant à leur père

Amon, enchaînés, traînés à leur chariot les vils prisonniers barbares.

Oui, ce bélier de pierre, à demi renversé dans le sable, a vu le conquérant Ramsès, Ramsès Meiamoun, fils de Séti, l'un des ancêtres du Pharaon de Moïse, et dont nos yeux ont pu, vraiment, dans ce pays d'éternité, contempler le corps momifié, le front étroit de vieillard volontaire, le nez impérieux, courbé comme un bec d'aigle. Sur cette même voie, où les fellahs accroupis vendent à présent leurs roseaux de canne à sucre, ses grands chevaux « Victoire à Thèbes » et « Nourrit satisfaite » l'ont traîné dans son char vers les sanctuaires, l'ont mené rendre gloire et grâces à son père Amon qui, soudain, au fort de la bataille, à l'heure de détresse où lui, le roi, s'était trouvé abandonné et seul en face des Khétas, avait répondu à son ardent et religieux appel, lui avait parlé de sa voix sereine et forte, affermissant son cœur et lui donnant la force de tailler et de précipiter les multitudes.

Ce furent des pompes dont nous ne pouvons pas nous faire une idée, qui, sûrement, nous auraient accablés de stupeur comme les colonnades et les pylônes, terribles à force de grandeur, car nul peuple n'eut au même degré que celui-là le sens du *processionnel*, des effets de mystère et presque d'épouvante que l'on peut obtenir par la répétition

à l'infini du même geste solennel et simple, par le parallélisme des attitudes emblématiques et cérémoniales.

Ils passaient là, les Pharaons surhumains, portés dans leurs châsses, à l'ombre des grandes plumes de *ma*, parmi les théories de pontifes, d'officiants, de musiciens, de chantres, de hérauts, de soldats, de scribes, au milieu des étendards mystiques, des éperviers solaires, des uræus, des cartouches hiéroglyphiques, dans la vapeur de l'encens, dans la clameur des trompettes, suivis d'une foule dont tous les mouvements et tous les pas étaient rythmés par le rite inflexible. Ils passaient, les dieux incarnés, fils du Soleil, fils de Ra, fils d'Amon, maîtres de la terre « renversée sous leurs sandales », les « vivants », les « Hors », « vies des naissances », « seigneurs des deux diadèmes », qui communiquaient aux peuples « les souffles de la vie », qui voyaient les hommes s'affaisser devant eux et « flairer la terre de leurs narines ». Le pauvre fellah de Thèbes, l'ancêtre de ceux-ci, pouvait bien défaillir et sentir son cœur l'abandonner au passage de la divinité redoutable, enfin visible et manifestée, du Pharaon porté dans sa châsse, raidi dans un geste de domination, pareil à ses propres statues de basalte, porteur des insignes suprêmes, — la croix de vie, le crochet, le fouet, — coiffé du double pschent, des couronnes emboîtées du Nord et du

Midi, le front ceint de l'uræus, de la vipère magique qui se changeait en flamme et dont le regard tuait l'ennemi au jour du combat.

Alors l'Égypte était seule. Il n'y avait rien de semblable dans l'univers à cette longue bande lumineuse et verte au bord du fleuve, couverte de statues, de pylônes, d'obélisques, d'inscriptions. C'était comme une planète unique dans l'espace, apparue depuis longtemps, ayant commencé de graviter et poursuivant ses destinées depuis des milliers d'années déjà, au sein de la nuit universelle, où s'ébauchaient à peine, très vaguement, comme des nébuleuses, des mondes ignorés d'elle, et qui, depuis, ont vécu, flambé, ont été de longues civilisations et sont morts, ayant épuisé leurs Idées vitales, éteints il y a si longtemps que nous ne les apercevons presque plus, et qu'ils nous apparaissent, à nous les vivants d'aujourd'hui, comme les plus reculés, les premiers ancêtres des peuples humains.

*
* *

Voici ce que l'on voit maintenant : un pauvre cimetière musulman aux blanches coupoles de chaux, paisiblement lumineux au soleil du matin, quelques petits murs très bas de boue jaune, bordant la route où passent dans un flot de poussière des ânes, des buffles que pousse un jeune enfant,

des chameaux dont la démarche ondule avec somnolence, montés par des paysans qui portent sous leurs bras des chèvres bêlantes et désolées.

A l'entour, c'est la plaine ouverte où dormaient, hier encore, des flaques d'eau laissées par le Nil, comme des morceaux de ciel tombés là, aujourd'hui toute verte déjà, riche en trèfles et en luzernes; — et, dans les champs, sur le fond grave des palmiers lointains, voilà les éternels travaux de la campagne, la vie patriarcale des paysans d'Égypte, — des groupes bleus d'hommes, de femmes et d'enfants, des familles harmonieuses et tranquilles parmi leurs buffles et leurs chameaux.

Plus loin, le désert paraît, faisant une ceinture très pâle à cette plaine opulente et dense. Que de fois je l'ai regardé, étudié longuement, ce lointain, comme une étrange et attirante vision, cherchant à démêler ce que j'y trouvais d'indéfinissable et de si déconcertant ! Il ne commence qu'à plusieurs lieues d'ici, tout près de l'horizon, et là-bas ce sont de pures régions d'aridité heureuse, de mystérieuse lumière. Cela ne semble pas tenir au même monde que cette riche terre solide et verte, que ces palmiers presque noirs sur ce fond léger, tant cela s'en va s'évanouissant comme une chose de rêve, comme une chose irréelle et spectrale, dans des roses magiques et délicates. Cela s'incline un peu, pour mieux accueillir, dirait-on, la lumière du

soir, cela monte obliquement dans le ciel avec des glacés pâles, des pointes de lumière rosée qui sont des sommets, qui nagent dans l'azur de l'air, qui s'y dissolvent en fantasmagorie de mirage. Bien des fois, involontairement, j'ai cherché à quoi cela ressemblait, sans jamais réussir à le trouver vraiment. Selon l'heure, selon l'éclairage, j'y croyais découvrir tour à tour la bande lointaine d'une mer rose et figée, une plaine de glaces traversée par les derniers rayons crépusculaires, ou bien le bord éclairé d'une planète inanimée, — parfois encore quelque impalpable auréole à cette terre d'Égypte, quelque mystérieux anneau de Saturne silencieusement apparu là.

A présent la route tourne, s'éloigne du Nil que l'on apercevait un peu à gauche, traînée lente de lumière huileuse. Elle tourne, et, soudain, s'en va plonger dans une futaie de grands palmiers. Ils fusent, superbes et tout droits, les plus nobles du pays; leurs ternes chevelures bleutées par la poussière retombent avec des nonchalances de grandes plumes d'autruche, et elles remuent là-haut dans la profondeur claire, dans le pâle abîme de lumière, avec des frémissements de choses vivantes, au souffle sec de ce vent qui fait tout tressaillir. Si beaux, si droits, ils se serrent autour de cette route, ils l'enferment, ils l'isolent, la gardant de leurs roses colonnades écailleuses, de leurs bataillons

profonds, lui faisant une haie solennelle comme pour une procession, l'ordonnant en avenue et préparant l'âme à quelque chose de grand.

Et en effet, des deux côtés, voici les rangées de sphinx qui se reforment, les troncs grisâtres des béliers qui sortent de l'épaisse poudre de la route, les grosses bêtes de pierre mutilées, effondrées sur ce lit de poussière. Et, maintenant tout s'ouvre, les ruines de Karnak apparaissent légères et blondes : des pylônes, des arches, des murailles, des obélisques, tout un monde immobile et pâle, couvrant au loin les étendues. Et là, tout près, en sentinelle avancée, annonçant que voici déjà le seuil des territoires sacrés, un premier monstre, un premier survivant de cette faune fossile, un propylône ptolémaïque, une arche de granit, haute et précise, aux arêtes de diamant, coupant le ciel qui l'entoure de clarté vive et s'y inscrit en rectangle exact.

*
* *

Arrêtons-nous avant d'entrer dans les royaumes du Passé ; asseyons-nous sur l'un de ces sphinx, et, sans penser à rien, laissons le silence et la paix des choses descendre lentement au fond de nous-même.

L'arche est devant nous, glorieuse et stable, mettant du définitif et de l'éternel dans ce paysage

de poussière et de verdures, accueillant largement la lumière du soir sur ses surfaces calmes et grandes....

Derrière, à gauche, on aperçoit un temple bien plus ancien qui remonte à Ramsès III. Il nous présente de face les deux trapèzes écrasés de son pylône, sombres de trente-quatre siècles.

Au delà, le monde lointain des ruines qui s'élargissent à l'est et à l'ouest; — une désolation tranquille de pierres disloquées d'où sortent deux obélisques, deux lumineuses aiguilles qui se dorent, s'allègent, se spiritualisent en montant vers le ciel, pour finir en pointes sans consistance, comme un peu de vapeur immobilisée là....

Et tout est paisible infiniment. Du pauvre village de Karnak, derrière les trapèzes gris de Ramsès III, de petits bébés sauvages sortent, viennent jouer sous l'arche auguste, sous l'épervier d'éternité qui s'éploie à l'entablement, viennent jouer aux pieds des dieux gravés dans le granit. Petits bébés d'aujourd'hui qui dansent dans la poudre de la route en faisant sonner autour de leurs chevilles les cercles de fer destinés à effrayer les scorpions. Une mignonne de cinq ans est toute nue avec un gros ventre, des cheveux ébouriffés qui couvrent de nuit ses larges yeux, des boucles blondes de poussière comme tout son petit corps tendre, comme toute sa petite chair qui vient d'apparaître ici, sur cette vieille terre saturée d'humanité.

Là-bas, derrière nous, c'est l'enchevêtrement dense des palmes, de leurs chevelures d'ombre qui finissent en hachures vagues, en franges brunissantes sur le ciel déjà couleur de mauve. Du milieu de la route, la ligne ténue d'un dattier jaillit et file tout droit pour s'ouvrir, éclater très haut dans une gloire délicate de palmes, dans un rayonnement pur et sombre....

Et quelque chose d'insolite se passe de ce côté entre les vieux sphinx poudreux, sur la route large et désolée : un petit bruit de musette se promène par là, va et vient, sans s'éloigner, comme un chant obstiné d'insecte. Paraît un chameau qui sort de la futaie des palmiers, chargé d'un catafalque noir et suivi d'une petite procession d'hommes et de femmes. Il chemine, traversant et retraversant la route, en zigzags, grimpant avec peine, des deux côtés, sur les talus de poussière, qui sont semés de tombes musulmanes. Sans hâte, sans se lasser, avec une solennité comique, suivi des petits hommes, il passe à travers la route, disparaît dans les arbres, revient, et longtemps cette scène inattendue que je ne m'explique pas, se poursuit; longtemps on perçoit cette grêle musiquette qui vague au hasard sur la route, parmi des tombes, au battement d'un tamtam rythmé comme pour une danse mystérieuse et triste.

Déjà les magies du soir qui s'annoncent! Déjà

les aspects figés, les glacés lilas et violets sur la chaîne libyque qu'on entrevoit par delà le Nil entre les palmiers. Des chèvres arrivent avec leur berger, et le troupeau passe, humble et simple sous le propylône superbe. Maintenant, un peu de rose, à peine perceptible, attendrit la pierre vénérable, posé par la lumière qui le caresse de côté. Ah! grande arche simple qui émerge du fond noir des siècles anciens à la douce clarté de ce soleil baissant! Comme l'âme se pénètre à la contempler de la forte sensation du permanent! Elle monte vers une pointe idéale; c'est une pyramide tronquée d'une assiette éternelle, toutes les faces s'adossant l'une à l'autre, pour plus de stabilité, et se coupant en arêtes précises et tranchantes de cristal. Cela est indestructible, cela est exact et absolu comme la volonté d'un Dieu. Les faces latérales, larges à leur base comme des murs, font de vastes espaces lisses tant les pierres s'emboîtent justement, et la lumière s'y étale, s'y repose avec une ampleur tranquille et rassurante. Les autres, celles qui encadrent le grand rectangle de ciel intérieur, portent des dieux qu'on dirait gravés au burin dans le granit, des Amons, des Isis et des Pharaons coiffés de pschents, de longues mitres. Et tout cela s'élève, en scènes superposées, s'élève jusqu'au large épervier solaire qui sous la barre forte et sereine du faîte, s'éploie, étend ses ailes glorieuses, couvre

les dieux et les rois de son éternité et plane ce soir comme autrefois sur le sommeil du vieux pays thébain.

*
* *

Comment décrire ce qui suit? Comment parler de ce Karnak? Cela n'est pas fait pour être peint avec des mots ni avec des couleurs, pas plus que les Alpes et les glaciers. Il y a un élément artistique dont nulle expression ne peut rendre l'effet : c'est la masse, la grandeur démesurée qui dépasse l'échelle humaine. C'est une sensation trop simple que celle de l'écrasement : on ne peut que se taire; l'individu personnel, volontaire, actif, s'abolit : d'un seul coup il a senti sa condition d'atome, d'atome fugitif qui va passer tout de suite.

C'est une cité ruinée qui fut habitée par les dieux, bâtie de granit et de grès et dont les pierres furent des blocs géants, si lourds et si exacts que, simplement posés l'un sur l'autre, il a fallu des tremblements de terre pour les disjoindre. L'antique enceinte de briques crues a trois kilomètres de tour, l'axe du temple est long d'un demi-kilomètre; il y a sept cents mètres du propylône sud à celui du nord; certaines portes ont cent pieds de haut, le pylône de l'ouest a cent treize mètres de large; il est épais de quinze. Dans la salle hypostyle, Notre-Dame de Paris tiendrait à l'aise; la co-

lonne Vendôme n'y serait qu'un pilier quelconque : elle trouverait ses sœurs dans la rangée centrale. Le plus grand des deux obélisques qui sont restés debout a cent pieds de haut, et dépasse tous ceux que l'on connaît. Des architraves écroulées, pareilles à celles qui planent encore en plein ciel entre les lotus des chapiteaux, sont des morceaux de granit longs de vingt-cinq pieds. Voilà quelques mesures et quelques chiffres.

On rôde là-dedans avec stupeur. Certains pylônes intacts se déploient pareils à des falaises. Les autres, ruinés, sont des écroulements de montagnes précipitées, immobilisées par un miracle au milieu de la catastrophe. Quelques murs se dressent, démantelés, projetant leurs blocs très haut dans le vide, en escaliers renversés. Il y a des tours triangulaires éventrées qui bâillent, et, dans leurs façades meurtries, on suit encore la ligne d'effort du tremblement de terre qui, voici deux mille ans, les tordit à leur base, comme une main, pour les faire pivoter et les froisser dans leur largeur.

A l'ouest, sont les grandes constructions encore debout, les énormes pylônes ptolémaïques, l'hypostyle. A l'orient, les pures ruines d'où jaillissent intacts, indifférents aux siècles, les obélisques. De ce côté, on distingue, très loin, une longue salle de granit, où s'enfoncent des bataillons de colonnes. Elle est seule, tout au bout des ruines, et là, pro-

bablement, étaient les plus augustes sanctuaires. Partout ailleurs, la solitude de pierre disloquée, un chaos blond sur la terre blonde qui apparaît par endroits. Cela ressemble aux vastes amoncellements de grès, aux cirques solennels de Fontainebleau. C'est grand de la même façon. Cela vient d'un passé antérieur à toutes nos civilisations; cela dure et traverse les heures d'aujourd'hui sans appartenir à aujourd'hui : cela saisit à force de silence et d'absolu repos. Cela fait tout oublier.

Pâles silhouettes brisées, dures lignes de pierres, buttes stériles de terre et de décombres, elles se suivent, elles montent, elles nous enveloppent. Tout près, des prismes, des tronçons d'obélisques, gisent, énormes, abîmés, inébranlablement fixés au sol, à l'endroit où ils tombèrent, il y a si longtemps, dans la raideur d'une chute que l'imagination devine et qui l'épouvante. Ils s'étendent au pied de leur frère, le grand obélisque d'Hatasou, qui debout, lui, semble délicat et sans poids. A côté, s'appuyant à des pylônes disjoints, sous leurs blocs surplombants, enterrés jusqu'à la poitrine dans cette poudre grise qui est ici comme la cendre des grands dieux morts, veillent des Osiris rangés, plus inquiétants encore à cause de leurs têtes disparues ou mutilées, et ils croisent leurs mains sur leurs poitrines, serrant leur suaire autour d'eux, avec

le geste de garder un secret. le secret antique qui dort au sein de ces étendues désolées, et que couve ce silence vaste.

Au sud, à l'entrée des ruines, au bord de ce monde solennel, un colosse hiératique se dresse, gardien muet des domaines sacrés. Il s'appuie à une muraille grise, aussi massive qu'un pan de roche, et là, enfoui jusqu'aux jarrets, assis dans les décombres, les deux mains posées sur les genoux, il demeure, il attend, la tête toute blanche comme un crâne pelé, la figure rongée par les siècles, sans traits, comme s'il portait un masque....

Totale absence de verdure. Les piles de pierre s'échafaudent et se disloquent, leurs lignes s'allongent et se cassent. Sur le fond nu et terne de cette terre morte, le regard n'embrasse que de l'anguleux et du minéral. Mais plus morne encore que ces ruines, plus douloureusement stérile est le long talus bossué de briques crues, la sombre enceinte de boue séchée depuis des milliers d'années, qui enferme ces choses, qui tourne au loin, avec grandeur, déployant sur le vide pâle de l'horizon la dignité de son abandon et de sa vieillesse, toute la nudité tragique et fauve de sa misère.

Quand on escalade les monceaux de pierres, pour apercevoir le pays par delà ce mur lointain, ce qu'on découvre, c'est la mer rose du désert, des

plaines lisses d'immobile lumière dormante, et, par devant, deux palmiers solitaires qui semblent fondre et s'évaporer là.

*
* *

Derrière nous, presque intactes, sont les parties les plus récentes du temple : elles portent les cartouches des dynasties successives, depuis la dix-huitième jusqu'aux Ptolémées. Les ruines de l'est remontent bien plus haut, de dynastie en dynastie, jusqu'à la douzième, jusqu'aux Ousartasens. Ainsi, pendant près de trois mille ans, à travers le moyen empire, à travers les Pasteurs, à travers les Thotmès, les Amenhoteps, les Ramessides, les Bubastites, les Macédoniens, le temple de Karnak a grandi, s'élargissant, marchant peu à peu vers le Nil. Les vieux sanctuaires redoutables demeuraient; on n'en ajoutait pas d'autres ; là, dans l'ombre, résidaient toujours les dieux; mais les avant-temples, les salles d'entrée, les façades, toutes les portions antérieures, accessibles à la foule des fidèles, se multipliaient. D'âge en âge, derrière les vieux pylônes, des lignes nouvelles de pylônes se levaient, et Karnak avançait, se développait avec l'Égypte même, recevant et gardant, couche par couche, l'empreinte de presque toute sa vie.

Maintenant, pour mieux comprendre tout cela,

retournons sur nos pas, faisons le tour des énormes masses qui sont restées debout, et pénétrons dans Karnak par sa véritable porte, la plus récente, celle de l'ouest, qui fait face au Nil. L'axe du temple était perpendiculaire au fleuve. Une fois par an, le soleil, au moment de tomber derrière les montagnes libyques, coupait exactement la ligne de cet axe, et son rayon oblique, passant par une avenue de béliers monumentaux, enfilait la haute ouverture entre les grands pylônes, traversait la cour immense des Bubastites, perçait d'un trait rigide et bleu l'ombre énorme de l'hypostyle, filait là-bas entre les monuments qui ne sont aujourd'hui qu'un champ de ruines, entre les pylônes anciens des Thotmès, entre les obélisques d'Hatasou, entre les rangées d'Osiris, et, s'enfonçant dans la nuit des corridors, plongeait au cœur des sanctuaires reculés, pour faire apparaître et comme jaillir un instant les emblèmes et le naos mystérieux d'Amon.

* * *

Cinq heures : nous arrivons au pied des pylônes de l'ouest, à l'avenue de béliers qui partait autrefois du Nil et conduisait à Karnak. Le fleuve a reculé depuis ces temps; aujourd'hui les béliers s'élèvent devant des champs d'orge, au cœur d'un des plus beaux, d'un des plus amples paysages de cette contrée.

A cette minute, l'Astre vient de disparaître derrière la chaîne libyque. Elle s'allonge en écran dense, précise, tranchant la blanche clarté orientale, bleuissant vers le bas, faite de fumée, dirait-on, de substance fluide, s'attendrissant comme une âme. Sur le cristal incolore du ciel, il n'y a que des silhouettes noires; un fin palmier monte d'une courbe svelte et s'ouvre comme une grande étoile sombre.

A gauche, des choses paisibles et tristes, un des plus fréquents décors de ce vieux monde qu'on appelle l'Orient, des champs jaunâtres de décombres, un terrain nu, comme mangé et usé par les générations trop nombreuses, çà et là un tumulus, quelques tombes semées au hasard, de petites coupoles de marabouts très vieux, un vague cimetière abandonné que traverse, en ombre chinoise, avec une lenteur extrême, se pavanant, se rengorgeant sur la limpidité du ciel, une procession fabuleuse de chameaux.

*
* *

Plus fabuleux, plus étranges encore les béliers de l'avenue, les bêtes de pierre antique, si grandes que leur piédestal monte au-dessus de nos têtes et qu'elles nous dominent de leurs yeux saillants, de leurs larges pattes écartées, de leurs oreilles élargies, de leurs cornes droites, avec des allures d'ani-

maux d'enfer, avec des expressions sataniques de cauchemar. On les déblaie, on les restaure, et leur théorie s'allonge rigide, telle qu'aux premiers jours, préparant l'âme aux épouvantes.

Au bout des sphinx, l'entrée, les énormes surfaces dressées du pylône ptolémaïque, un mur large de trois cent quarante pieds, haut de cent cinquante, véritablement une falaise qui déploie sur le ciel sa sombre ligne dentelée par l'usure des siècles. Une brèche la coupe en deux, brèche que le temps a élargie vers le haut, en écornant les murs, mais étroite et verticale depuis le milieu du pylône jusqu'à sa base. C'est vraiment le profil d'une gorge profonde, qu'un torrent aurait creusée dans la roche. Tout, ici, rappelle les grands êtres naturels dont la figure reste à peu près la même à travers les âges, le fond durable et insensible des choses sur lequel coule et s'enfuit le périssable. La première cour, où l'on pénètre ensuite, semble le lit desséché, bouleversé de quelque golfe ancien : des eaux se sont ruées là, laissant épars sur le sol des blocs qu'elles ont remués, arrachés à la muraille d'un continent. Des cubes de pierres, des tronçons de colonne émergent à moitié enfouis dans la terre dure. Toujours je songe, ici, aux grands cirques dévastés, aux grands cirques gris de Fontainebleau. Il ne manque que les bruyères. C'est le silence et la paix à

jamais, après une convulsion de la nature. Nous croyons y assister, à cette convulsion ; elle se poursuit en ce moment : voici que tombe devant nous cette seconde ligne de pylônes dressée pour cacher les mystères de l'hypostyle, voici qu'elle s'écroule comme une barre surplombante de rochers alpestres et, par un enchantement, ses milliers de blocs géants, précipités en avalanche, sont arrêtés, saisis, immobilisés au milieu du cataclysme de leur chute.

Au fond de la cour, une colonne, haute de vingt et un mètres, sombre, rouillée, de même couleur que toute cette terre de mort, un géant solitaire qui survit à la ruine des autres, qui se souvient et qui attend.

A droite, un temple qui fut construit par Ramsès III, profond de cent soixante pieds, un grand temple, dirions-nous, s'il était seul, mais ici tout au plus une chapelle, petite dans l'immensité de cette cour, presque enfouie dans les amas de décombres, perdue dans la colonnade qui limite au sud le vaste rectangle.

En face, là-bas, au nord, une autre colonnade, toute semblable, et une rangée de sphinx, de béliers apocalyptiques, enterrés au fond de la tranchée que l'on vient, pour les mettre au jour, de creuser dans la cendre épaisse des siècles.

Les dernières clartés du crépuscule sur tout

cela, les limpides clartés qui ne projettent plus d'ombres, comme si, le soleil ayant disparu, l'heure avait cessé de couler, une lumière d'éternité, tranquille et sans foyer, enveloppant également toutes les choses. Ici, dans cet angle sud-est de la cour, sous cette architrave, — simple bloc de rocher massif, — sous les puissants lotus épanouis de ces colonnes, règne une obscurité froide, et l'on démêle à peine, sur la muraille du pylône voisin, les profils des dieux rigides, les hiéroglyphes si profonds que l'ombre s'y enfonce comme pour les écrire avec la noirceur de l'encre. Mais, au delà, au-dessus de la vaste cour, le ciel contient encore une suprême lueur attendrie, et elle baigne de sa pureté le calme chaos des pylônes écroulés; elle baigne la porte superbe de l'hypostyle, les montants hauts de cent pieds, suspendus en plein éther, demi-ruinés, avec des surplombs terribles; elle baigne le grand pilier solitaire, dressé sur l'aire vide de la cour, et là-bas, de l'autre côté, la forte colonnade du nord, ses lignes d'architraves massives, les grands blocs rectangulaires, exacts, éternels comme de la géométrie.

*
* *

Puis la lune se met à briller, pâle rayon incertain du mince croissant qui dort là-haut, entre les

grands murs antiques, — pâle rayon mêlé à la dernière pâleur du jour et qu'on découvre là sans l'avoir vu venir. Voici que des ombres commencent à s'allonger, flottantes, sur le sol, et les espaces clairs sont légèrement caressés de lueurs magiques....

Alors nous entrons dans la salle hypostyle. Il faut descendre, car on vient de l'approfondir de huit pieds, de la dégager jusqu'au sol antique. Il n'y a rien, il n'y a jamais rien eu de comparable à cela.

Une forêt de cent trente-quatre colonnes cyclopéennes. Les plus grandes, celles qui forment la rangée centrale, montent à vingt-trois mètres. Pour donner une idée de telles masses, il faut répéter les comparaisons des guides : elles sont plus hautes qu'une maison de six étages; six hommes, les bras étendus et dont les doigts se toucheraient, n'en feraient pas le tour; on pourrait en asseoir cent, en cercle, sur chacun de leurs chapiteaux épanouis.

Est-ce un rêve, un de ces rêves d'opium ou de hachisch où l'espace même semble s'élargir et se dilater, où toutes choses prennent des dimensions qui n'appartiennent pas à notre planète? On avance lentement, au pied des colonnes spectrales, avec précaution, pour ne pas rompre le silence, pour passer inaperçu dans l'extase trente fois séculaire

de ces grands êtres religieux. Il faut lever la tête pour les voir, pour les suivre dans leur fuite loin de la terre; elles flottent sans poids, avec une froideur lunaire, impassibles parmi les impassibles étoiles, portant là-haut la toute-puissante circonférence de leurs calices évasés dont le dessous contient de la nuit noire. Plus haut encore, au-dessus de ces calices, unissant chaque rangée de colonnes, une barre, noire aussi, une barre d'ombre, forte et dure, la poutre de pierre faite de simples monolithes alignés dont chacun a vingt-cinq pieds de long et qui, posés sur les larges lotus, semblent ne rien peser.

Quelques-unes sont écaillées, meurtries de blessures antiques, et toutes sont historiées et comme tatouées d'hiéroglyphes et de dieux, couvertes de figures accroupies, d'éperviers éployés, de hiboux mystiques, de caractères qui sont presque grands comme des hommes; les cartouches superbes et précis sont gravés à plusieurs pouces de profondeur. Et des dieux géants et graciles, des Amons générateurs, dressés dans l'orgueil de leur virilité, accueillent d'un geste auguste les offrandes que leur tendent les rois.

Autrefois ces figures étaient peintes des claires couleurs égyptiennes; et rouges, jaunes, bleues, sous le plafond massif, dans le demi-jour de cette salle, dans cette obscure clarté qui filtrait par les

hautes claires-voies latérales, elles devaient apparaître comme des visions qui voleraient dans l'espace. Les colonnes montaient confondues l'une à l'autre, sans silhouettes précises, sans que chacune fût limitée par ses propres lignes. C'était une futaie vague et ténébreuse dont on devinait, sans la mesurer, la profondeur, et là-dessous, imperceptibles, écrasés par la grandeur d'Amon éternel, les fidèles et les prêtres remuaient comme des insectes.

En ce moment, la nuit venue, sous le rayon glacé de cette lune, le degré d'éclairage et de mystère doit être sensiblement le même qu'autrefois quand la salle était couverte. Peut-être, alors, enfermé sous une toiture plate et large de cent mètres, se sentait-on plus anéanti : nous n'imaginons pas ce que pouvait être l'effet, l'épouvante mystérieuse et sombre de cet espace clos; mais il n'y a rien à regretter : le plafond écroulé, tout semble bien. Ces puissantes circonférences doivent se déployer sur le ciel; elles sont faites pour le soutenir, et rien n'est grave comme ce réseau noir, cet échiquier de larges ombres que jettent sur le sol nu les architraves, les piliers, pareils aux côtes d'un squelette prodigieux traversé par la lune. Dans la solennité de cette nuit où pas un insecte ne remue, elles seules bougent, se déplacent insensiblement, d'heure en heure, suivant le mouve-

ment qui entraîne la terre et les astres dans l'espace....

Mais on ne regarde pas les détails; on ne songe pas aux siècles anciens, on ne voit que cette chose stupéfiante et simple, que cette allée centrale, que ces deux rangées qui se font face et qui vraiment portent le ciel. Comme on est loin des hommes, ici, de tout le petit mouvement des morts et des naissances, de toute la vie changeante, oublieux de son propre passé et détaché de soi-même! Dans la nuit qui efface le détail et ne laisse subsister que le permanent, ces colonnes se remettent à vivre. Elles cessent d'être des ruines mortes de jadis, au sein d'aujourd'hui différent. Elles ne sont plus faites de manière inerte et solide : la magie de la lune les touche, cette brumeuse lumière enchantée les transfigure; voici qu'elles se pénètrent de sentiment, — du même sentiment religieux dont fut animée la frêle cervelle humaine qui osa les concevoir, il y a combien de siècles! De nouveau elles se dressent pour Amon; le grand dieu égyptien n'est pas mort : il sort de son sommeil, il les appelle, et, lentement, glorieusement, elles montent vers lui comme la prière rythmée de toute une humanité. Large et confuse prière que nous entendons ce soir, comme dans le Liban, soudain, la nuit, en ouvrant notre fenêtre, nous avons perçu, emplissant tout l'espace, la respiration auguste, la vaste rumeur

de la mer lointaine qui le jour s'étendait, muette, sous nos yeux.

Vie patiente, constante, de ces graves créatures. Au soleil, on ne découvre en elles que force morne, aveugle et muette. A présent, on s'étonne encore, on s'effraie de leur immobilité, mais à cette heure de solitude et de silence, à les voir debout, précises, alignées, la tête dans les astres, on découvre vraiment une âme en elles, une âme qui nous parle de puissance librement soumise, de fidélité et d'ordre, de discipline pour la prière et pour l'adoration. Paix entière du cœur, fraîcheur de repos et d'oubli, voilà les baumes qu'elles versent à qui vient s'asseoir à leurs pieds. Comme elles s'en vont loin de nous, les sublimes et les impassibles, comme elles s'exhaussent sans effort, simplement, au-dessus de notre monde muable, reprises à cette heure par l'Éternel! Comme elles vont s'épanouir, planer là-haut dans le triomphe calme de leur extase, ignorantes de ce qui remue au-dessous d'elles, ne le voyant pas, n'apercevant que les têtes égales de leurs pareilles, de leurs sœurs antiques avec qui elles rêvent et poursuivent le sérieux dialogue que l'oreille n'entend pas!...

L'âme insaisissable de la lune erre par la vaste salle, y met ses prestiges, sa musique silencieuse, pénétrant toutes les choses d'esprit et de sens. Dans la grande allée centrale, chaque colonne

allonge, jusqu'au rang qui lui fait face, une ombre large de douze pieds, l'ombre que projetterait une tour : dures bandes rigides, parallèles, qui semblent fatales sur le sol éclairé, le barrant inexorablement de noirceur. Tout est noir ou baigné de clarté vive, comme sur une planète sans atmosphère; les arêtes des pylônes lointains ont une précision aiguë; la lune, maintenant, vogue avec un éclat d'acier poli, et ses rayons semblent ne traverser, pour nous atteindre, que le vide de l'espace sidéral.

A droite et à gauche, c'est l'épaisseur de la futaie où l'on s'aventure avec crainte. Des rangs de piliers se serrent et s'enfoncent dans leur propre nuit, disparaissant parfois tout près, enterrés dans des collines de décombres qui montent jusqu'à leurs chapiteaux, ou bien s'ordonnant en allées qui rayonnent et divergent au loin, en perspectives étroites, en avenues étranglées, hors de proportion avec la grosseur et la hauteur des colonnes. C'est une forêt que le regard ne peut pas embrasser tout entière; il n'en découvre à la fois qu'un morceau; vaguement il sait qu'elle continue à droite, à gauche, dans tous les sens. Quand on ne lève pas les yeux pour suivre la poussée droite de ses fûts, on ne les voit pas s'achever sur le ciel. Cela inquiète, cela déconcerte; on avance dans un effroi qui grandit : toujours on se sent entouré, dominé,

opprimé par quelque chose de terrible et de fixe qui vous enveloppe et vous dépasse de toutes parts. Rien de libre dans les profondeurs de ces puissants bataillons; tout est contrainte ici. Ces colonnes ne vont pas, comme celles de l'allée centrale, s'épanouir puissamment en calices ouverts : leurs chapiteaux sont fermés, serrés en grands boutons raides de lotus. Elles-mêmes sont plus rapprochées, plus noyées d'ombre dense, et leur vie se réduit à ceci : l'effort patient, la sensation morne du poids qu'elles portent, et l'attente, l'attente pour des milliers d'années.

Et puis on revient respirer entre les deux rangées souveraines, entre les deux rangées spacieuses que traverse largement le clair de lune froid. Là est l'espace, là est le calme, là est la paix au pied de la Puissance sereine....

Au loin, à l'orient, au fond de la cour vide des Bubastes, la haute porte rectangulaire, entre les pylônes droits, encadre un palmier, une bande très lointaine de montagne, vaporeuse comme un rêve. A l'ouest, un obélisque s'élève des ruines et flotte dans l'azur glacé de la nuit, dressé là avec une pâleur brumeuse de fantôme.

Soudain une chouette ulule: un frisson secoue les ruines sonores, et le silence retombe plus vaste et plus pesant.

Alors, à regarder ce damier d'ombres rigides,

cette lune éblouissante et nue, cette lumière sans chaleur qui traverse le squelette gigantesque de cette salle, l'illusion survient que tout est mort, que les temps sont finis, que la Terre n'est plus habitée, que la moisissure de la vie a quitté sa surface, qu'elle roule inanimée dans l'espace, et que seules, çà et là, quelques grandes pierres religieuses, un menhir, une pyramide, un obélisque, cette simple colonnade, témoignent de l'humanité disparue.

III

Beau vent clair, ce matin : le vent du nord, salubre et froid, qui met une vie frémissante sur l'eau brune et fait tournoyer en cercles les essaims de faucons piailleurs. La haute voile tressaille et claque. L'homme accroupi à la poupe dans sa robe noire pèse de tout son effort sur la barre.

Très vite nous remontons le fleuve, longeant le haut mur de terre où les *chedoufs* dressent sur le ciel leurs leviers de bois, inactives, abandonnées ce matin.

Je regarde le barreur, Mahmoud, un type peu fréquent d'Égyptien antique, la figure large, le nez large, les yeux pleins d'un feu intérieur et tranquille; gravité extrême, courtoisie cérémonieuse, et, pour nous faire entrer, asseoir dans sa barque, une façon calme et noble de gentilhomme qui fait passer devant lui ses visiteurs.

Je regarde son neveu, le mousse, le petit Abdou-Rahim : une figure de malice et de gaieté contenue, de graves allures d'homme fait, pourtant; une drôle de voix rauque, et un ton un peu protecteur et encourageant pour nous dire : « *Kifhalak?* (comment vas-tu) » et « Dieu soit loué! » Drôle

de gamin, avec sa calotte blanche, collée au crâne, sa chemise courte qui flotte sur ses jambes nues, qui se retrousse jusqu'au nombril quand il grimpe dans la mâture, et toute sa mine chétive de jeune singe intelligent! Déjà maître dans les besognes qui seront celles de toute sa vie, les vieilles besognes peu compliquées des mariniers du Nil, — tirant sur les lourdes rames, pesant sur la gaffe, jetant les *Ialla hélé*, les anciens cris rythmés du travail en commun, — déjà semblable aux vieux matelots, ses camarades.

Nous voici à la hauteur du village, du temple de Luxor, des felouques rangées devant la rive, amarrées dans une confusion de cordages. Alors, un coup de barre à droite, et, en un clin d'œil, nous avons traversé le fleuve, dans une ivresse de vent et de vitesse, dans la rumeur de l'eau joyeuse, et nous abordons à la plage de sable pâle, où il n'y a rien que de grands vautours blancs, mangeurs de chair, qui se promènent avec gravité.

Au galop des ânes, nous traversons l'île de sable, et voici le second bras du Nil, placide, celui-ci, presque sans courant, et, de l'autre côté, de belles palmes, un village, un paysage biblique et noble qui se reflète dans le calme miroir. Un buffle, de l'eau jusqu'aux genoux, boit avec lenteur, et lève, stupide, ses naseaux vers le ciel. Sur la berge, de vieilles femmes, des enfants, des ânes attendent,

et des paysans nous guettent avec de petits assortiments d'antiquités bleues, des Osiris, des scarabées, des colliers, des morceaux de momies....

Pêle-mêle, sur un grossier radeau, nous embarquons avec tout ce monde, avec toutes ces bêtes, avec un chargement de cannes à sucre. On crie, on tire les ânes par les pattes, on les pousse pour les décider ; les chevreaux pleurent comme des enfants, et deux fellahs, à qui nous ne pouvons pas échapper, enfoncent dans nos poches des momies de chats, des mains desséchées, nous tendent, avec des gestes éloquents, des têtes de « Pharaons » qui s'écaillent.

La rive atteinte, le talus franchi, le village de Thèbes apparaît, et tout le paysage lybique : les hautes terrasses d'albâtre avec leurs rangées noires de syringes, les grandes étendues fraîches, les vastes champs d'orges, — là-bas, à la lisière des régions stériles, les deux colosses de Memnon, les pylônes de Médinet-Abou, sombres, pareils à des forteresses démantelées, — à droite, les blondes colonnades du Ramesseion, et, tout au nord enfin, au pied des falaises verticales de Deïr-el-Bahari, le petit temple de la reine Hatasou : toutes les religieuses constructions des temps antiques, debout dans le désert où Thèbes s'étendait, comme des têtes de rochers qui émergent çà et là, disant la grandeur d'un continent disparu....

*
* *

Vite, gaiement, à travers les orges vertes, au galop des ânes qu'excitent, qu'affolent, les cris endiablés, les *Ialla! ialla!* des âniers dont les jupes volent au vent de leur course. Nous allons droit vers les colosses, vers la blonde terrasse libyque par un sentier imperceptible tracé dans la mer de verdure. Quelle verdure! Née du limon noir, gorgée de l'eau du Nil, elle jette un lustre neuf dans la splendeur matinale de la lumière africaine. Au sud et au nord, entre la montagne et le fleuve, elle s'allonge; l'œil se repaît à la regarder, à la suivre à l'infini; elle éclaire, elle repose, elle rafraîchit....

A tout moment nous nous arrêtons pour faire place à des files de chevreaux, de buffles, et, chaque fois, ce sont des salutations cérémonieuses avec les bergers, des *Nahrak Saïd* à n'en plus finir et bien des demandes de *bakchischs* aussi. « *Bakchisch! bakchisch!* » crient de grands gaillards enjuponnés. « *Bakchisch!* » murmurent les femmes qui s'arrêtent, détournées à demi, le bras levé pour voiler leur figure, immobilisées un instant là, une jarre sur la tête, leur chemise noire tombant, simple, sur leurs pieds nus. « *Bakchisch!* » jappent les enfants qui tendent leurs petites pattes brunes, et

galopent avec des rires derrière nous. « *Bakchisch !* » disent sans s'arrêter les chameliers bercés sur leurs grandes bêtes, les paysans courbés sur leurs champs, qui se redressent pour nous regarder passer, les fillettes perchées sur les murs. Est-ce que vraiment ils s'imaginent que nous allons nous déranger pour leur porter si loin ou si haut une petite piastre? Non, ce *bakchisch*, on le demande sans conviction : ils savent bien qu'ils sont trop à l'implorer, que toute l'Égypte le jette, ce cri, à la vue de l'Européen. C'est tout bonnement un rêve doré, une chimère dont s'amusent un instant leurs cervelles légères; cela veut dire : « Ah! Franc! grand étranger! homme puissant, venu du Nord mystérieux, toi qui possèdes des richesses infinies! si tu allais me faire un cadeau! Si tout d'un coup il te plaisait de faire pleuvoir les piastres dans ma maison!... » Surtout c'est pour eux une façon gaie de saluer l'étranger, de manifester leur joie et leur intérêt à sa vue, en vrais Égyptiens badauds, bavards et flatteurs, — toujours prêts, au reste, à s'envoler au plus petit mouvement intempestif de la canne....

Surgit une troupe de petites filles, des gargoulettes d'eau posées sur la tête, petites guenons très brunes, toutes fines et sèches, en chemises noires, voiles rouges, colliers dorés. Et pour nous décider à l'emmener avec nous dans les régions de

sable où l'eau du Nil semblera bonne; chacune nous enveloppe d'adulations; c'est un concert sur ces jeunes lèvres, de vieilles flatteries orientales : « Ah! miaulent à droite les petites voix aiguës, ah! homme beau! *regoul koueis*, homme joli! *Yes! beautiful man!* Quel œil tu as! » — « Ah! chante-t-on à gauche, je vois ton bel œil, mon ami! Tu es mon grand ami! Je suis Miriam! Je suis Vize! Moi! moi! Ah! prends-moi avec toi! Donne! donne un *bakchisch!* »

*
* *

Peu à peu, les colosses ont grandi, et ils surgissent maintenant, assis sur leurs sièges de pierre, et leur masse énorme nous accable. Autour d'eux, on ne voit plus le paysage. Eux seuls sont là, profilés très haut sur le ciel, effaçant, abolissant tout par leur présence, terribles à force d'impassibilité mystérieuse. Jaunis, rendus rugueux par l'âge, exactement de la même couleur dorée que la montagne sur laquelle leurs genoux se détachent, on dirait qu'ils en sont un morceau, un morceau qui aurait pris les formes de la vie, mais sans souplesse encore, réduit à des lignes droites, simple de la simplicité pesante du monolithe, ayant gardé l'indifférence, la fixité morne et dure, le silence, la grandeur accablante et nue de l'éternelle matière. Un fellah grimpe sur l'un des piédestaux; il s'ap-

puie au pied du monstre, et sa tête ne dépasse point le niveau de la cheville.

Mais, plus encore que la masse, ce qui saisit comme une chose religieuse pleine d'un sens caché que l'on ne comprend pas, c'est la similitude absolue de ces attitudes imperturbables, ce dédoublement, pour ainsi dire, du même être colossal. Ils sont deux, et par là l'impression de majesté suprême n'est pas seulement multipliée : elle s'approfondit de mystère. Il y a quelque chose de significatif qui trouble dans cette répétition voulue du même geste immobilisé. Geste simple de repos jusqu'à la fin des temps. Sur leurs sièges de pierre, ils trônent, les Amenhoteps, face à l'orient, les deux torses dressés tout droits, les deux pschents retombant sur les épaules, les quatre bras venant poser avec le même angle du coude sur les quatre genoux que les mains couvrent, étendues, tranquilles pour toujours ; et les quatre jambes descendent à terre, en lignes parallèles, simplement verticales. Ils trônent en silence, étrangers au jour qui passe, étrangers à notre monde, absorbés dans l'éternel. Leurs figures sont mutilées ; ils n'ont plus d'yeux, et pourtant ils regardent encore, d'un regard fixe, tendu au-dessus de nos têtes, comme le rigide rayon d'un phare passe dans le ciel au-dessus des régions trop voisines, — d'un regard qui ne voit pas la verte plaine, ni le fleuve, ni la riche vallée, ni rien des

653659 A

apparences vivantes qui s'y poursuivent, mais qui s'élance, inflexible, vers le monde immuable du désert, et ne se pose que très loin, sur les montagnes, sur les triangles roses, d'où Râ, leur père, leur semblable, le Soleil auguste, revient jaillir tous les matins.

*
* *

Nous entrons ici dans le domaine de la mort; tous les grands monuments de cette région sont des chapelles funéraires ou commémoratives consacrées aux Pharaons disparus, enterrés là-bas, sur l'autre versant de la montagne, dans la solitude des vallées mortuaires. Au pied de ces hauteurs fauves, la vie s'arrête; c'est le seuil des infinis muets, de cet *Occident* où le soleil va mourir et se perdre tous les soirs. Là commençait l'Amenti, le royaume des Morts. Là vivait le peuple des embaumeurs, des colchytes, des paraskeutes. Là venaient converger tous les cadavres de la Thébaïde pour être préparés selon les rites, entourés de bandelettes, couverts d'amulettes et d'hiéroglyphes magiques. Là flottaient les grasses fumées du naphte et du natron. Ces collines, ces entassements pâles de terre bouleversée qui tombent du pied de la montagne sont minés par en dessous; ils recouvrent des réseaux de galeries, tout un labyrinthe ténébreux; c'est là l'inépuisable mine d'où sortent

depuis si longtemps presque tous les sarcophages, presque toutes les momies de l'Égypte.

Plus haut encore, dominant ces rubans de pierre qui s'allongent et font un vaste soubassement aux terrasses jaunes de la chaîne, les rangées de syringes et d'hypogées trouent la terre livide de leurs carrés noirs. Ils bâillent à mi-côte au-dessus de la désolation, s'alignent et s'étagent par rayons pour former ces espèces de batteries que l'on aperçoit de Luxor. Et tout cela fait un chaos vague, raviné, creusé de fosses qu'ont vidées les chercheurs de momies, un confus amoncellement de terrain mortuaire et de cendre où s'enfouissent des pans de mur — autrefois des maisons humaines — et d'où la canne, en grattant, fait sortir des restes de linceul, du linge de momie, des morceaux pulvérulents et blanchâtres d'ossements humains.

*
* *

« *I am poor, mosquin, mosquin*, très pauvre, oui, moussiou baron, moussiou comte.... *I am cassora*[1], *broken. I am poor, mosquin, mosquin, cassora, broken. Give it a bakchisch. Christian! ana Coptos.* Je suis chrétien, moussiou comte, oui, chrétien, regarde. »

1. Cassé, bras cassé.

Et il nous montre son bras, l'épouvantable mendiant, son bras qui porte une croix tatouée, et comme, une piastre donnée, nous affectons une indifférence absolue, il s'assoit devant nous, et, dix fois de suite, sans s'arrêter, il fait des signes de croix rapides, baisant chaque fois son pouce à la fin :

« Merci, merci, *Haoudja*, moussiou comte, moussiou baron. *Christ very good, très bon.... Koueïs kettir, yes, cassé, cassora, broken.... I am father, mother* (?), *cassora, broken....* »

Et la litanie continue ; les marchands de scarabées, embusqués derrière les pierres, s'élancent, nous saisissent, déballant leurs Osiris, leurs colliers de momies, leurs scarabées, toute l'affreuse bibeloterie bleue qui nous poursuit comme un cauchemar depuis que nous avons mis le pied sur ce terrain battu par les touristes.

« *Take it, yes*, moussiou comte, moussiou consul. Antique... *yes, very good, very cheap !* »

Exactement ce sont des mouches, d'ardentes mouches égyptiennes ; les plus malins font semblant de nous défendre :

« *Emchi !* Va-t'en ! »

Et soudain, comme un jet d'eau que l'on croyait arrêté et qui repart, l'infatigable mélopée recommence :

« *Yes! yes! cassora, broken.* Bonjour, monseigneur ! *Christ very good. Ana Christian !* »

*
* *

Tout ceci se passe au Ramesseum qu'il n'est pas facile de voir, à travers tous ces mendiants; au Ramesseum tout blond contre la montagne blonde, au milieu du chaos blond des tombes ouvertes, de la nécropole éventrée. Blondes, les colonnades paisibles de l'hypostyle, léger aussi tout cela, léger et blond, même le pylône ruiné où Ramsès II triomphe de la vile multitude Khéta. C'est ici la chapelle funéraire où l'on célébrait son culte. Car les tombes royales, cachées dans un repli profond de la chaîne, n'avaient point, comme les autres, d'antichambre où le public eût accès pour présenter au *double* ses prières et ses offrandes. Aux anniversaires du grand Ramsès, on venait l'adorer et le glorifier dans ce temple, entre ces pylônes, sous ces colonnes consacrées à sa mémoire et à sa divinité.

Devant nous, sur les massives murailles, le poème de Pentaour déploie ses hiéroglyphes grandioses, et parmi eux, le roi, de stature héroïque, serein, debout sur son char, bande son arc, culbute par milliers ses ennemis infimes dans le fleuve. Au-dessous, des Osiris s'alignent, géants et déca-

pités, les mains croisées sur leur poitrine comme des morts, les jambes serrées sous un linceul de pierre, et ils veillent, gardiens muets pour l'éternité. A terre, une tête de granit noir gît, le menton dans la poussière, enfoncée dans le sol par son propre poids, souriante toujours, de son large sourire égyptien, plein de calme et de puissance.

Du côté de la montagne, la colonnade d'une salle hypostyle, d'un blond clair, un peu rose, exactement couleur de chair, comme pénétrée et traversée de lumière, ouvre les fleurs épanouies de ses chapiteaux. Sur les architraves, les hiboux, les oies, les éperviers s'alignent larges et souples, colorés de bleu et de rouge, découpés d'un trait précis qui les enfonce d'un pouce dans la pierre. Et là-dessous, dans un clair obscur vaporeux et chaud, les belles colonnes portent haut leurs calices striés de rose délicat, de jaune tendre comme celui des pailles, de bleu léger comme celui des pervenches. Autour des fûts, des uræus sacrés se dressent, d'un rouge de vermillon, en rangs serrés, gonflant leurs gorges; et plus bas, toujours les scènes d'offrandes, les grandes figures élancées des dieux rigides.

Non loin, près du pylône, comme l'écroulement d'une montagne de granit, est la ruine monstrueuse d'un accablant Ramsès. Ce fut l'une des œuvres les plus orgueilleuses de l'homme, une

statue effrayante, haute de soixante pieds, taillée dans un seul bloc de ce rose granit de Syène que nos outils modernes ne peuvent pas entamer. Elle gît, anéantie par l'épouvantable chute de sa masse. brisée en trois morceaux si énormes qu'il faut reculer pour embrasser leurs lignes, reconnaître des formes de torse et de tête, — couverts d'hiéroglyphes si grands, si profondément découpés dans la dure matière polie, que l'infini des temps à venir n'émoussera jamais leurs contours, que, gravés là, les noms mystiques du Pharaon sont vraiment assurés de ne point périr.

Sur les tronçons posés comme de hauts rochers au bord des plaines cultivées, on grimpe, et l'on se repose à contempler le paysage environnant : les circuits lumineux et lents du bon Nil, toute la Thébaïde qui verdoie, ceinte de pâleur par les infinis arides....

* * *

Ensuite, jusqu'à Deïr-el-Bahari, on avance à travers la désolation même. C'est pire que le désert : c'est le désert dévasté. Dès la fin de la grande époque égyptienne, les pillards avaient déjà commencé à fouiller, à retourner toute cette région. On y travaille encore. Terrain de mort qui n'est que buttes et que fosses, terne et blanchâtre comme une poudre d'ossements. On circule entre

des tombes que, tout d'un coup, avec stupeur, on découvre habitées. Au fond d'un trou, des vertèbres s'allongent, des morceaux jaunis de linceuls antiques. Au fond d'un autre, des vivants sont installés, logés dans un souterrain dont la bouche noire donne dans cette fosse. Elle leur sert de cour, et de bizarres petites constructions cylindriques la remplissent, des fours, des pigeonniers. Des poules gloussent dans ce trou; une vache y est attachée....

Étranges villages de l'Assassif, de Cheikh-el-Gournah, villages invisibles qui n'apparaissent pas à la surface, où l'homme terre dans le sol aride, fouit à travers les demeures des morts, et vit là, caché comme l'hyène et le chacal, — tous les jours allant boire, allant chercher son eau dans le Nil à trois kilomètres. Nul bruit ne sort de tous ces gîtes. On avance lentement, avec mille détours, entre les fosses et les amas de terre retournée, à travers toute cette dévastation pâle que ne rafraîchit pas un seul brin de verdure. Parfois une figure muette de fellah émerge à la surface, comme un fantôme; et maintenant une petite musique sèche et rythmée de flûte, toute solitaire dans le grand silence, monte, nous apprend qu'il y a quelque fête là-dessous, quelque *fantasia*, que d'humbles humains se réjouissent dans ces tombeaux....

*
* *

Encore un morceau de cimetière, un pli de terrain à gravir, et soudain, l'on s'arrête devant l'imprévu du spectacle qui se déploie. Un énorme hémicycle de falaises, hautes de cent cinquante mètres, qui tombent droites, éclatantes, couleur d'or, baignées de lumière glorieuse, formant un amphithéâtre où l'on pourrait asseoir une ville, et qui n'est que vide et solitude. Cela s'est révélé tout d'un coup. A l'est, les éboulis, les pentes de calcaire broyé que nous venons de gravir, ferment l'entrée. Sur tous les autres côtés, au nord, au sud, à l'ouest, la muraille règne avec lenteur, avec solennité, pour isoler cet amphithéâtre, pour l'en tourer d'éternité et de grandeur; elle se développe, elle élargit sa concavité, elle se dresse, elle se déploie, absolue, fatale, en souveraine, comme la Mort. C'est une tenture pesante qui tombe d'aplomb jusqu'en bas, en nappe lisse, d'une seule coulée, en cataracte de pierre, — à gauche en plis massifs, volumineux, enfermant de l'ombre. Là-haut, sur la clarté du ciel, son contour horizontal s'allonge, maté, aplati, chargé de menace comme un destin; ailleurs, bourrelé de quelques ondulations lourdes. Tout en bas, au fond du cirque, l'œil démêle des colonnades blanches, toutes petites, qu'il n'avait

point vues, tout d'abord, — un temple funéraire qui s'appuie à la grande paroi.

A l'ombre d'un hypogée où traînent encore des chiffons de momies, nous nous sommes assis, presque sans oser remuer, pour nous repaître lentement, pendant quelques heures, de tant de silence. Quelle sensation! Jamais, dans cette Égypte où rien ne change, je n'ai perçu d'une façon aussi directe la durée infinie qui enveloppe et dépasse tout être et toute chose. Ce grand cirque, à mes pieds, ne semble pas enfermé dans une montagne, mais creusé dans la planète, assez profond pour que rien n'y arrive des bruits de la surface. Et l'on croit découvrir la vaste retraite d'un dieu très ancien, primitif, antérieur au mouvement, et qui, endormi là, ne sortira jamais de son sommeil. Retraite auguste, située, dirait-on, au cœur du monde, cachée dans sa profondeur minérale, au sein de l'élément simple qui est le support muet de toute vie.

Cette implacable et triomphante falaise qui luit comme de l'or, et déroule dans la splendeur aveugle du soleil ses nappes brutes de pierre, c'est la matière nue dressée autour de nous, nous enveloppant, nous séparant de l'éphémère, c'est l'immobilité à jamais, l'Indifférence qui voit se briser à ses pieds tout effort et s'abattre toute aspiration.

Des ondes de silence semblent tomber de ces masses effroyables.

Même ordre de sensations que devant les longues murailles des temples égyptiens, les redoutables façades nues, sans fenêtres, où le regard s'écrase, où l'œil erre sans trouver d'issue, emprisonné partout, — monotones surfaces de pierre aux terribles lignes bornantes, et qui montent, qui s'étalent, planes, masquant de leurs étendues absolues les mystères intérieurs. Seulement, ici, la nature est l'ouvrière, et tout est plus grand et plus simple encore.

Quelle idée elle eut, cette reine Hatasou, d'adosser là sa chapelle funéraire! Des murs, des pylônes comme ceux du Ramesseum, ne suffisaient point à sa mémoire, ne parlaient pas assez d'éternité. Elle a voulu mieux que ces symboles, et c'est dans le repli intime de la montagne, au fond de cette solitude de calcaire, où rien n'est qui ne dure et ne demeure, à la base même du vaste rempart, qu'elle a dressé son monument, perçant la roche pour y enfoncer son sanctuaire.

*
* *

Ce temple est seul de son espèce en Égypte; on pense qu'il fut construit peu de temps après la

première expédition de Mésopotamie, et qu'il répète des formes que les Égyptiens rencontrèrent là-bas dans les grandes villes assyriennes.

Une solennelle ascension de cours étagées, de terrasses qui commencent très loin, très avant dans le cirque, pour nous emmener processionnellement jusqu'à la paroi farouche, jusqu'à la noirceur du trou qui est le spéos creusé au sein silencieux de la montagne, dans le repos du roc.

Entre les trois terrasses, chaque degré forme un long mur interrompu par un passage en rampe délicieusement peint et sculpté, qui nous arrête longtemps et nous charme. C'est du calcaire jauni dont le poli et les luisants lisses ont des aspects de vieil ivoire, délicats bas-reliefs qui semblent l'œuvre d'un artiste japonais, petits, mignons, minutieux, laqués de vert, de rouge, de bleu, achevés avec amour, très surprenants après les statues colossales et les figures surhumaines, plus inattendus encore dans cette désolation, au pied des écrasantes falaises. Une naïveté précieuse, beaucoup de grâce et de fantaisie, rien de rigide ni de hiératique, c'est la souplesse fluide de la vie. Des processions religieuses passent, des défilés rythmés de troupes, trompettes en avant, étendards déployés.

Ailleurs, c'est l'histoire mémorable d'une expé-

dition maritime au pays de Pount, dans la région légendaire de l'or et des parfums, tout un morceau fugitif de vie écoulée il y a trente-cinq siècles et dont nous retrouvons l'image colorée, projetée et fixée là au pied de la montagne.

Une eau verte s'allonge, où flottent les poulpes, les poissons, les crustacés propres à la mer Rouge, visibles dans sa transparence; des bateaux voguent, et les capitaines, tournés vers les rameurs, indiquent du doigt la route à suivre; les vigies surveillent la rive du haut des huniers; sur une plage où les navires débarquent, des indigènes conduisent des ânes, amènent en présents des ballots, des jarres, des étoffes. Dans les arbres, des oiseaux chantent sur leurs nids; et des vaches arrivent, paresseuses, broutant innocemment des prairies constellées de fleurs. Puis, c'est le retour à Thèbes, le défilé des animaux fabuleux, rapportés des pays étranges, grêles girafes, panthères tachetées, bœufs aux courtes cornes; et le classement des colliers, des bracelets, des poignards. Le dieu Amon est là, debout, et félicite la régente. « Chargement de navires en très grand nombre », dit l'une des inscriptions, « avec les merveilles du pays de Pount, et toute espèce d'excellent bois, de l'ébène, de l'ivoire, de l'or, de l'agate du pays d'Amon, des parfums, de l'encens, des singes *ani*, des singes *kafou*, des chiens lévriers, des

peaux de panthères du Midi, des ouvriers et leurs enfants. Jamais aucun des rois qui ont existé depuis le commencement du monde n'avait apporté choses semblables ».

Très japonaises aussi, de couleur et de décoration, les chambres du culte, tout étincelantes d'ors, de vermillons et de verts laqués, mais bien étrangement chrétiennes et gothiques de forme. Dans ce temple qui remonte au xve siècle avant le Christ, c'est une surprise étrange que de découvrir ces petites salles voûtées en ogives, identiques aux chapelles de nos cathédrales. On se dit qu'un vide véritable sépare notre monde de cette Égypte ancienne, que nos édifices religieux ne procèdent pas des siens par filiation, que, simplement, des circonstances analogues, répétées à vingt-cinq siècles de distance, ont ramené dans une humanité différente des sentiments pareils et suggéré des formes semblables. Au temps de cette reine Hatasou, la religion égyptienne étant pleinement constituée, il y avait une église puissante, toute une organisation cléricale, une classe de prêtres attachés dès l'enfance au culte du dieu, des ordres de moines, une savante hiérarchie religieuse, un culte secret, un rituel compliqué, impérieux, fait de litanies et d'offrandes minutieuses, tout un ensemble de mystères enveloppés de métaphysique, pénétrés d'effroi ou de tendresse, mystères des triades, mystères

de l'Amenti, mystère d'Hathor, mère divine qui dispense le lait au jeune dieu, mystère d'Osiris, victime volontaire et rédempteur des hommes, bref, tout un système d'institutions, de dogmes, de pratiques, d'idées, de sentiments, analogue, par bien des points, à celui qui, des milliers d'années plus tard, devait gouverner les âmes dans cette verte Europe, alors sauvage, et dont l'Égypte ne connaissait pas encore les côtes.

Vraiment, nous croyons entrer dans une chapelle du XIIIe siècle chrétien. L'autel est là ; il n'y manque que le crucifix, le tabernacle, les chandeliers d'or, les fleurs ; à côté, une véritable sacristie s'ouvre, ogivale aussi. Tout est de dimensions réduites, noyé d'ombre ; le culte devait être célébré aux lumières, dans cette vapeur de l'encens que nous voyons monter sur les tableaux décoratifs, avec tous les gestes et toutes les attitudes prescrites par les rites. Seulement, sur les murs, au lieu des bonnes figures chrétiennes, que l'œil s'attend à trouver, ce sont les rouges silhouettes égyptiennes, sans douceur et sans humanité, fines et raides, les Amons aux longs pschents, les Hathors aux cornes de vache, les Thots à têtes d'ibis, les Horus à tête d'épervier, et, plus haut, en frise, les éperviers solaires, les croix ansées, les uræus d'or rangés par milliers, formant une longue ligne ondulée autour de la chapelle, les yeux osiriens chargés de

maléfices, tous les mystérieux symboles qui furent jadis pleins de sens, et qui parlaient à ces anciennes générations de la vie, de la mort et de l'au-delà.

Ce sont des chambres précieuses; l'une est encore d'un bleu-vert général, avec des hiéroglyphes vert d'eau en relief; des éperviers merveilleux, couleur de turquoise, volent dans l'ombre, au-dessus de la régente Hatasou qui présente de belles offrandes, des fruits, des raisins, des lotus.

Dans une autre chapelle, la chute de quelque roche a défoncé le plafond; à cause de cela, c'est peut-être la plus surprenante de toutes. Sur les murs, le regard rencontre les divinités, les fleurs, les signes, toute la symbolique accoutumée; il se lève vers la frise et soudain, trouvant l'espace vide, il s'élance, il suit avec vertige la montée immédiate et verticale du rempart doré, des tours, des pitons énormes qui surplombent et semblent chanceler dans le ciel, au-dessus du temple délicat, et pourtant, par miracle, restent dressés. Et les genoux plient, pressentant la chute de ces épouvantables masses.

Bien surprenants aussi les sanctuaires, surtout celui de l'ouest qui forme l'extrême pointe où vient aboutir tout ce temple, un espace évidé dans le roc, ayant pour mur l'épaisseur de la montagne, et pour toiture cinq cents pieds de falaise. Trois

chambres, de plus en plus petites, de plus en plus noires, flanquées de caveaux qui ne sont que ténèbres. Là est la paix véritable, la stabilité certaine, celle des choses qui ne sont pas situées à la surface du monde, qui dorment encore dans son sein, à l'intérieur sombre de la pierre. Là peuvent reposer comme au centre du globe, comme à la racine de l'être, repliés sur eux-mêmes, les grands dieux, pères des germes qui, obscurément, se développent autour d'eux pour aller épanouir la vie sous le soleil Nous allumons une torche, et, sous l'étroite ogive qui monte, ils apparaissent, bleus et rouges, dans le tremblement trouble de la fumée, les Amon, les Osiris, les Horus, la procession des dieux anciens qui hantent encore ce fond sacré du cirque solitaire.

*
* *

« *Tal héné, haoudja !* Viens vite, partons, monsieur... *Baden morti ketir !* Tout à l'heure, beaucoup de morts ici. »

C'est notre ânier qui nous appelle, et cette voix humaine qui supplie a un son étrange, repercutée par les falaises sonores. La voix a peur, car voici le soir, et les fantômes des temps écoulés se lèvent et reviennent rôder entre les murs de l'amphithéâtre, qui, certes, doit être terrible, et nous

effraierait aussi, la lumière morte, et les étoiles apparues dans le ciel sans fond, au-dessus de ce rempart obscur, de ces grandes masses inertes de pierres.

Douceur et tendresse du crépuscule, au retour. Après l'Assassif, après tout le chaos pâle des terres bouleversées, nous retrouvons la pure silhouette ambrée de la chaîne qui se fait translucide, qui prend des tons chauds et voilés, et semble contenir du jour, comme un vase d'albâtre que traverserait le soleil. Son délicat profil est tout bordé d'une marge de mourante lumière rose.

Autour du Ramesseum, il n'y a plus de mendiants. Des bouquets de tamarins font des noirceurs denses sur le ciel délicieux de cinq heures, des massifs veloutés autour des belles ruines dorées, autour des Osiris solitaires, du puissant Ramsès écroulé. C'est l'heure où les dieux et les Pharaons de pierre se remettent à vivre, à vivre pour eux-mêmes, retrouvent une âme et, comme si leur double revenait alors les visiter, reprennent, tous les soirs, comme autrefois, leur rêve religieux de silence.

Passent le long des tamarins, sous les pylônes puissants, passent des troupes noires de chèvres, des files onduleuses, presque fluides comme un ruisseau qui coule; et des femmes rentrent de la plaine herbeuse vers les villages de tombes, vers

la stérile nécropole éventrée, vers les fosses, les souterrains de mort où l'on va se terrer pour la nuit.

Plus loin, la montagne reculant à mesure que nous approchons du Nil, le soleil reparaît un instant, suspendu sur la crête. Nous traversons la plaine; au loin elle étincelle, la mer des jeunes orges, elle brille, elle se moire, toute claire, baignée des derniers rayons obliques. Çà et là, des carrés vides, sans cultures, où se tiennent des groupes d'hommes et de femmes, des buffles noirs, semant au loin la pacifique verdure.

Encore des troupeaux, affluant vers notre sentier, heureux troupeaux, jeune vie qui luit et qui gambade. Fantaisie brusque des chèvres, cris d'appel des chevreaux, petits enfants épeurés qui se poussent pêle-mêle, gravité des vaches, solennité ébahie des buffles, affairement de tout le bétail qui se réunit pour la rentrée du soir, bavardage des femmes, gaieté libre des gamins, rires des fillettes, si jeunes dans l'antique et sérieux costume, éclat de leurs yeux de flamme et de khol, — mouvements, lueurs, sons, ébats de la vie coulante, dans la grande plaine nourricière, sous la présidence auguste des Colosses.

Eux seuls, dans l'immensité de l'espace, ne semblent pas des insectes éclos aujourd'hui pour jouer durant une heure ardente d'illusion dans

cette suprême clarté rose. Ils trônent, ils *durent*, illuminés de dos par le dernier rayon du soleil, avec une gravité inébranlable, avec une majesté massive sous leurs capuchons de pierre.

Puis, le soleil disparu, le froid tombe, et le paysage se ternit, comme mort tout d'un coup; une lividité de cadavre, une sécheresse blême envahissent la chaîne. Les blondeurs tièdes et translucides, les bleus fluides, les mauves, les lilas tendres se sont évanouis. Reste l'arête minérale, invariable. L'essentiel apparaît.

Mais avant la vraie nuit vient le *second rayon*, graduel envahissement du ciel par une rougeur impalpable qui naît, qui s'assemble peu à peu dans le vide, comme affluant lentement d'une source intérieure, comme épanché du fond même de l'espace, — transfiguration suprême du paysage avant la mort et le froid de la nuit.

Alors nous arrivons à des bras endormis du Nil, où de petits villages, des palmes pures, se mirent dans une placidité rose, et l'on embarque, tandis que le monde s'enchante et se fige sous l'étrange lumière. Le large fleuve s'en va très loin au sud vers des bandes obscures des montagnes. La haute voile est bien tendue et, sans un bruit, dans le recueillement de tout, nous glissons, nous longeons les sables vides de la rive lybienne. En face,

le petit Luxor défile, précis, bien peint : des pigeonniers blancs à créneaux, de calmes palmiers, deux pylônes sombres, — deux monstres puissants de jadis, étrangers à tout ce qui les entoure, — puis un sommet d'obélisque apparu derrière un toit comme une pointe de diamant qui s'aiguise sur l'orient pâle et pur.

IV

Nous nous reposons longuement de ces excursions. Il ne faut pas trop courir ici, il faut rester très immobile pour bien sentir l'Égypte et participer à sa vie ; presque toutes nos journées s'écoulent sur cette berge, au soleil.

Beaucoup de petits hochequeues, qui sautillent, sur la poussière de la rive et s'envolent presque sous nos pieds, très confiants dans ce pays d'éternel été où la créature sauvage laisse approcher l'homme et le regarde sans avoir peur de mourir. Beaucoup de huppes, familières aussi, qui se dorent au soleil, épanouissent leur aigrette précieuse, happent de leur long bec fin d'invisibles insectes. Quand on ne les voit pas, on ne cesse pas de les entendre, cachées dans l'épaisseur des tamarins et des cassies. Trois notes brèves qui ont la sonorité un peu liquide d'un instrument de bois, assez semblables à l'appel des coucous dans nos forêts.

Toujours les cercles de faucons au-dessus de l'eau vaste et solitaire.

Nos amies les chèvres sont là, attachées à leur piquet ; les journées passent, toutes pareilles, également calmes et lumineuses, et chaque matin je

les retrouve à cette place, couchées sur le flanc, mâchant la luzerne que leur apporte la vieille femme musulmane, ou bien, la tête un peu tournée, suivant de leurs yeux rayés la fuite silencieuse de l'eau, — fixées toujours au même point de la rive, de six heures du matin à six heures du soir, pendant toute leur vie. Un petit chevreau est né hier devant moi, et, si petit, voici qu'il fait déjà partie de leur société. La mère, dont j'aimais tant la douce tête légère et si féminine, est morte ce matin. Cela ne fait qu'une tache brune de moins dans la troupe. Tout le monde broute et repose avec le même calme durant les longues heures d'or. Nul effort, nulle souffrance, nul bonheur intense, presque point de sensations, une vision du monde qui ne varie jamais, de l'enfance à la mort. Là sont l'équilibre sain, l'harmonie avec la nature. Ainsi vit l'homme ici, enveloppé de la bonté et de la beauté de cette nature. Il ne s'en est pas détaché pour se poser à part en individu, pour vouloir et devenir créateur, pour aspirer et pour souffrir.

Voici Feruz, le petit bouc noir, presque chevreau encore, qui nous connaît à présent, et qui se dresse, avec impatience, à notre vue, baissant de côté sa jolie tête lustrée pour nous appeler au combat. Nous lui tendons le poing, et il s'escrime dessus, le mutin! c'est une bataille à n'en plus finir, que les vieilles chèvres couchées regardent placidement, de leurs

yeux un peu sorciers, sans s'arrêter de broyer leur luzerne, étonnées, sans doute, et pensant dans leur sagesse que nous sommes bien jeunes et que voilà bien de l'inutile mouvement.

En bas, sur le ponton, le vieux ménage musulman fait sa petite cuisine, et la fumée bleue monte tout droit, en ruban mince qui s'étire avec un ondoiement imperceptible. La femme grogne, rentre dans son trou. L'homme, muet, pour la cinquième fois de la journée étend son petit tapis, s'oriente et dévide ses prières.

Parfois, tous deux viennent s'accroupir sur la rive; elle, serrant d'une main ses pauvres voiles noirs sur sa figure, et, sans un mot, sans troubler le grand silence des choses, indéfiniment ils restent là, regardant passer l'eau, leurs cervelles certainement aussi calmes, aussi vides de toute pensée que celles de nos amies-chèvres agenouillées à côté d'eux.

Pas un souffle d'air. Ces immobilités se prolongent pendant des mois entiers, quelquefois. Alors, le sentier sur la berge se peuple à certaines heures; des haleurs passent, remorquant vers le sud les grandes felouques, attelés à leur corde, avançant avec lenteur au rythme du vieux chant traditionnel: *Ialla, Ialla hélé! Ialla hélé!* — un chant de deux notes, sonores comme des vibrations de bronze, et qui va s'épandant au loin par l'ample campagne.

Par ces journées sans vent, la paix de la terre est telle, que, vraiment, il n'y a pas de mots pour la dire. La chaleur arrive à grands pas à mesure que nous approchons de mars, et le monde prend des aspects que nous ne connaissions pas. L'espace, le ciel vers l'horizon semblent s'élargir comme par un effort, par une distension silencieuse de la lumière, et se charger de je ne sais quel lustre ou quel vernis, comme celui qu'on remarque dans les nappes d'air tremblant qui montent de la terre échauffée. Les surfaces revêtent des apparences laquées, et les arbres, au loin, ont l'air de baigner, de s'engourdir dans une huile incolore et lucide. Le ciel, au zénith, est pâle, presque blanc, consumé, épuisé par l'excès de sa propre splendeur. Épuisement, assoupissement de tout ce monde inerte et presque pâmé. Une langueur le pénètre qui gagne le cœur, qui l'inonde de tristesse et comme de larmes délicieuses. Ce sont des sensations de convalescence, celles qui suivent les extrêmes fatigues. Fatigue venue de trop de lumière, du soleil trop impassible. Lui seul est fort, lui seul est ardent et volontaire, toujours âpre à triompher là-haut, à couvrir de sa présence enflammée et fixe la terre passive, évanouie de volupté mourante.

Ah! quelque chose a changé sur les montagnes d'en face, sur le long plateau libyque. Quelque pinceau magique l'a touché, et le voici qui sort du

monde solide et réel. A ce signe seulement, dans la fuite monotone du temps, nous apprenons qu'il est environ quatre heures et que les fêtes du soir vont commencer. Peu à peu, du rose et du bleu se mettent à couler comme une eau lente sur la chaîne pâle, l'engourdissant, l'enveloppant de mollesse. Et, de minute en minute, cela devient plus profond : couleurs chatoyantes qui s'exaltent et s'approfondissent en silence, comme le rayonnement au dehors d'une passion intérieure, comme les nuances d'agonie de ces poissons merveilleux qui se violacent et s'empourprent au moment de mourir. Devant ces lueurs suprêmes, le ciel et la terre se ternissent; on ne voit plus que cette longue bande de couleurs, d'une vie si chaude, apparue là comme une chose de mystère, à l'heure où finit la journée, et qui s'allonge, s'allonge, s'abaisse, à mesure que la chaîne s'en va, toute fluide et légère, ondulant un peu, incertaine au loin, comme faite de simples reflets subtils de nacre miroitante.

Tout au nord, fermant la vallée, une petite ligne jaune de désert d'où surgissent, dépassant à peine la ligne d'horizon, à d'inappréciables distances, visibles dans cette extraordinaire limpidité de l'air, deux sommets lointains, irisés, délicats comme des perles, comme des bulles de savon suspendues au fond de l'espace....

Et le fleuve n'est qu'un miroir, qu'une glace

ample où se reflète le monde adouci, où s'assemble et s'endort toute la clarté éparse dans le vaste ciel. C'est la paix éternelle de l'Égypte, l'éternité dans la simple lumière. Une splendeur surnaturelle et calme. Rien ne bouge : seules les bascules des *chedoufs* montent et descendent sans se lasser, régulières, patientes, fidèles, et les puiseurs nasillent, les lèvres fermées, le vieux chant sourd qui se prolonge, le chant primitif qu'entend le Nil, de siècles en siècles, en traversant l'Égypte.

Au loin, grandissant à mesure que l'on avance — à petits pas pour ne pas troubler la paix sacrée —, le bourdonnement, la basse incessamment présente de la *sakkieh* qui tourne : sorte de vibration grave, comme d'une corde de violoncelle qu'un archet ne s'arrêterait pas de frôler, et qui semble monter à la fois de toute la plaine lumineuse et large.

Là-bas, sur l'autre rive, à quatre cents mètres d'ici, je distingue de petites bandes humaines, des femmes qui vont emplir leurs jarres au fleuve, des bergers qui conduisent leurs chèvres s'abreuver. L'un d'eux fume, et l'air est si pur que l'on voit monter tout droit la fumée bleue de sa cigarette.

Sans bruit aucun, nageant dans l'air devenu rose, un hibou nous fuit de tamarin en tamarin. A mesure que nous approchons de chaque arbre à la chevelure profonde et douce comme un sombre

velours, nous retrouvons cette petite présence grise qui nous attend, les disques jaunes des yeux, l'étrange bête sans poids dont la nature semble autre que celle de toutes les créatures vivantes. Volontiers, nous la croirions venue d'un autre monde, comme une âme égyptienne à forme d'oiseau, pour nous faire signe, pour nous emmener toujours plus loin, et nous émouvoir à cette heure ensorcelée....

Soudain l'espace frémit. Une ombre glisse avec un bruissement innombrable sur la terre : un peuple de chardonnerets, en route des palmiers de Karnak vers les palmiers de Luxor. Tous les soirs, à la même heure, ils arrivent, ces petits, en nuage léger et dense comme un essaim de moustiques, si bas, si près, que leur vol jette un souffle et fait trembler les fleurs, — disciplinés, dirigés par quelque instinct que nous ne comprenons pas, car ils pourraient aussi bien dormir dans les palmes de Karnak que dans celles de Luxor. Régulièrement, à cinq heures passe une première nappe légère, — long passage qui dure plusieurs minutes. Puis le ciel vide, la paix qui revient, et, soudain, une seconde tribu, puis une troisième, puis une autre, en nuées étalées, sans épaisseur, froissant le silence, chacun de ces milliers de petits corps allongés et fins se dessinant avec précision sur le ciel, à l'instant où il file au-dessus de notre tête,

les ailes repliées, par élans successifs et souples....

Généralement, à la minute où fuit le dernier vol, le soleil tombe derrière les collines, laissant à la place où il a disparu comme une trace de vapeur rousse qui n'est rien, qui n'a pas d'existence réelle, pure illusion que l'œil met là dans le néant clair de l'espace et qui s'évanouit tout de suite....

Souvent alors, à une hauteur prodigieuse, presque dans la région des cirrus, on aperçoit une longue fumée qui, très lentement, s'enroule et se déroule, ondoie, s'étire avec paresse, avec mollesse, avec une somnolence rêveuse, un ruban souple de grands oiseaux, nous dit-on, de flamants ou de pélicans, et longtemps, là-haut, jusqu'à ce que la lumière soit tout à fait morte, leur bande vaporeuse s'assemble et se dédouble, se noue et se dénoue comme une longue écharpe nonchalante.

Sur les gradins de la chaîne libyque, les couleurs fantastiques se sont éteintes : évanoui le long spectre bleuissant et rosé. Les muettes féeries vont passer sur le Nil. C'est là que le jour vient se débattre avant de mourir et s'exalter dans une gloire suprême. Par insensibles degrés, à mesure que la terre devient plus sombre, le fleuve s'allume : éclairs fugitifs, tout d'abord, qui traversent l'eau par secousses, en subites lignes sinueuses, en lanières secouées, reflets étranges

d'un instant, comme ces rapides coups d'archets effleurés et successifs, qui préludent en souffles légers, en murmures aériens d'incantation, à quelque symphonie mystérieuse. Tout se pose enfin, s'assemble, se fond en harmonie large de lumière, plus calme, plus riche et plus profonde, de minute en minute; c'est une coulée d'incandescence, à présent, de pourpre fastueuse, de phosphore et de flammes, où tournoient des améthystes, des topazes liquides, c'est une splendeur intense et tout intérieure, et qui longtemps palpite, tressaille à travers la campagne assombrie.... Et puis, tandis que s'exhale et disparaît, évaporé du ciel, le fluide rougissant du *second rayon*, des espaces ternes, gris et noirs, naissent dans la traînée glorieuse, s'y étendent, la rompent en morceaux ardents qui tremblent, s'éteignent, reparaissent plus faibles et plus sombres, sur ce fond grandissant de nuit.

Alors le froid est venu. La vaste campagne est morte entre les théories fumeuses des montagnes lointaines, et l'on se retrouve plus seul, devant les dernières lueurs sourdes de l'eau, devant ce suprême frisson rouge qui remue obscurément, qui parle tout bas au cœur comme un signe, comme un pressentiment de souffrance.

*
* *

Flâneries à Karnak, l'après-midi. A ces heures-là, les ruines redeviennent des ruines : leur âme silencieuse s'est évanouie. L'impression de stupeur, d'éternité, que nous avons toujours le soir ici, a disparu : il y a de la vie au pied de la vieille colonnade; on achève de la dégager; on enlève la terre noire, l'antique limon du Nil accumulé entre les piliers monstrueux. En grands pelotons, les fellahs y travaillent, avec des chants rythmés, et, dans ces chants, dans ces gestes réguliers et semblables, au sein de cette foule, le peu d'individualité qu'il y a en chacun s'abolit. Il ne reste que la multitude anonyme, toute pareille en ce pays, de génération en génération, l'être total qui travaillait autrefois pour les dieux. C'est le même labeur en troupeau dont nous voyons l'image sur les murs des tombes antiques, la même discipline sous le fouet du surveillant qui dirige chaque troupe et scande les efforts en battant des mains. Labeur joyeux, malgré la présence de ce fouet, qui semble bien être surtout un insigne, l'insigne ancien de la puissance, comme autrefois entre les mains des Pharaons. On travaille avec ardeur dans la joie des rires et des lazzis. « Regarde, chante maintenant la mélopée, dont les paroles varient selon toutes les petites

circonstances, regarde le Franc qui nous observe.... Il va te donner des piastres. »

Peuple enfant, aisément amusé, heureux de cette facile tâche en commun, au bout de laquelle, tous les jours il y a dix sous pour chacun, et qui ne demande pas de grands efforts. On s'attelle à trente pour tirer une grosse pierre. Nul ne travaille à part, de son côté, détaché sur le chantier, à une besogne personnelle dont il devra rendre compte. Point de corvée solitaire et morne où l'homme se révolte, s'aigrisse ou s'abrutisse. Dans ces grandes entreprises, l'élément actif n'est point l'ouvrier, mais le peloton. Tout le secret des constructions prodigieuses de l'Orient est là : l'insignifiance de l'individu, son temps et sa peine à vil prix, la foule humaine enrégimentée, jetée par masses sur l'œuvre à faire, le travail lui-même réglé, coordonné par une tradition immémoriale, qui agit à la façon d'un instinct. Ajoutez la simplicité des instruments : c'est avec des crics, des cordes, des plans inclinés de terre que l'on construisait autrefois, que l'on déblaie et que l'on redresse aujourd'hui les vastes monuments. De même les légions de petites fourmis, travaillant comme ont travaillé toutes leurs aïeules, avec leurs pinces et leurs pattes construisent les grandes fourmilières. Pour venir à bout de ces amas de décombres où des rangs de colonnes sont enfouis jusqu'aux chapi-

teaux, deux bandes de cent cinquante enfants suffisent. Ils trottent lestement, armés, chacun, d'une petite corbeille semblable à celles qui servent pour le marché, et dans laquelle ils emportent la terre. Avec une incroyable vitesse, la grande besogne avance, les débris entassés fondent à vue d'œil, le dur limon s'en va, les piliers reparaissent jusqu'à la base, comme le squelette d'un monstre nettoyé par une armée de petits crabes.

Quel entrain ils ont, ces enfants! On est heureux de leur gaieté, de leur belle mine, de leurs gestes rythmés, des nobles mouvements de leurs pagnes poudreux que plisse chacun de leurs efforts, de leurs sourires d'ivoire entre leurs lèvres brunes, illuminant l'ambre mat de leurs jeunes figures. Ils se pressent, ils courent, relevant leur robe d'une main, le panier sur l'épaule, gravissant et descendant avec prestesse les buttes de décombres où leurs groupes clairs s'échelonnent, se campent pittoresquement, dans l'ombre grandiose de l'hypostyle; et le chant alterné des deux bandes monte sous les grandes colonnades, parfaitement fondu, sonore et pur comme deux battements de cloche qui se répondent.

*
* *

Tous les jours, nous revenons dans ces temples, et, à la longue, leur caractère profond que nous

n'avions fait que sentir se dégage, se précise et se définit.

Ce que l'on retrouve partout ici, c'est la grandeur inanimée et la limite inflexible. Autrefois, lorsqu'on approchait de ces monuments, aujourd'hui éventrés, on n'apercevait que les hautes murailles. Elles les enfermaient de tous côtés. Les portes étaient à peine des issues. Voyez celle de l'ouest entre les deux massifs du prodigieux pylône, si étroite quand on considère sa hauteur et l'épaisseur du mur. C'est une simple fente, un coup de hache dans la nappe verticale de pierre. On s'étonne d'abord de ce défaut de proportion. Peu à peu on comprend que tout contribue à donner l'idée d'une pression, d'un écrasement entre des masses simples. Ainsi s'explique le diamètre énorme des colonnes de l'hypostyle. Plus minces, elles seraient aussi stables et deviendraient élégantes, mais ce n'est pas un élancement qu'a cherché l'architecte; c'est un effet de force brute, inébranlable et tranquille, et sous ces piliers, on se sent comme un insecte devant des pieds d'éléphant qui pourraient se poser sur lui. Même raison à cette absence de perspective dont l'artiste commence par se plaindre. Nul point de vue d'où le regard puisse embrasser cette colonnade. Aucun ne la commande tout entière. Elle vous entoure, elle vous enferme, elle vous domine. Au moment où l'on découvre cette

salle qu'enveloppent des murs ruinés et des pylônes, on en est déjà trop près pour voir les piliers à la fois de la base jusqu'au chapiteau. L'œil se lève pour les suivre et ne les découvre que par portions successives. Si l'on regarde simplement devant soi, on sent monter au-dessus du champ de vision leurs vastes cylindres gris dont la présence inquiète et opprime. La principale impression n'est pas d'ordre architectural et plastique; elle n'est pas visuelle, mais nerveuse. On ne voit pas une forme, on éprouve un malaise sous la menace de toute cette pierre surplombante. Cela est surtout sensible dans les bas côtés de l'hypostyle, où les formidables piliers se pressent l'un contre l'autre, s'alignent en haies serrées; cela est plus sensible encore dans les couloirs, dans les corridors obscurs. A Edfou, entre le mur d'enceinte et le mur du temple, certains passages sont étranglés à ce point que deux personnes n'y peuvent passer de front et les murailles surgissent, hautes de vingt mètres, fourmillantes d'hiéroglyphes, pareilles à des pages d'écriture, avec quelques grands dieux que l'on voit à peine, en raccourci, faute de recul, en se tordant le cou pour regarder au-dessus de soi. Et il semble que ces murailles si proches vont se réunir tout à fait et, soudain, avec une angoisse, on s'imagine aplati entre leurs flancs verticaux....

La barre immédiate et dure, le mur implacable contre lequel nulle volonté humaine ne peut prévaloir, l'obstacle brutal à tout effort, au pied duquel nous sommes condamnés toujours à retomber comme de misérables mouches au fond d'un bocal, voilà les idées et les images qu'éveillent à chaque instant ces architectures. On retrouve dans ces ruines de Karnak, les sensations de Deïr-el-Bahari, celles qu'éprouverait un homme isolé au sein de quelque cirque solennel de montagnes, condamné à vivre là, entouré de falaises infranchissables qui l'obséderaient de leur présence immuable, de leur grandeur, de leur indifférence, de leurs lignes minérales toujours tendues sur le ciel, — les mêmes sur l'azur de midi et sur la voûte nocturne, les mêmes, il le sait, avant sa naissance comme après sa mort. Probablement, au milieu du monde égyptien, fixé dans cette hiérarchie dont on prend une idée en contemplant la cuve de granit que des troupes d'ouvriers s'usaient à tailler et à polir pour le corps d'un simple fonctionnaire, l'antique habitant de la vallée du Nil devait sentir sa vie ainsi enfermée, bornée à jamais par les pouvoirs qui l'entouraient et qui montaient au-dessus de son regard. De naissance il était soumis, adapté à la pression sur lui de formes et de traditions immémoriales et indestructibles, la fantaisie, l'initiative, la volonté atrophiées comme

les yeux de ces êtres souterrains que la lumière n'atteint jamais[1].

Le *non libre*, voilà un caractère qui, spécialement apparent dans l'ancienne Égypte, est, nous le savons depuis longtemps, commun à tous les peuples orientaux. On le retrouve d'abord, ce caractère, dans la force et la généralité des types ethniques qui tendent bien moins que dans nos civilisations actives à s'affranchir, à dévier, à varier avec chaque individu. On le retrouve dans la toute-puissance de la tradition qui moule et fait semblables les vies et les œuvres des hommes; on le retrouve dans la répétition, de siècle en siècle, des mêmes formules d'art et de pensée, fatalement anonymes et collectives, puisque le polype social n'est pas encore décomposé en individus. On le retrouve, ce caractère, dans le despotisme des gouvernements absorbants qui tendent et aboutissent à des centralisations complètes, dans le cérémonial de politesse, simple survivance en Occident, et qui va toujours se simplifiant, à mesure que la créature personnelle se déclare et se dégage. Cette intégration de l'homme dans un être plus ancien et plus vaste que lui-même, son absorption dans une forme plus générale, sont si complètes en Orient

1. Il s'agit surtout ici de l'époque où l'empire est fondé; — sous les premières dynasties il y a de la fantaisie dans l'art, mais alors les groupes politiques sont plus petits, et la société n'est pas cristallisée.

que, même dans ces minutes de joie où il atteint toute sa plénitude de vie et doit tendre à s'affirmer, il n'arrive pas à l'expression libre. Une fête orientale est grave et réglée par le rite. Comparez une danse hindoue, javanaise ou arabe, à l'équilibre artiste et délicat, aux écarts mesurés, aux gestes agiles et heureux, aux attitudes élastiques et souples, à tout le rythme léger et vivant d'une danse grecque retrouvée sur tel bas-relief antique. La danse orientale fascine comme celle d'un serpent aux yeux figés, dressé sur ses propres replis, et qui ondulerait en cadence, sans autre bruit que le froissement froid de ses écailles. Les gestes n'y semblent pas volontaires, mais automatiques, accomplis en rêve, avec une lenteur de sommeil, traversés d'ondes frissonnantes, de battements spasmodiques, — danse où l'on voit passer l'extase, l'hypnose, l'amour, la mort, tous les états où l'homme n'est qu'une chose menée par des forces inéluctables et mystérieuses, — danse fatale qui se déroule avec une solennité régulière et que l'on s'engourdit à suivre comme un tournoiement de fumées d'opium.

C'est aux pieds du dieu que l'individu tend le plus entièrement à s'abolir. Là, surtout, dans le domaine religieux, le rite et la tradition sont forts. Là surtout, la domination de l'être supérieur accable, puisqu'elle est absolue et qu'elle s'étend sur toute chose et sur

toute vie. C'est en Orient qu'est née l'idée d'un tel dieu, qu'elle s'est développée dans les cervelles au point de les envahir tout entières, d'en chasser les autres, de passer à l'état fixe, de gouverner tout l'homme, d'en faire un gymnosophiste, un moine, un derviche, un bonze. « Les dieux uniques[1] de l'Égypte » furent, de tous, les plus envahissants, les plus despotiques, les plus jaloux du libre développement humain. Pour eux l'homme s'est fait esclave. A leur gloire, à leur culte allait tout son travail. De son œuvre monumentale, rien ne reste qui ne fût taillé pour la vie future ou dressé pour les dieux. A toute époque leurs domaines couvrirent un tiers du territoire, et leur culte absorba les deux tiers de toute existence. Les guerres, les actes de la justice et de l'administration étaient ordonnés et réglés par le Pharaon-dieu. Si puissante était l'idée religieuse que, pour tous, les jours présents n'étaient qu'une attente que l'on occupait à préparer la tombe, la demeure définitive, à la remplir de tout ce qui pouvait être agréable ou nécessaire à la vie véritable, à l'éternelle.

L'art égyptien est donc le plus religieux de tous, il l'est à un degré unique, chargé vraiment d'horreur sacrée. Il faut aller jusqu'aux nefs de nos basiliques du moyen âge, jusqu'à ces œuvres

1. Expression de M. Maspero.

d'une religion orientale implantée et développée en Occident, pour trouver l'analogue de ces vieux temples. Là, seulement, au sein des grands vaisseaux où l'ombre s'emprisonne et flotte, énorme, là seulement, hors des bruits et de la lumière du jour, dans cette fraîcheur qui tombe des voûtes, devant ces processions régulières d'arceaux qui se poursuivent avec grandeur, noyés dans l'obscurité brumeuse, on se sent aussi loin du monde. Là, on retrouve le même sens du solennel et du mystérieux; là, le rite est puissant comme dans l'Égypte ancienne, le geste du prêtre, antique, fixé par la tradition sainte. Quand on rentre d'Égypte et qu'après avoir passé par la Grèce et l'Acropole, on pénètre dans une église chrétienne, on croit revenir en Orient.

Mais, dans le vaisseau gothique, si l'homme est très petit, il n'est pas écrasé. Certes il n'y prend pas l'idée que ce monde est un suffisant objet de contemplation et d'activité, que sa nature est bonne, qu'il a pour véritable fin de la développer harmonieusement. Certes, il s'y détache de lui-même, il s'y oublie; sa volonté se détend, il cesse de prendre intérêt aux choses terrestres, mais il n'est pas anéanti. Au contraire, une faculté se déploie, s'exalte démesurément en lui, celle du rêve qui l'emporte dans un au-delà rayonnant, dans un monde tout ardent de splendeurs et d'amour. Il

n'est-pas prisonnier entre des surfaces mortes et sans issues. Le ciel, le ciel blafard peut lui être caché, mais la lumière lui en arrive mystérieuse et riche, chargée d'opulence sombre, de pourpre et de violets passionnés et profonds, filtrée comme par des pierres précieuses. Les bonnes figures des saints s'attendrissent sur les vitraux. Surtout les ogives s'élancent, faites de courbes brisées, interrompues dans leur ascension, entraînant le regard qui poursuit leur élan, n'enfermant pas l'espace. Les piliers jaillissent, accolés en gerbes, comme des prières réunies. Nulle part l'ombre ne se change en nuit opaque, en rideau de noirceur. Elle ne fait que tout approfondir, qu'empêcher l'œil de se poser sur des limites certaines; les piliers s'y enfoncent, s'y perdent, et cette ombre, ces fusées de colonnes qui s'ouvrent pour rayonner là-haut, ces ogives, les percées empourprées de roses ardentes, tout invite l'âme à prendre un essor que rien ne brise, à monter dans une assomption glorieuse et grave, à travers ces demi-ténèbres où des lampes mystiques tremblent et veillent comme des cœurs, à travers un infini d'espace toujours continué, vers une cité rêvée de paix et de tendresse. — De même, dans une mosquée, le scintillement sérieux des verrières, tour à tour étincelantes et sombres, ouvre au rêve un paradis de magnificences; le doigt tendu des minarets l'élance d'un vol impétueux et droit vers

les profondeurs de lumière et d'azur. — Une pagode hindoue hérissée et touffue, où s'entassent dans un pêle-mêle ondulant les serpents, les singes, les hommes, les dieux, une pagode hindoue nous parle des métamorphoses multiples et sans fin de la matière animée, des formes sans nombre sorties les unes des autres, toujours bourgeonnantes et pullulantes, de ce fleuve de la vie qui coule toujours, charriant les générations comme des vagues et des tourbillons, et que nous voyons sortir du fond noir de la durée, sans jamais que nous apercevions ses sources. — Un petit temple grec parle aussi d'idéal et de vie. Il est vivant lui-même comme la forme à laquelle aboutit le développement régulier d'un germe intérieur, — pur et parfait comme un des types, comme une des idées éternelles de Platon, — raison cristallisée dans le marbre, — manifestant par son équilibre juste, par sa logique interne, par la cohérence organique et secrète de ses membres, par le rythme de ses proportions, par l'énergie sereine de ses lignes, le monde profond des lois actives qui régissent la matière pour en faire surgir la fleur de la vie, et mettre au jour tout l'ordre et l'harmonie de l'Univers.

Mais ici tout est mort et fermé, et c'est en cela que ces édifices religieux de l'Égypte sont uniques. Rien qui nous emmène vers les régions supérieures.

Rien que l'angoisse et la terreur de l'emprisonnement au sein d'un espace clos par de la pierre, entre des surfaces dures et plates. Exactement, ce sont des sensations de caveau que l'on éprouve dans ces sanctuaires, de cavernes dans ces grandes salles. Des limites partout, des murailles simples autour de soi, des masses immenses de pierre étalées en plafonds, des colonnades monstrueuses que l'on sent peser sur sa tête. Pour décoration, de muettes figures aux lèvres scellées, aux attitudes solennelles et semblables, comme celles des morts dans leur cercueil. Nulle issue pour le cœur vers un refuge de tendresse et de bonheur, dans un vol libre, enfin, au-dessus de la geôle de cette terre. Nulle échappée pour l'esprit vers un idéal de raison et de beauté. Cet art nous refoule et nous rabat sur nous-mêmes. Il pose inexorablement la barrière infranchissable et fixe du mystère qui étreint le champ réduit de notre monde et de notre vie. Il ne nous le montre pas, ce mystère, comme une pénombre dégradée, mais dressé soudain, comme une ténèbre opaque, où il n'est pas permis au regard d'aller se perdre et rêver.

Et par là, cet art qui ne parle pas directement de l'infini ou du divin, peut être religieux, et il l'est d'une façon suprême. Lorsque le petit cercle lumineux où nous sommes confinés apparaît si exactement limité de toutes parts, borné par des

lignes si grandes, si proches et si précises, tous les rêves et toutes les formes qui s'y poursuivent se révèlent comme illusoires, et nous cessons de les prendre au sérieux. Nous ne voyons plus rien que ces hautes murailles immuables. La vérité n'est plus cette vie, mais cette éternité égale, monotone, sans mouvements et sans bruits qui s'étend au delà, pour laquelle on creuse le granit des sarcophages, pour laquelle on prépare les chambres au cœur de ces pyramides où les Pharaons vont s'étendre, enveloppés par plusieurs millions de tonnes de pierre. Il y a un repos dans cette contemplation. Pour qui a souffert, pour qui a soif de silence, d'anéantissement au sein de l'indifférence absolue, là, dans cette noirceur, est un apaisement souverain, une certitude d'oubli, un rafraîchissement meilleur que celui du rêve. Devant ces vieux temples, dans le silence de ces spéos, sous ces hautes portes étroites dont le rectangle ne contient que de la nuit, au pied de ces larges pylônes, dans ces sombres hypostyles, parmi ces mornes futaies de colonnes que le soleil n'atteint pas, le cœur remue du même ordre de bonheur que devant les grands êtres simples de la nature, plus anciens que la vie, les hautes silhouettes de montagnes, dressées, inertes et noires dans les insensibles étoiles, ou la mer qui ne s'occupe pas de nous. Oui, à plonger dans ces sanctuaires obscurs,

on retrouve le même plaisir âpre qu'à quitter une terre où l'on a remué dans de la souffrance et qu'à prendre le large, en hiver, quand le ciel bas, chargé de nuages, couvre la mer comme un linceul, à l'heure où la nuit tombe, où les eaux solitaires s'étendent, cerclées de noir à l'horizon. — Plus précisément, c'est là sensation qu'éprouvait l'ancien Égyptien quand, s'éloignant un peu du fleuve, à l'est, comme à l'ouest, il arrivait à la limite des vertes campagnes et soudain, tranchant sur les moissons opulentes, enveloppant tout ce qui vit, il voyait se dérouler devant lui le monde immobile, les étendues mortes, l'immensité vide dont il ignorait les bornes....

*
* *

Tandis qu'il faisait encore clair, nous avons fait le tour des grandes ruines sur la crête de la vieille enceinte, épaisse comme une dune et que l'on peut gravir et parcourir à cheval. Tout était d'une beauté suprême, les désolations de Karnak entourées de paix vaste, inanimées et ternes sur la vaste zone de poussière mauve qui faisait le tour de l'horizon. Nous avancions sur ce haut talus brunâtre et bosselé fait de briques crues, désagrégées, retournées, les petites briques de vieux limon que moulèrent autrefois des milliers de mains égyptiennes. Pas une herbe sur ce large dos de terre sombre et

riche assurément, mais que l'eau n'atteint jamais.

En bas, à gauche, les étendues claires de granit taillé et dressé, la salle hypostyle que nous dominons, y plongeant du regard comme dans la profondeur obscure d'une forêt. A droite, encore du terrain de mort, des ruines sans formes, tertres de terre, restes d'une ville de terre où l'on dirait qu'un déluge a passé, bouleversant tout, noyant et émoussant les formes, laissant des buttes, des cônes, des morceaux usés de mur qui montent en pointes sur le ciel, vague chaos de formes déchiquetées, fondues, agglomérées, tout cela jaunâtre, grisâtre, sec, sans rien qui remue ou qui change.

Au loin, au nord, une arche magnifique de granit encore un peu rosé, caressée de jour mourant. Et puis, parmi des voiles de vapeurs transparentes, parmi de minces fumées horizontales qui s'étirent, posant entre les arbres des nappes ténues et bleuâtres, la campagne africaine, des massifs de dattiers hauts et grêles, le désert pâle dans le crépuscule gris où la lune se lève avec tristesse, toute blanche, et large comme une mappemonde.

Quand nous revînmes vers les ruines, le travail avait cessé, les derniers enfants passaient, abandonnant les grandes colonnes à leur solitude; Karnak se taisait, rentrait dans son recueillement. Eux se pourchassaient, ayant encore un excès de force à

dépenser après la longue journée de travail ; ils couraient de toutes leurs jambes, agiles, malgré leurs longues *galabiehs* de toile, souillées de poussière, qui se drapent si bien, à chaque geste, en grands plis mobiles, toutes mates et ternes comme leurs teints blanchis de plâtre. Ils couraient, leur corbeille légère à la main, riant de leur joli rire musical et sonore, avec une gaieté d'oiseau. Puis, un tout petit, attardé, surgit derrière un pylône : des yeux de diamant dans sa fine face sombre qui se trouble d'inquiétude à notre vue. Il aperçoit notre canne, et il a peur comme un petit chien ; il s'arrête et nous implore en arabe :

« *Aboui*, mon père, laisse-moi passer ! »

Plus personne maintenant dans ces ruines de Karnak où le silence entre, revient comme dans son domaine, plus grandiose et plus vaste de minute en minute. Les pierres énormes, amoncelées, renvoient la chaleur absorbée pendant le jour : un souffle brûlant se dégage de leurs parois.

Là-haut la lune est couleur de rose, à présent, tiède au regard, et flotte, pareille à quelque pétale noyé, dans le ciel encore bleuâtre.

Hors des ruines, hors du monde et de l'heure présente, les obélisques montent, graves, au-dessus de la terre, avec un reflet lunaire qui s'allonge sur leurs faces de granit poli. Eux seuls ici sont restés

intacts tout à fait, leurs arêtes encore vives et telles qu'au premier jour. Comme un soupir, comme une aspiration, ils surgissent, ils s'élèvent sur le royaume de Mort, pointant vers l'insondable espace, vers les étoiles qui se révèlent une à une. Ils n'ont point de piédestal ; le plus grand, celui d'Ilatasou, sort du cœur même du chaos. Au-dessus des écroulements, avec une majesté sérieuse, il pousse son jet tranquille dans la pâleur du soir, il se dresse, vainqueur de la durée, comme l'aiguille de quelque prodigieux cadran solaire, plantée là aux origines de l'histoire humaine pour mesurer dans la solitude les révolutions silencieuses des siècles....

A ses pieds, les grands Osiris alignés émergent d'une longue fosse, et n'ont plus de tête, vaincus, eux, mais leurs mains qui sortent de leurs suaires n'ont pas cessé d'étreindre la croix ansée, symbole de la vie, de l'énigme toujours indéchiffrable.

V

10 février.

Traversé le Nil, ce matin, pour la dernière fois, en route vers les régions mortuaires, vers la vallée secrète où s'enfoncent, loin des vivants, les longs caveaux des Pharaons.

La plaine libyque, le long du fleuve, était comme une autre rivière, une rivière de verdure, tant les orges sont riches et profondes, parcourues d'ondulations lentes qui s'y propagent avec mollesse, de Medinet-Abou, jusqu'à Gournah, s'y poursuivent pendant des lieues, y mettant des moires blanches, des reflets mouvants comme ceux de l'eau.

Derrière cette plaine, les grandes lignes simples de la chaîne, fines et comme tracées avec une pointe de crayon dur, — les claires terrasses sur lesquelles se détachent au loin les deux colosses graves.

Au bout d'une heure, nous avons franchi obliquement la bande de verdure. Des nappes chaudes s'exhalaient, de troublantes senteurs végétales, et les alouettes montaient par centaines, toutes tremblantes d'ivresse et de musique, évanouies l'une après l'autre, fondues dans l'infini de blanchâtre

lumière; mais leur chant grêle ne cessant pas de sonner, de ruisseler à travers le ciel comme une eau vive, d'y répandre un frisson de joie aiguë.

Puis Gournah : une colonnade dorée, des architraves paisibles entrevues parmi des bouquets de sycomores et de dattiers — des troupeaux de chèvres, de petits murs de terre, un puits, quelques tombes musulmanes. Tout cela si misérable et si grand dans sa misère, si abandonné, si seul et si calme à la limite du monde vivant! Au delà, le pays sec, raviné, borné, les blancheurs dures des calcaires stériles.

*
* *

Tout de suite après commence la voie funèbre. C'est d'abord, au sein des terres bouleversées et trouées de tombes, une simple dépression, probablement autrefois le fond d'un torrent; c'est un lit de pierres broyées et roulées sur lesquelles on chemine avec peine, dans un éblouissement de blancheur, obligé de fermer les yeux à cause de l'intolérable réverbération de la lumière. Pas un brin d'herbe où le regard puisse se rafraîchir.

Ainsi commence la sinistre vallée qui se faufile secrètement vers les syringes entre des murs de pierre brûlante. Dans les gradins fauves qui font face à la plaine et au Nil et qui servaient de nécropole au peuple de Thèbes, les Pharaons ne trouvaient

pas assez de grandeur et de solitude. C'est au centre caché des vallées intérieures qu'ils voulaient aller s'étendre, au cœur difficilement accessible de ce labyrinthe où, seule, règne la matière nue, dressée de tous côtés, répercutant les feux du soleil avec un éclat aveuglant et dur.

Sur ce large lit de calcaire qui avance dans la plaine, y projetant sa traînée crayeuse, comme pour aller chercher au loin les théories funèbres, sur cette voie désolée que nous suivons passaient dans leurs gaines de toile, dans leurs cercueils laqués, les momies fastueuses, suivies de processions plus grandes et plus belles qu'aux jours de victoire. Vers « Occident, terre de sommeil et de ténèbres lourdes », on escortait « les chairs » du Pharaon, fils de Ra; vers Osiris, « chef des Occidentaux », on acheminait son « corps surnaturel », couvert de fétiches, de grimoires, de formules magiques, afin que réuni à son père Toum, le Soleil couchant à son père Aoufou, le Soleil mort, sachant les paroles efficaces qui désarment les monstres et les génies, il descendît en paix le fleuve nocturne sur la barque divine, pour renaître confondu au corps et à « l'âme mystérieuse » de Ra, et rayonner avec lui dans l'éther.

Graduellement nous entrons dans la montagne; les dunes qui nous enfermaient se sont changées

en murs, la vallée s'est faite gorge, serrée entre des roches blanches qui montent en aiguilles, en tours, en pitons, déchiquetant de leurs silhouettes la bande irrégulière de ciel.

Pas un bruit, pas un lichen, pas un tournoiement d'oiseau. Chose plus étonnante en ce pays, pas un bourdonnement de mouche. On n'imaginait pas que cette chaîne libyque, toute rêveuse et légère de loin, comme une pure vapeur flottante, pût contenir tant de dureté sinistre, tant de pierre aride et anguleuse.

Onze heures. Un souffle de Khamsin s'est répandu dans l'air; la lumière a cessé de vibrer; plus de réverbérations éclatantes. Mais quelque chose de pire : le ciel a pris des teintes plombées ; une buée d'étain l'a terni peu à peu. Et toujours devant nous s'enfonce ce corridor lugubre dont nous croyons à chaque instant toucher le fond pour voir chaque fois s'ouvrir la muraille qui semble le fermer, et se révéler un repli où nous plongeons encore.

Nous cheminons la face enveloppée d'un *coufieh* pour nous protéger contre la chaleur que renvoient les deux parois blanches; nous allons, sans faire un mouvement, portés comme une chose inerte, car le moindre geste est pénible presque comme une brûlure. L'ânier mâche un peu de canne à sucre. Nos petites porteuses d'eau bavardes jusqu'ici

comme des pies, se sont tues. Pourtant ces désolations leur sont familières : elles sont nées dans les funèbres villages de l'Assassif, au fond des tombes habitées; elles ont grandi dans cette vieille nécropole où le thermomètre dépasse cinquante degrés en été, où les fellahs font cuire leurs œufs et leur pain en les plaçant simplement au soleil, sous un peu de sable.

L'air est immobile : rien ne bouge : un silence prodigieux. On dirait qu'une grande flamme ayant passé d'un vol sur ce monde, tout est resté pur et candide, brûlant et mort.

Étrange impression : malgré le Khamsin, malgré la chaleur encaissée dans ce ravin, malgré la longueur et la monotonie de la route, on ne sent point d'ennui, ni de fatigue, ni d'effort. Au sein de toute cette blancheur, on avance doucement comme en rêve; on ne s'étonnerait pas de voir défiler toute la journée ces murailles ardentes.

Quelle vision, quand l'esprit évoque les funérailles royales menées au fond de ces gorges vers les portes mystérieuses des hypogées! Tout était alors exactement comme aujourd'hui, rien ici ne pouvant varier. Sous l'horreur de ces falaises fendues, rongées, sous le ciel hérissé de leurs flèches aiguës, sur le cailloutis étincelant, un long convoi solennel se déroulait avec des chants graves qui montaient dans la solitude.

Le soleil, caché jusqu'ici par la haute muraille, reparaît maintenant, très haut, car il est près de midi, — au-dessus d'un piton qui s'élance dans le ciel, en obélisque. Aussitôt le sentier s'allume ; une bande d'ombre bleue s'allonge, à gauche, au pied de la falaise ; l'air palpite ; l'œil fatigué y voit scintiller comme une poudre de mica.

Enfin voici le fond de ce ravin, qui se creuse et se déploie pareil à quelque grande carrière abandonnée. Un sommet fauve le domine, le garde, montant très haut, d'allure puissante et solennelle, sorte de gigantesque monument funéraire, à pans prismatiques, que des mains intelligentes et surhumaines auraient taillé : — justement la forme de la pyramide à degrés, celle qui veille à Sakkarah sur un vaste paysage de mort, sur les grands sables du cimetière memphite.

Et voici que de tous côtés, à droite et à gauche, au pied des murailles qui conduisent à ce cul-de-sac, des ouvertures rectangulaires bâillent, découpées dans le roc. Elles sortent à moitié du sol, obstruées par les éclats de calcaire, noires dans le flamboiement de cette nature pétrifiée, encadrant des galeries de ténèbres qui descendent obliquement sous la terre et que l'on ne voit pas finir. Gravés sur le linteau, des signes familiers, des éperviers solaires, des cartouches royaux annoncent que nous sommes

devant une œuvre de l'ancienne humanité mystérieuse.

*
* *

Une demi-heure de repos à l'entrée de la plus grande de ces syringes, celle de Séti Ier. Les deux petites porteuses d'eau, Miriam et Vize, s'accotent contre la paroi grise du vestibule ; elles ont serré leurs voiles rouges autour de leurs frêles épaules, et les voilà immobilisées dans le néant oriental. Quand j'ouvre les yeux, j'aperçois ces têtes d'enfants sérieuses et sombres, une pointe de corail à la narine. Leurs pieds passent sous leurs longues chemises : de petits pieds de bêtes, à force d'avoir été cornés, gercés, durcis par le soleil et par les pierres.

Nous nous taisons tous, dans la fraîcheur et le demi-jour de ce vestibule ; nous sentons même que nous n'oserions point parler, tant sont grandes l'horreur et l'étrangeté du lieu.

A droite, sur les murs du couloir qui s'enfonce dans la terre, des colonnes d'hiéroglyphes peints : des dieux, des serpents descendent, sous un plafond constellé d'astres, s'évanouissent, disparaissent dans la nuit.... Au-dessus de nos têtes, le « signe de l'ombre » — une étoile, sous l'hiéroglyphe du ciel — plane, indiquant que voici l'entrée du monde nocturne.

*
* *

Nous y pénétrons la torche en main, nous éloignant vite de la bonne clarté du jour, nous retenant aux murs pour ne pas perdre pied sur cette pente polie où glissaient les sarcophages.

Bientôt, au bout de cette première galerie, un escalier rapide plonge et se dérobe dans les ténèbres. Nous tâtons les marches avec précautions, portant haut notre lumière pour éclairer un peu l'espace devant nous. Vaguement, de nouveaux corridors se révèlent qui descendent aussi, et ne finissent pas, de nouvelles figures monstrueuses se lèvent, évoquées par cette clarté tremblante et trouble, surgissant comme dans les rêves, pour un instant, hors de la nuit, toutes brillantes de couleurs, — aussitôt évanouies, englouties dans le noir.

Et les hiéroglyphes, en colonnes serrées, énoncent les litanies du Soleil, déroulent les textes funéraires, le *livre de l'Ouverture de la Bouche*, *le livre de l'Enfer*, *le livre de l'Amtouat*, toute la légende du Soleil mort et de son voyage sur le fleuve ténébreux avec les formules magiques, celles que doivent prononcer les âmes pour ne pas succomber aux monstres et aux génies infernaux. Les voici, ces génies, ces monstres, ces cynocéphales, ces dieux, ces reptiles qui se suivent en files pullu-

lantes. Des serpents dressés montent du sol jusqu'au plafond ; des dragons vomissent des flammes : des hommes décapités, noirs et rouges, marchent en pelotons : d'autres vont, la tête en bas, suspendus comme des mouches qui couvrent le dessous d'une poutre. Un grouillement de créatures horribles et malfaisantes. Il y a de longues couleuvres à face humaine ; quelques-unes traînent à leur queue une tête qui se dresse et qui regarde. Une autre tête gît sur le sol, religieusement veillée par un grand crocodile ; des scarabées sont portés par des jambes d'hommes ; des chauves-souris planent. — Puis les scènes d'enfer : les suppliciés que des génies décapitent, qu'ils font bouillir dans des chaudrons, qu'ils suspendent les pieds en l'air sur des rivières de flammes. Et, parmi ces horreurs, des bateaux-fées glissent, tout seuls, vides de rameurs, portant la lune ; la barque solaire navigue paisiblement, éclairant l'heure ténébreuse qu'elle traverse, montée par son équipage divin : Isis, à la proue, qui étend les bras pour faire les incantations ; Samsou, le magicien ; Sokhit à tête de lionne ; Shazoirou, le grand inspecteur ; Horus, le crieur, Shou, le veilleur ; Hou, le pilote ; Kharpoua, le timonier ; — tous debout, de profil, surmontés d'hiéroglyphes qui proclament leurs noms, et au milieu d'eux, au centre de la barque, le maître au geste auguste, le roi, Aoufou, le Soleil mort, por-

tant un disque sur sa tête, tenant en main le signe de vie, la croix ansée, et protégé lui-même, enveloppé par les anneaux du grand serpent Mehni.

Le petit carré lointain de lumière, l'orifice de l'hypogée a disparu; nul rayon du jour ne pénètre jusqu'à nous. Comme le dieu Aoufou, arrivant à l'entrée de la quatrième heure, à la frontière du royaume de Sokharis, voit s'éteindre la lumière naturelle venue de la terre, nous entrons dans les ténèbres absolues.

De nouveau, dans cette nuit, des escaliers pour descendre encore plus bas; de nouveau, des couloirs où des textes mystiques annoncent le début de chaque heure nocturne que Ra va traverser, et plus nous nous enfonçons dans cet Hadès, plus les figures infernales que notre lumière évoque sur les murs se font étranges et inquiétantes, plus elles dépassent les limites imaginables du monstrueux. Qu'est-ce que ce tumulus funèbre, enfermé dans un grand coffre que gardent, posées sur les angles, quatre têtes coupées? — Voici « l'image mystérieuse » d'une grande chambre voûtée, remplie de sable; le « signe de l'ombre », écrit au plafond, nous apprend que la nuit l'habite; deux éperviers se cramponnent de leurs serres aux murailles; un scarabée sort du sol; un serpent à double tête veille sur ce réduit. Ailleurs une tête, suspendue au bout d'un bâton recourbé et planté en terre,

semble vivre, observer, balancée au-dessus d'un glaive. Et ces images mystiques ne sont pas jetées pêle-mêle, mais rangées méthodiquement, également espacées, divisées en registres, en bandes parallèles; il ne s'agit pas ici d'une improvisation enfiévrée d'artiste; c'est le catalogue minutieusement illustré de toutes les horreurs infernales, filles de la patiente imagination théologique, précises, définitivement fixées comme les versets d'une litanie.

Brusquement, notre guide nous saisit le bras, car un large puits bâille à nos pieds, celui qu'avaient creusé les Égyptiens pour empêcher d'atteindre la chambre du sarcophage et qui faillit arrêter les fouilleurs européens au début de ce siècle. Ils le comblèrent en partie, puis, sondant la muraille qui fermait le couloir de l'autre côté, sous le stuc et les vives peintures, ils entendirent sonner un creux et découvrirent la galerie secrète par laquelle l'hypogée s'enfonce plus profondément dans la terre.

Ce puits tourné, cette galerie franchie, nous errons à présent dans des salles soutenues par des piliers, flanquées de chambres annexes. C'est l'intérieur d'un palais ténébreux et fantastique; c'est un vaste appartement d'une hauteur imprévue dans ce souterrain. Sur les murailles, sur les piliers, les peintures et les sculptures sont d'un

coloris brillant et frais; les verts, les blancs, les rouges luisent, quand nous approchons, avec un éclat neuf, comme posés hier. Parfois, le contour seul existe, dessiné d'un trait par une main sûre et souple. Durant toute la vie du roi, on creusait dans la montagne; d'année en année, le caveau allait s'approfondissant. Le Pharaon mort, le crayon n'achevait pas les silhouettes des dernières décorations; soudain, le travail s'arrêtait pour toujours, le sarcophage pénétrait dans la syringe, on fermait, on obstruait les portes, on les rendait invisibles du dehors, et tout entrait dans l'éternité.

Bien des figures mystérieuses dans ces salles, des dieux et des monstres plus grands que dans les couloirs; jusqu'au plafond ils se dressent vaguement, dans la clarté fumeuse que nous apportons. Présentation du roi à Osiris, dieu des morts; offrande à sa momie de l'eau et du feu. Puis, le roi, à côté des grandes divinités, à côté de Seb, à côté de Ptah, à côté d'Anubis. Des dieux à tête de loup, à tête de bélier, à tête de scarabée. Plus loin, une procession des quatre races du monde, assistant aux funérailles royales : les Égyptiens en rouge, les Asiatiques en blanc, avec de longues barbes, les Éthiopiens en noir, les Septentrionaux en blanc. Et les heures de la nuit continuent à se suivre, chacune gardée par un serpent; le texte et le résumé de l'*Amtouat* ne cessent pas de se dé-

rouler, ni le ciel de se déployer aux plafonds semés d'étoiles qui naviguent dans des barques, traversant l'azur. Océans d'azur où les soleils surgissent aussi, levés à l'Orient, couchés à l'Occident, escortés par les signes des heures, des mois et par les figures du zodiaque.

Enfin, voici la chambre où se trouvait le sarcophage de Séti, vide depuis que les prêtres égyptiens, craignant une violation de la momie sainte, l'en ont retirée pour la déposer à Deïr-el-Bahari, au fond du puits où les modernes l'ont retrouvée, serrée dans ses bandelettes, à côté des Pharaons postérieurs, sortis de sa propre substance. Nous sommes ici à cent quarante-cinq mètres de l'orifice, à cinquante-six au-dessous du niveau de la vallée.

Notre lumière est restée dans une salle voisine. L'indécis rayon qui glisse jusqu'à nous apporte juste assez de lueur pour révéler les grandes formes inhumaines qui font le tour de cette chambre. Nous cessons de regarder, de compter les figures, de chercher à les reconnaître et à les comprendre, et nous écoutons ce silence de souterrain, où rien, absolument, ne peut arriver des bruits ni de la clarté du monde. En nous aussi, le silence et la nuit pénètrent peu à peu, l'esprit se vidant graduellement de toute pensée, et pendant une heure, sans remuer, osant à peine respirer, nous restons là, assis à cette même place où s'est

allongé Séti, pour dormir jusqu'à la fin des siècles dans sa cuve d'albâtre.

D'autres Pharaons dorment encore, sans doute au sein de la montagne, au fond d'hypogées semblables à celui-ci, que l'homme n'a jamais troublés depuis le jour où la porte fut close, — et les traces des derniers pas sont restées empreintes sur le sable. Ils dorment, sous la garde des dieux rêvés par les hommes de leur temps. Autour d'eux, les figures qu'ils adorèrent et craignirent dans leurs cœurs orgueilleux et rudes n'ont pas cessé d'être présentes. S'ils sortaient aujourd'hui de leurs cercueils, leurs paupières s'ouvriraient devant le même songe illusoire et sacré que créa pour l'adorer, l'enfantine et sérieuse imagination de l'Égypte. Insensible à tous les changements du monde, il est resté fixé, ce songe, dans les ténèbres souterraines, autour du chef mort, alors que c'en était fini depuis longtemps des anciens cultes égyptiens, alors que l'humanité les oubliait, continuant sa marche de siècle en siècle, hypnotisée et menée par d'autres rêves successifs, sous la suggestion d'autres idées religieuses qui l'organisaient et la groupaient suivant de nouvelles formes, — chacune destinée à décliner à son tour, à disparaître, à fondre irréparablement dans la nuit.

*
* *

Ce rêve égyptien fut bien étrange de grandeur et de barbarie primitive. Probablement il nous est impossible de comprendre tout à fait l'idée que ces anciens hommes se formaient de l'univers. Il semble certain qu'à l'époque de Séti Ier, tout au moins, c'est-à-dire à la grande époque pharaonique, ils concevaient l'espace comme limité, le monde emprisonné sous un couvercle que soutenait une chaîne de montagnes. Derrière cette chaîne, une autre, fermant une vallée qui entourait la terre, la vallée nocturne où le soleil se glissait par une fente à travers la première muraille, et s'en allait circuler durant les heures de la nuit, naviguant sur un Nil ténébreux. Chacun de ces longs hypogées, que couvrent des images d'enfer, est la figure de cette obscure vallée avec ses divisions, ses nomes, ses populations d'âmes, de génies, de monstres et toutes ses épouvantes.

Entouré de l'équipage divin, de serpents protecteurs, de fétiches, conduit par les déesses qui savent les incantations, plus tard par des uræus aux gueules lumineuses, le Soleil descend le fleuve infernal, parlant aux génies, aux âmes qui accourent sur les sombres bords que son passage illumine un instant. Ainsi que les singes jacassent

dans les fourrés au moment où l'Astre se couche à l'horizon, des cynocéphales l'acclament quand il laisse le monde du jour et parvient aux portes d' « Occident ». « Ils ouvrent ces portes à la grande Ame », et celle-ci leur répond[1] : « La majesté de ce dieu se dresse debout après qu'il est arrivé à cette cour, et il parle aux dieux qui sont en elle : Ouvrez-moi vos portes, donnez-moi accès à vos cours, éclairez-moi, guidez-moi afin que vous soyez de mes membres, pour que je vous donne de mes corps, pour que je vous crée de mes opérations magiques.... Ouvrez-moi de vos propres mains, ô cynocéphales bondissants, accueillez ces dieux qui sont de mes âmes divines, soyez bienveillants pour Khopri qui est en l'autre monde. Tenez-vous debout devant moi, comme chefs que vous êtes des bords mystérieux, et faites don aux habitants de l'autre monde qui sont destinés à cette prison des demeures de vos demeures et des champs de vos champs. »

De nome en nome Aoufou avance, répétant des paroles semblables, paroles de vie qui ressuscitent les pauvres âmes plongées pendant vingt-trois heures sur vingt-quatre dans la sombre nuit. « Ouvrez vos portes mystérieuses pour que la vue d'Aoufou chasse vos ténèbres, pour que vous ayez

1. Ces admirables traductions sont empruntées à l'étude de M. Maspero sur les hypogées royaux de Thèbes. (*Études de Mythologie égyptienne.*)

vos eaux de l'Oirounas et vos offrandes de pain, pour que vienne l'air à vos nez et que vous ne soyez pas étouffés, pour que vous écartiez vos linceuls et leviez vos pieds afin de marcher sur eux, pour que vos âmes ne soient point écartées de vous. Vous dont la forme est vivante, et qui prononcez vos formules, vous qui êtes armés de vos épées et taillez en pièces les ennemis d'Osiris..., demeurez en vos champs, avec votre orge pour pains et pour gâteaux, et votre blé en signe que vous avez la voix juste[1], et éloignez-vous de mes barques, écartez-vous de mes formes pour donner la vie à cette contrée, car vous êtes les habitants de l'Oirounas.... Comme vous combattez pour moi et que vous me défendez contre Apopi, vous avez vie par mon âme, vous respirez par mon corps, vous conserverez perpétuellement vos demeures secrètes qui vous ont été attribuées, vous monterez vers vos âmes pendant le jour. Vous êtes derrière moi quand je traverse la nuit et que je lutte contre les ténèbres. Faites que j'arrive vers l'horizon et que j'accomplisse mon passage vers l'Orient. Poussez des cris de joie, dieux de l'autre monde, car c'est moi qui vous défends; poussez des cris de joie, car je règle vos destinées. »

C'est une idée très primitive qui fait le fond de

1. C'est-à-dire : « que vous savez les intonations rituelles qui rendent les prières efficaces. »

cette mythologie. Tous les êtres vivants ou non vivants y sont considérés comme multiples, composés d'essences différentes par leur degré de subtilité, mais semblables par la forme qu'elles revêtent, emboîtées les unes dans les autres, une âme pouvant tour à tour vivifier plusieurs corps, plusieurs « formes », plusieurs images, le plus grand bonheur pour une âme étant d'être unie à son double et à l'un de ses corps. Presque tous les discours adressés par Aoufou aux habitants infernaux commencent par ces paroles : « O vous qui avez vos âmes, qui êtes unis à vos ombres, qui vous levez de vos pieds, *unissez-vous à vous-mêmes* en votre chair, et que vos membres ne soient plus liés de bandelettes. » Aoufou parle, et les âmes habitantes de l'Hadès, qui sont ses corps, ses formes à lui, ses images qu'il vient inspecter en l'autre monde, se pénètrent de son âme qui est leur âme et elles se mettent à vivre.

Toute-puissance de la parole et de l'incantation, telle est la seconde idée, aussi primitive que l'autre, qui revient toujours dans ces vieux textes funéraires. Ce livre de l'*Amtouat* est surtout un formulaire magique. Savoir les noms et les figures des génies qu'il décrit, savoir les charmes par lesquels le Soleil les conjure et les exorcise, porter leurs amulettes ou faire peindre leurs images, c'est être assuré contre leur malveillance, c'est la certitude

de passer en paix et de s'établir sur les rives nocturnes, d'y recevoir les offrandes que les héritiers du mort, sur la terre, lui font présenter par les prêtres. « Qui fera peindre ces images ne sera point dévoré et anéanti par les démons; les chairs de son corps seront avec lui, son âme parlera en lui, son ombre lui sera unie. » Lui-même, le Soleil, ne traverse le monde nocturne que protégé par des sortilèges qui désarment les bourreaux, les monstres, les serpents ennemis. La formule magique est déesse. Les dieux lui obéissent; par elle toute vie subsiste et se maintient. Nul événement qui ne soit lié à la parole d'un être visible ou invisible. La nature entière est enchantée, peuplée de génies hostiles ou bienfaisants à l'homme et que le clergé peut soumettre, car il sait les mots tout-puissants. Contre l'infortune, la sécheresse, la famine, la maladie, la mort, le vrai remède de l'homme, c'est la *conjuration*. Le culte, au moins pour la foule, est un système de cérémonies utiles par lesquelles le prêtre, véritable homme-médecine, agit sur les Puissances invisibles et les contraint.

De là plusieurs caractères de cette littérature religieuse, et d'abord ce rabâchage infatigable, ce galimatias monotone qui remplissent presque entièrement les rituels. La formule étant efficace non point par le sens qu'elle contient, mais par une vertu surnaturelle inhérente aux mots qui la com-

posent, aux modulations de la voix qui la récite, on ne saurait trop la répéter. La prière se transforme en litanie, et le culte égyptien ressasse à l'infini les mêmes phrases mystiques, comme dans les temples la sculpture reproduit imperturbablement les mêmes gestes et les mêmes attitudes. Dans la religion et dans l'art, on constate la même absence d'invention, d'accent humain, d'émotion personnelle et intime, la même nudité exacte et simple des contours. Ce voyage du Soleil à travers les cercles des heures nocturnes est raconté avec un luxe de détails précis qui en font un véritable *Joanne* funéraire. Les personnages de la barque solaire sont comptés. Nous savons à quelle heure, à quel point du parcours leurs équipages relayent. Toutes les paroles prononcées par Aoufou, toutes celles que lui adressent les démons gardiens des différents cercles, sont scrupuleusement enregistrées, et de la première à la douzième heure, ces paroles varient à peine. La rivière infernale elle-même est décrite avec une exactitude géographique, divisée en nomes, que séparent des portes, des pylônes, des vestibules, et que gardent des monstres dont on connaît le nombre et les noms. Telle idée une fois posée, — celle de Ra parcourant le monde infernal, celle du Soleil lumineux inspectant la population des créatures ténébreuses — le génie égyptien développe et déduit mécaniquement

avec une patience et une ténacité tranquilles. Là encore il *répète*, il allonge toujours la série des figures et des objets pareils. La primitive intuition métaphysique et religieuse a disparu. Elle s'est transposée en une file d'images visibles à laquelle l'esprit s'arrête, maintenant, sans s'occuper de l'autre, la grande, celle des idées. Dès lors le travail théologique qui se poursuit pendant des siècles ne consiste plus qu'à ajouter tel, puis tel détail à chacune de ces images, à inventer telle nouvelle forme de terreur, tels dieux à faces de crocodile, tels serpents montés sur des jambes, telle population d'hommes sans têtes. Une fois lancée sur cette voie, l'imagination peut créer à l'infini, car le nombre des combinaisons par lesquelles l'esprit est capable de fabriquer du monstrueux, est infini. Plus il en fabrique tranquillement, automatiquement presque, et sans jamais reculer devant le fatras et l'absurde, plus il atteste son impuissance et son irrémédiable pauvreté. La Religion égyptienne grandit ainsi, non pas à la façon d'un organisme vivant, qui se transforme et renouvelle perpétuellement sa propre substance, par des éliminations et des gains incessants, mais comme une cristallisation lente et continue, par une croissance indéfinie qui ajoute toujours le semblable au semblable, sans jamais rien rejeter ou laisser tomber de son acquit.

Pourtant, ces vieux textes religieux sont bien beaux; on y découvre cette grandeur de forme, cette suprême majesté d'allure, cette incomparable force d'accent que manifestent toutes les œuvres artistiques de l'Égypte et la civilisation égyptienne elle-même. Certes, les idées qui sont au fond de ces œuvres et de cette civilisation sont très barbares, mais pendant des millénaires d'histoire et de préhistoire égyptiennes, elles ont agi, toujours dans le même sens, donnant la même direction aux sentiments, aux efforts, aux actions, finissant ainsi par mettre au jour du beau, puisque le beau est l'apparition et la saillie au dehors d'un caractère essentiel et profond qui se subordonne les autres. Il en est de l'Égypte, de ses arts et de ses religions comme de son écriture. Qu'est-ce que cette notation hiéroglyphique, sinon un système directement dérivé de l'état sauvage, analogue à ceux des Peaux-Rouges, et destiné à demeurer, jusqu'à sa disparition, puérilement compliqué, lourd, encombrant, incapable de se prêter à la lecture rapide, à l'expression fine et juste de la pensée, mais qui, par la longueur de la tradition, par la sérieuse application des calligraphes et des graveurs, plus tard par leur volonté consciente, arrive à toute la beauté dont il est capable, à la souveraine beauté hiératique et décorative. Toute civilisation laissée à elle-même pendant de très longs siècles, développée « en vase

clos », comme celle de l'Égypte, de la Chine, des antiques empires américains, aboutit à des formes d'art marquées au sceau d'une irréductible personnalité. Peu importe que le germe n'appartienne pas aux espèces délicates et supérieures : s'il va jusqu'au bout de sa longue évolution, sans qu'aucune influence la fasse dévier, il donnera toute sa fleur, une fleur à l'arome original et fort.

Dans ces rituels qui témoignent partout des origines barbares, parmi ces énumérations de sortilèges et ces descriptions de fétiches, nous ne cessons jamais de sentir la présence de ce puissant caractère que les Égyptiens ont imprimé à toutes leurs grandes œuvres. C'est au style qu'il apparaît, c'est-à-dire à cette qualité particulière de l'œuvre écrite qui manifeste le *ton* d'une âme et d'un esprit. Ce qui frappe dans ce style, c'est, avec la force et la simplicité directe de l'expression, je ne sais quelles sonorités étranges, suggestives d'effroi vague, un sens extraordinaire du liturgique et du mystérieux. Les noms eux-mêmes de ces créatures infernales ont d'indéfinissables et troubles magnificences, sont chargés d'épouvante et de frisson. « Face fascinatrice », « Feu en son œil », « Pleurs des dieux », le « Mort, chef de l'Hadès », la « Dame des Terreurs », l' « Étouffeur de mânes », le « Chef des demeures mystérieuses », le « Remorqueur vers le mystère », « Sokharis, le dieu qui est assis sur ses

sables » : — au milieu d'eux nous nous sentons errer dans un monde inconnu de ténèbres étouffées et de lueurs lugubres. Il y a du Poë et du Flaubert dans la rhétorique religieuse de l'Égypte. L'auteur de *Salammbô* eût déclamé avec ivresse des invocations comme celle que voici, adressée par le Soleil à Osiris, et qui ne fait que répéter les sempiternelles formules de vivification. « En vie, toi qui es le chef de tes propres ténèbres ! En vie toutes tes grandeurs ! En vie, prince de l'Amenti, Osiris, chef des Occidentaux ! Puisses-tu vivre, puisses-tu vivre, toi qui es le chef de l'autre monde, car la respiration de Ra est à ta narine ; l'haleine de Khopri est avec toi ; tu vis, car il est vivant ! » — C'est bien ainsi que doivent parler ces énigmatiques figures à museaux de bêtes que suscite la clarté de la torche au fond de l'hypogée. « O vous, dit Ra, aux habitants de la troisième heure, ô vous dont j'ai rendu mystérieuses, dont j'ai occulté les âmes, que j'ai mis à la suite d'Osiris pour le défendre, pour escorter ses images, pour anéantir ceux qui l'attaquent, si bien que le dieu Hou est à toi, ô Osiris, que Sa est à toi, ô Khontamentit, vous dont les formes sont stables, vous dont les rites assurent l'existence, vous qui respirez l'air de vos narines, qui voyez de vos faces, qui écoutez de vos oreilles, ouvrez vos cercles et tenez-vous à vos places, car je suis venu pour voir mes corps, inspecter mes images, qui sont

dans l'autre monde, et vous m'avez convoqué pour me permettre de leur apporter mon aide, si bien que je conduis à la rame ton âme au ciel, ô Osiris, ton âme à la terre, ô Khontagrouit, avec tes dieux derrière toi, tes mânes devant toi, ton être et tes formes (sur toi?), et, alors, ton mâne est enchanté, ô Osiris, vos mânes sont enchantés, ô vous qui suivez Osiris! Je monte en terre, et le jour est derrière moi; je traverse la nuit, et mon âme se réunit à vos formes pendant le jour; j'accomplis les rites qui vous sont nécessaires. J'ai créé vos âmes pour moi, afin qu'elles soient derrière moi, et ce que j'ai fait pour elles vous empêche de tomber au lieu d'anéantissement. »

Ce n'est pas là une voix humaine. Quelque chose nous étonne dans le rythme et l'accent de ces paroles. Nous ne les comprenons point, et pourtant nous y sentons passer le souffle aride et glacé des hauteurs où se tiennent les dieux, ces dieux égyptiens dont les statues manifestent la grandeur inanimée et froide, — aux attitudes impersonnelles et simples, au regard tendu vers l'horizon et jamais abaissé vers les hommes. Quand on a lu quelques-uns de ces textes religieux, on se dit que l'Égypte seule a vraiment inventé le style divin. Elle a su mettre dans le verbe de ses dieux la gravité massive, le rythme impassible et fort, l'énergie sereine et directe, la fatalité, l'inévitable puissance, l'élan

rectiligne et contenu qu'elle a mis dans leurs gestes. Mêmes caractères, dus à la simplicité et à la continuité rigide du sentiment, dans les textes héroïques, qui sont religieux aussi, puisque les rois dont ils célèbrent les victoires, sont dieux. Il y a une inscription de Medinet-Abou racontant un haut fait de Ramsès III, dont les phrases tombent comme le poids horrible d'une masse d'airain : « L'âme de ces peuples s'était dit pour la deuxième fois qu'ils passeraient leur vie dans les nomes d'Égypte, qu'ils en laboureraient les vallées et les plaines comme leur propre territoire. La mort vint sur eux en Égypte, car ils étaient accourus de leurs propres pieds dans la fournaise qui consume la corruption sous le feu du roi qui *sévit comme Baal du haut du ciel.* Tous ses membres sont investis de force victorieuse; de sa droite, il saisit des multitudes, sa gauche s'étend sur ceux qui sont devant lui, semblable à des flèches contre eux pour les détruire; son glaive est tranchant comme celui de son père Menthou. Kapour (le chef de la confédération), qui était venu pour exiger l'hommage, jeta ses armes et ses troupes agirent comme lui; il éleva au ciel un cri suppliant. *Mais sa Majesté tomba sur sa tête comme une montagne de granit*; elle les écrasa et pétrit la terre de leur sang, comme de l'eau; leur armée fut massacrée, massacrés leurs soldats. On s'empara d'eux, on les frappa, les

bras attachés, sous les pieds de sa Majesté. Le roi était semblable à Menthou. *Ses pieds victorieux pesèrent sur la tête de l'ennemi.* Les chefs qui étaient devant lui furent frappés et tenus dans son poing. Ses pensées étaient joyeuses, car ses exploits étaient accomplis.... »

Quel finale que cette dernière phrase! Je revois, en la lisant, ce Khefren de diorite noire qui trône au musée de Gizeh, le poing fermé, posé devant lui, avec une tranquillité inébranlable, et comme opprimant les fronts d'une multitude, — les yeux ne regardant pas cette multitude, la tête lentement redressée en arrière avec un élan calme de triomphe, toute la face impénétrable et dure, les narines ouvertes dans la sérénité féroce de l'orgueil....

De ces textes sacrés ou héroïques, le caractère distinctif, c'est l'*inhumain*. Entre ces dieux et nous, il n'y a rien de commun. Ils ne nous touchent pas; ils ne nous parlent pas pour nous faire espérer ou réfléchir. Raidis dans d'impassibles attitudes, ils semblent contempler le monde de la Fatalité, des lois indifférentes et fixes. Ils ne se penchent pas sur notre vie. Ils ne s'y mêlent point, et en cela, peut-être, ils sont vraiment des dieux. Une certaine terreur, un vague effroi, puis de l'ennui, voilà ce que l'on éprouve à lire les livres religieux qui les célèbrent ou les font parler. Il faut une volonté peu commune pour aller jusqu'au bout d'un rituel

funéraire. La magnificence du style est incomparable, mais les paroles nous disent rarement quelque chose. Cette grandeur obscure, toujours semblable, toujours égale et tendue, finit par opprimer. Que de fois j'ai senti la même impression à rôder dans les temples égyptiens! De l'étonnement d'abord et presque de l'épouvante, du respect et de l'admiration devant tant de force à dresser des masses, devant une conviction capable d'un effort aussi infatigable, devant un sens si profond et jamais en défaut, du grand, de l'hiératique, du mystérieux. Et puis la fatigue vient vite. L'âme cesse de prendre intérêt à ces murs trop vastes qui ne sont pas faits pour nous, qui ne semblent pas porter l'empreinte sympathique du travail humain; elle se lasse de cette sempiternelle répétition des formes, de cette rigidité des silhouettes, de ce manque de fantaisie souple et amusée, de cette absence de tout détail familier et cordial où le regard puisse se reposer et se distraire. On finit par bâiller devant tant d'absolu. On se dit aussi qu'une petite pyramide ne serait pas intéressante, que cet art n'est peut-être pas très avancé, qu'il doit sa beauté surtout à la grandeur des efforts qui ont fait l'énormité des monuments, à la minutieuse patience, à l'application soutenue qui ont fait leur irréprochable précision. Architecture et littérature religieuses, toutes deux ont des aspects de désert, car c'est toujours à

cette comparaison que l'esprit revient quand il contemple une des grandes œuvres de l'Égypte. Dans l'une comme dans l'autre on respire l'air stérile des solitudes primitives que traverse le Nil. Dans ces solitudes vieilles comme le monde, l'homme sent qu'il ne peut pas vivre. Il y passe seulement, et il va, la gorge serrée, muet, brûlé par le dur et impassible soleil, saisi d'horreur au début, de consternation, puis de somnolence, sans but visible, sans points de repère qui se déplacent et se rapprochent pour lui dire le progrès de son voyage.

Au milieu de ces déserts égyptiens, on rencontre des oasis où tout homme, à quelque race qu'il appartienne, peut trouver à se rafraîchir. Dans le somptueux fatras de textes sacrés que, pendant des milliers d'années, l'Égypte accumula, les juxtaposant, très souvent, sans égard au sens oublié, s'attachant avec dévotion aux paroles écrites et souveraines, — parmi ces formules, ces litanies fastidieuses et superbes, parfois, soudain, nous entendons une voix humaine, et l'accent est si fort, si grave et si beau qu'à travers la durée prodigieuse, à travers le voile d'une traduction, sa vibration passe en nous et nous remue jusqu'au cœur. Cette ivresse de l'éternité tranquille que nous avons sentie, exprimée dans les temples, cet appétit et cette terreur à la fois du repos à jamais au sein de l'obscurité muette,

nous en retrouvons le tressaillement dans quelques-unes des prières égyptiennes. Aucun peuple n'a parlé d'une façon si auguste et si grande de la mort. La véritable et suprême divinité de l'Égypte, c'est Osiris, le « chef des Occidentaux », le « dieu à la face trouble », le « dévorateur des ombres ». « Vers lui abordent finalement ceux qui viennent de millions d'années en millions d'années. Ceux qui sont dans le sein de leur mère leur face est tournée vers lui.... » « Les mortels arrivent, effarant leurs cœurs par la crainte de ce dieu, et *nul n'ose le regarder en face* parmi les dieux et les hommes, et les grands sont pour lui comme les petits.... Il n'épargne pas qui l'aime. Tous les vivants, remplis de peur, implorent devant lui, mais lui ne tourne pas sa face vers eux. » Quelles paroles pour exprimer l'impassible souveraineté de la Force qui tranche les vies et met le rien, le néant là où il y avait une âme active et aimante! Isolée au sein de ses déserts, l'Égypte a vécu dans la vision de l'Éternel et de l'immuable. C'est de son Osiris, le « dieu-momie », l'« immobile de cœur », qu'elle a surtout rêvé. Il l'a fascinée de cet œil mystérieux dont chaque Égyptien portait l'image comme une amulette. Il l'a magnétisée comme fait d'un oiseau le regard du serpent qui va le dévorer. Pendant toute la durée de son histoire, elle s'est hypnotisée sur cette idée de mort, dépeçant ses montagnes pour y pousser ses

hypogées, minant son sol de « chambres éternelles », tous y travaillant, petits et grands, ceux-ci estimant comme le suprême honneur de recevoir un tombeau magnifique des mains de Pharaon.

Et, pourtant, quelle crainte, à la pensée de la solitude au fond du sombre caveau! Quel regret de la verte vallée, du fleuve bienfaisant, du soleil radieux. « Occident est un pays de sommeil lourd, une demeure de deuil pour ceux qui y restent. Ils dorment en leurs formes de momies. Ils ne s'éveillent pas pour voir leurs frères; ils ne reconnaissent pas leur père et leur mère; leur cœur est oublieux de leurs femmes et de leurs enfants. L'eau vive que la terre donne à quiconque vit sur elle n'est plus ici pour moi qu'une eau croupie et morte; elle vient vers quiconque est sur terre, mais elle n'est plus pour moi que pourriture liquide, l'eau qui est avec moi. Je ne sais plus où j'en suis, depuis que je suis arrivé dans cette vallée funèbre. Qu'on me donne à boire de l'eau qui court! Qu'on me mette la face au vent du nord, sur le bord de l'eau, afin que la brise me caresse et que mon cœur en soit rafraîchi de son chagrin. » — Telle est la vie du double enfermé dans la chambre funéraire. Celle de la pauvre âme qui cultive les champs des cercles infernaux est aussi morne et sombre, — éclairée seulement par les flammes que vomissent les monstres. A part ces feux sinistres, elle ne voit la lumière que

pendant les minutes où le soleil mort passe à travers le nome dont elle est l'habitante. Vingt-trois heures sur vingt-quatre, elle est plongée dans la nuit. La nuit, et, au fond, l'immobilité dans la nuit, telle est la mort pour l'Égypte. Elle en a peur et elle ne cesse pas d'y songer. Pour estimer l'empire sur elle de cette idée, pour en comprendre l'attirance et l'effroi, il faut laisser derrière soi la douce vallée, le Nil vivifiant, la délicieuse verdure, s'engager dans la solitude, remonter longuement la blanche et torride vallée de calcaire, plonger dans les profonds caveaux des rois, voir le jour s'évanouir par degrés à mesure que l'on avance et que l'on descend, puis disparaître le carré lointain de lumière, — arriver enfin à la chambre où repose encore, dans le noir, l'énorme sarcophage, et là, les torches éteintes, au sein profond de la montagne, s'emplir les yeux de ténèbres et les oreilles de silence.

VI

1er mars.

Plusieurs journées ternes, opprimées de *Khamsin*[1]; le pays est le même, et, brusquement, tout est différent. Ainsi change aux jours de maladie et de fièvre cet ensemble confus et toujours présent de sensations vagues qui fait le fond et le ton de notre personnalité.

Une chaleur brûlante où tout s'alanguit, aride et pourtant molle. Le paysage fuit dans une brume roussâtre, faite de sable fin suspendu dans l'air. Les montagnes, sur la rive libyque, n'ont plus de profils précis; par moments elles disparaissent tout à fait, et la plaine à leur pied semble s'étendre à l'infini. Le soleil a perdu sa splendeur et sa jeunesse. Il pend avec des couleurs d'astre mort ou souffrant. C'est un disque de cuivre qui pâlit et rougit tour à tour, à demi masqué de temps en temps par des choses sombres qui se traînent et rampent sur sa face, et semblent la ronger comme des vapeurs empoisonnées. Je n'ai vu ces tragiques effets qu'à Londres, en novembre, à l'époque des brouillards

1 Sirocco d'Égypte.

jaunes et des sinistres crépuscules. Mais là-bas ces tristesses coïncident avec la venue de l'hiver, avec le froid et l'humidité de la saison. Ici on ne s'habitue pas à cette brume d'où sortent des bouffées desséchantes de brasier.

Toute l'après-midi d'hier, nous sommes restés assis sur une butte, sur la rive libyque, devant la désolation d'un paysage vide et presque sans forme. Dans le ciel il n'y avait pas de nuages précis. Rien qu'une grisaille fade et plombée, venue des profonds déserts du sud, et qui pesait sur le pays comme un mauvais rêve. Capricieusement des souffles haletants passaient. Il y avait de la fièvre dans l'air; on sentait une crise, mais le dénouement ne voulait pas venir....

Nous regardions vers le sud, et l'espace s'étendait au loin devant nous, entre les hauteurs et le mince ruban vert, au bord du fleuve. C'était un infini en longueur sous une voûte fuligineuse. La chaîne s'en allait mourir dans la tristesse de la solitude grisâtre. Très loin un amas de petits dômes, un couvent copte délabré, perdu là-bas, donnait une idée des distances.

De l'autre côté, la désolation était différente. Une grande terrasse s'élevait, livide, toute creusée de trous noirs, de caveaux, profilant sa ligne montante sur le second plan de la montagne. Plus bas, des pentes de terre fouillée, dévastée par les pilleurs de

cadavres, des fosses béantes, un chaos pâle qui ne parlait que de ravage et de mort. A gauche, les ruines d'un village copte couvraient des talus, dressées en cônes, faisant un hérissement romantique et farouche, d'où l'on s'attendait à voir sortir des bêtes sinistres, des chacals, des hyènes....

Une petite porteuse d'eau était assise à côté de moi, et, voyant que je restais là, elle a posé sa gargoulette. Elle s'est enveloppée la face dans son voile noir, et, silencieuse, pendant deux heures, les mains croisées sur ses genoux, la tête baissée, n'a pas fait un mouvement.

Pas plus qu'elle, nous ne songions à remuer. Comme l'infini vide de ces mornes espaces, l'infini des temps passés semblait devenir visible, s'étendre sous nos yeux, s'enfoncer, se perdre dans les lointains vertigineux. Devant ces deux immensités solitaires, toute existence individuelle s'abolissait; on se sentait disparu; nous n'avions conscience de rien que de ce faible vent brûlant qui avait changé l'aspect du monde et qui nous frôlait toujours les oreilles de sa petite haleine chuchotante et triste....

Nous sommes partis avant la fin du jour, l'ânier, un grand gaillard de dix-huit ans, se mettant subitement à sangloter et disant que les Bédouins allaient venir nous couper la gorge avec leurs couteaux.

*
* *

La dernière heure de lumière, à Luxor, devant le Nil, près du temple. Le fleuve est bien étrange par ce soir de Khamsin. Le regard y plonge sans rencontrer de surface, se perdant dans une profondeur grise et rosée. Tout près du bord, cependant, de menus frissons rouges, cuivrés ou brunâtres, font reconnaître la présence et la vie de l'eau.

La nuit tombe, et je descends dans la première cour du temple, mal déblayée, encombrée de débris, obstruée de vieux limon, de décombres qui montent en talus où s'accrochent, dans un pêle-mêle de briques crues, des cases habitées, des cases en ruine, et, tout en haut, la misérable mosquée de plâtre dont le minaret penche, — pauvre vie obscure et souffreteuse qui s'est gitée là, au pied des larges pylônes, au-dessus des colonnades lotiformes, parmi les pierres magnifiques.

Justement, c'est l'heure du mohgreb. La mélopée de l'Islam vibre, s'interrompt, reprend et se prolonge, tendue, élancée vers les quatre points cardinaux, à mesure que le crieur, sans hâte, fait le tour, là-haut, du minaret, et s'arrête, regardant le pays, les mains posées sur la balustrade de chaux.

Puis le silence. Des oiseaux de nuit volent; une chauve-souris me glace, soudain, d'un claquement

d'aile frôleur. D'autres, sans bruit, décrivent leurs 8 éternels, disparues très vite dans la nuit et revenant toujours....

Et du haut des talus, du fond des trous obscurs et des cases abandonnées s'avancent, avec circonspection, l'un après l'autre, des chats gris, très proches et pourtant que l'on distingue à peine parmi toutes ces ruines grises.... Et ils s'arrêtent, m'apercevant, et me fixent de leurs yeux verts qui flambent, une patte levée sans oser bouger, effrayés par ma présence.

Serrés entre les piliers, trois colosses de granit me dominent, deux sans tête, l'autre intact, — trois Ramsès, les bras allongés et collés au corps, les poings fermés, les jambes faisant le geste d'avancer, raidis dans la *marche hiératique*, et qui semblent se remettre à vivre, et prêts à se diriger vers moi.

Toute une rangée de ces colosses est enterrée là, cachée dans cette colline de limon. A mi-hauteur, l'un d'eux montre sa face; le reste de la tête est enfoui. Puissante face aux prunelles énergiques et profondes qui semblent contempler l'invisible, — aux larges lèvres qui sourient dans la paix.

Rapidement, l'ombre s'épaissit : tout s'efface. Retour à la maison dans la nuit sans fraîcheur, à pas lents, au bord du fleuve, en écoutant les chacals qui piaillent au loin dans la plaine, qui jettent de longs cris aigus d'enfants fous....

*
* *

10 mars.

La sérénité bleue est revenue, mais la chaleur grandit régulièrement : c'est l'été qui s'établit très vite; on dirait que tous les jours, on ouvre une nouvelle bouche d'un four invisible. Dans un mois, le pays sera intenable aux Européens. Déjà il se met à vibrer, comme pénétré silencieusement par la vie tropicale qui lui revient au cœur; il prend ses grands aspects étranges. Les détails se fondent, noyés dans cette chaleur, et tout s'élargit.

Hier soir, comme nous revenions de Karnak, il y avait de la tendresse et de la volupté molle épandue dans l'espace; des champs d'orges vertes, très hautes à présent, nous masquaient le Nil, et, pardessus, la chaîne libyque, dont la base était cachée, se déroulait telle qu'une vapeur suspendue, imperceptiblement mauve. Les fumées du soir traînaient, posant des réseaux fluides entre les palmiers qui les traversaient en bleuissant. Des poussières mettaient une gaze dorée sur toutes choses, chargées de la délicate senteur spéciale à la terre égyptienne, et tout cela flottait comme l'âme même du pays, exhalée par la chaleur. Le paysage était vaste, endormi dans un si profond silence que l'on entendait à vingt mètres bourdonner un moustique dans l'or du

dernier rayon. Les hauts bouquets de palmiers *doums* et de dattiers avaient une opulence sombre et leurs aigrettes s'irradiaient, noires, sur le ciel si pâle....

Aujourd'hui la chaleur augmente de deux degrés. Les vallées funéraires de la chaîne occidentale, de l'autre côté du fleuve, seront bientôt inaccessibles. Les morts d'autrefois vont rentrer pendant neuf mois dans la paix du silence et du feu. Sous les murailles enflammées de pierre jaune, dans les noirs corridors des syringes royales, les théories mystiques, les dieux et les monstres infernaux ne seront plus troublés.

Sur notre rive les orges ont des lustres d'émeraude; les tiges serrées montent jusqu'aux genoux, vernissées, drues, chargées de sève, accrochant la lumière avec des éclats frais; et, sur toute cette clarté de jeune verdure, les palmiers sont plus sombres, plus chauds, plus sauvages; ils s'ouvrent, immobiles, comme pour s'évaporer sous le soleil. Derrière eux les roses incertains, les miroitements glacés du désert, et ces trois pointes éternelles de la chaîne orientale que l'on retrouve parmi les signes hiéroglyphiques, signifiant, dit-on, la contrée thébaine....

15 mars.

Plus il fait chaud, et plus tout semble s'éteindre, s'envelopper de voiles blonds, s'alléger et s'ag-

grandir. Les terrasses libyques ne sont plus que pâleur, tout amorties, leurs lignes aiguës s'adoucissent, s'évanouissent dans un néant vague qui doit être de la poussière, du sable en suspension dans l'espace. Le monde se dilate, se fait fluide, les lignes des montagnes semblent s'étirer, onduler au loin avec plus de paresse. Tout est spacieux et très lent. Une haute voile blanche remonte le fleuve d'un mouvement insensible et continu. Lui-même va, sans ride, sans frisson, tout d'une pièce, endormi d'un sommeil lumineux et lourd. Dans l'air tiède, par-dessus les tamarins, les dattiers tressaillent tout doucement, agitent voluptueusement leurs palmes, comme des tentacules sensibles, aspirant un souffle doux que nous ne sentons pas à leur pied.

*
* *

Voilà bien des semaines, plusieurs mois que nous sommes immobiles dans ce pays où les seuls événements sont les changements de la lumière. A la longue, cela fait, nous séparant de notre vie habituelle, comme un lac de clarté dormante, de rêverie égale, où nul détail saillant ne permet d'évaluer les distances, où les choses se reflètent sans profil précis, comme ces blondes montagnes qui ne mettent dans l'eau que de vagues langueurs d'or.

Nous revenons toujours à cette rive. Le repos y

est plus absolu qu'ailleurs, car toute la paix merveilleuse de l'Égypte se mire dans le grand Nil. Aujourd'hui comme il y a cinq mois, nous passons les premières heures du matin sur la petite terrasse, devant le fleuve, et le gardien du jardin nous apporte toujours le même petit bouquet de cassies jaunes très soigneusement lié. « *Faddal!* Veuillez! » dit-il avec une révérence. Nous les prenons et nous respirons leur arome subtil et profond, en fermant un peu les yeux. Alors il s'assoit devant nous, dans sa belle robe noire, toute lustrée, et nous regarde fixement, sans bouger, avec un immobile sourire.

Le jardinier passe, un musulman assez fier, toujours proprement vêtu de toile blanche, au pas petit, élastique et léger de chat, au sourire très fin, au geste discret de la main menue, la barbe joliment frisée : toute l'allure si fréquente ici, chez les pauvres gens, d'un homme de vieille race, poli et civilisé. Alors viennent les questions graves et affectueuses sur notre santé, des remerciements solennels à Allah.

Nos trois petits amis n'ont pas cessé de venir nous voir, Khalil le plus assidu de tous, mais ils sont nus maintenant, vêtus seulement d'une calotte blanche et de poussière, comme tous les enfants fellahs qui font tourner les *sakkiehs* le long du fleuve.

Ou bien Mohammed, le jeune ânier à figure de sphinx que nous découvrîmes dans l'ombre du soukh, un jour de marché, et que nous emmenons dans tous nos pèlerinages aux vieux temples qu'il orne vraiment de sa présence. Une ou deux fois, seulement, chez ces fellahs, j'ai retrouvé le type primitif des vieilles dynasties; chez lui, il éclate. Voilà l'antique tête massive, le nez plat et court, les lèvres épaisses, puissamment arquées. Noblesse grave, calme hiératique, indicible sérieux du regard, force tranquille : c'est bien la physionomie de la grande bête immuable dont les pattes sont enfouies dans les sables morts et qui sonde l'horizon vide de ses yeux de pierre, une mélancolie figée sur ses larges lèvres un peu nègres....

Longuement, il sourit, le petit, qui se présente et attend nos ordres. Mystère du type : nous le contemplons en songeant qu'il est un rejeton très lointain de la race où germa l'idée qui développa la Religion et l'Art égyptiens; que, peut-être, au fond de son âme obscure, quelque chose correspond à ces formes puissantes et si graves des pylônes et des temples. Mais si l'idée directrice sommeille encore en lui, jamais elle n'affleurera jusqu'à la conscience. Elle a seulement moulé ses traits, disposé sa physionomie, façonné son être physique; secrètement elle rythme ses gestes et

ses attitudes. Son esprit, son cœur, sa vie sont ceux de tous les fellahs.

Ce matin, il nous apporte une surprise, un *bakchisch*, un véritable cadeau pour lequel il ne veut pas d'argent, une petite pièce de monnaie romaine que son père a trouvée dans son champ. Et lentement il défait pour la prendre le petit pli de la robe, vingt fois noué, qui sert de bourse aux fellahs, enfoncé dans la ceinture.

Mais voici la figure morose, le regard en dessous, la démarche oblique du vieux jardinier borgne, le musicien de l'endroit, le dépositaire, aujourd'hui, des anciennes traditions d'art, qui trouve plaisir à s'isoler, à besogner de ses doigts sur un roseau pour une fin qui n'est pas matérielle. Hélas! il n'en a plus, de ces flûtes qui sont ses filles, qu'il a taillées lui-même : une à une, il nous les a toutes vendues. Alors, parfois il est malheureux, il vient rôder sur la berge où il sait qu'il nous trouvera, et nous explique qu'il a très envie de jouer un air.

Nous lui apportons la plus belle, la double, l'*arghool*, celle qui a une basse de bourdon. Délicatement, avec tendresse, il la prend dans sa vieille main parcheminée, il la regarde, il souffle un peu dedans et n'est pas satisfait, nous reprochant d'un coup d'œil muet de ne l'avoir pas mieux soignée. Et puis il la caresse, l'humecte, la réchauffe de son haleine, en retire les menus pipeaux

mobiles qu'il roule entre ses doigts, et prélude enfin.

Ce sont des airs joués sur cinq notes, soutenus par l'accompagnement continu du bourdon, une voix grave et vibrante de cornemuse qui s'enfle, qui prend du corps, et devient très puissante à mesure que se dessine l'arabesque sempiternelle de la mordante mélopée.

Toujours le même dessin, avec des broderies, des insistances mineures sur certains points. Cela s'exalte en montant vers une haute note qui se prolonge avec amour, qui se répète avec passion, qui s'éternise, le doigt ne pouvant se décider à la quitter tout à fait, la coupant et la laissant passer, se soulevant avec des battements de plus en plus lents, comme prêt à se pâmer de bonheur.

Comme il la savoure, cette note-là, le vieux borgne, accroupi à terre! Comme sa figure morte s'est éclairée, comme son œil méfiant est à l'aise, heureux maintenant et communicatif! A droite et à gauche, il se dandine, il se penche jusqu'à terre au moment du son suprême, ses paupières pleines de mouches et demi-closes, sa prunelle aveugle tournée vers nous dans un appel, comme pour nous dire : « Hein! Que penses-tu? Est-il possible d'aller au delà?... » — Et puis, infatigablement, il reprend en bas le motif simple, remonte par les étranges intervalles arabes, arrive à la haute note

extatique et plaintive qui palpite comme l'aile d'un oiseau blessé, cependant que, tout en haut, de temps à autre, le cinquième doigt se crispe, remue un peu, nerveusement, sur le dernier trou, laissant passer le son aigu qui s'échappe par saccades, avec angoisse, bref et sec, étouffé tout de suite, — petit cri convulsif qui revient toujours et jette un émoi dans toute cette musique.

Finie la mélopée tremblante, la léthargie du silence retombe sur la terre enchantée. On s'y absorbe, la vue de l'homme n'étant ici qu'un divertissement, vite un trouble. Combien les choses qui ne remuent ni ne pensent sont meilleures à regarder! Lentement, nous faisons le tour de notre jardin, qui est bien, à présent, un éternel jardin de paradis musulman. L'air y est lourd et suave du parfum des orangers, voluptueux parfum d'amour qu'exhalent leurs étoiles de cire blanche, raidies par l'excès de sève, de vie vierge, pâmée de désir, où se concentre toute l'essence du printemps. Il y a de belles fleurs dans ce jardin, de merveilleuses fleurs allumées par ce printemps fou d'Afrique, de hauts pavots simples, larges comme la main, translucides, traversés par le soleil que filtre leur frêle tissu. Il y en a de bleus, de mauves, de rouges, tous lumineux comme des flammes, comme des légions de flammes, pareils à des âmes brûlantes sorties de la terre à l'époque où, remuée d'amour,

elle rayonne d'un éclat mystérieux et se transfigure, même dans ce pays, où, pourtant, les verdures et les floraisons ne s'interrompent jamais.

Ainsi passent les journées, mais les nuits sont plus belles. A onze heures du soir, sur un large balcon de bois, où je suis seul, l'air est aride autant qu'à midi, et délicieux, plein de tiédeur comme dans nos belles journées de juin. Les parfums montent par bouffées molles, et de la sombre terre une ivresse se dégage qui noie tout l'être, qui le soulève et le fait défaillir d'espoir. Jamais encore le monde ne m'est apparu si étrange et si beau. Subitement c'est comme si je l'apercevais pour la première fois. C'est une vision : les enveloppes solides des choses sont tombées, et sa véritable substance apparaît, faite d'esprit, vaporeuse, toutes les formes, de la terre jusqu'aux astres, reliées l'une à l'autre, réunies en une seule âme — attentive, recueillie, écoutant, dans ce silence de l'univers, la vibration imperceptible et continue de sa propre musique intérieure.

Que tout est large et limpide! Par delà les arbres, au loin, le Nil, les sables pâles de l'autre rive, les monts libyques sont teintés des couleurs qui les peignent pendant la journée, devenues rêveuses seulement et tout adoucies. Des souffles délicats passent sur la vallée, sans bruit. Maintenant le Nil murmure....

Nuits magiques et spacieuses! Ampleur, transparence bleue, profondeurs sans voile de l'espace.... Sur nos têtes, le ciel est une poudre nacrée avec des trouées d'éther bleu où les étoiles nagent, frissonnent en grosses gouttes de feu. Et sur ce fond de mystère, très lentement les hautes palmes obscures se mettent par instants à remuer, se frôlent, chargées de vie, avec un bruissement électrique et sec....

EN JUDÉE

A Madame George Saint-René Taillandier.

EN JUDÉE[1]

I

Jaffa, 18 septembre 1892.

Après les grandes lignes de l'Égypte, après l'humide Delta, étalé sous le ciel ardent de septembre, après les futaies serrées de dattiers qui bordent le fleuve bourbeux, après les nappes rouges que font jusqu'à l'horizon les eaux de la crue, lourdes de limon et de sang nourricier, après la grandeur et la simplicité de cette terre des Pyramides, des temples et des morts, on est surpris du charme de cette Palestine, de ce pays maigre et gracieux, de cette végétation classique d'oliviers, de toute cette fine campagne sèche que forment d'abord les routes poudreuses entre les massifs de citronniers, puis la

1. Ces notes ont paru en 1893 dans la *Revue des Deux Mondes* (numéros du 15 mars et du 1er avril).

plaine de Saron, riche et douce à l'œil comme un tapis de haute laine, enveloppée à l'horizon par l'ondulation bleue des monts de Judée. C'est bien ainsi qu'on imaginait le paysage biblique : un sol sec, de rares bouquets de palmiers, des verdures de lauriers autour des fontaines, quelques oliviers festonnant de leurs feuilles d'argent la pureté limpide de l'azur, çà et là un pâtre menant ses chèvres, ou bien une file de chameaux débouchant silencieuse et inattendue, entre deux haies de cactus; un pays irrégulier, bossué, des horizons courts, une terre à cantons, à tribus séparées, à légendes locales. Cette Jaffa même, qui jette jusqu'à la plage les petits cubes blancs de ses cases, est nette, précise : — la ville la plus pittoresque, la plus orientale que l'on puisse voir sur la Méditerranée.

Très gaie, cette arrivée en Palestine, très amusant, ce passage de la barre de Jaffa dans les grandes barques qui bondissent sur la houle véhémente, au milieu d'une clameur d'écume broyée, enlevées à tour de bras par les bateliers. Du talon à la nuque, joyeusement, ils font effort, ils se lancent en arrière avec un élan magnifique, en poussant des cris pour s'exciter comme des enfants. Franchie l'étroite passe! Derrière nous les dangereuses roches noires qui surgissent en demi-cercle comme des pieux d'enceinte posés devant la ville! A présent nous abordons au vieux quai glis-

sant qui plonge dans le dessous bleu de l'eau transparente.

*
* *

Tout de suite nous entrons dans l'ombre. Quelle surprise, après cette lumière de l'espace, après cette façade blanche de la ville, que cet intérieur obscur de ruche bourdonnante! Sous un plafond de nattes déchirées, les étroites ruelles montent et s'enchevêtrent. Là dedans, éclaboussés par les coups de lumière que jettent les trous de la vieille natte, grouillent le sordide et le pittoresque, traversés de puanteurs et de parfums : des juifs en robes blanches, en longues papillotes, aux figures exsangues, comme s'ils n'étaient jamais sortis du demi-jour tiède de ces ruelles couvertes — vieilles têtes chafouines de rabbins penchées sur des balances, — bientôt un peuple bariolé, escorté de tous les chiens de bazar que le tumulte a réveillés : des Arabes et des nègres, des femmes voilées, des enfants mangés de mouches, une foule qui nous presse, entre les petites échoppes où s'entassent les oranges vertes, les pastèques, les régimes de bananes. — Tout d'un coup, la lumière. Nous débouchons sur la place du marché : l'espace s'ouvre et le ciel rayonne sur le tumulte des hommes et des bêtes, sur les monceaux de fruits et de grains, sur les tueries de moutons, sur la criail-

lerie des marchandages, sur l'immobilité des fumeurs assis devant leurs narghilés, sur le rêve pacifique des chameaux qui ruminent en fermant les yeux, sur les sauvages Bédouins arrivés ce matin du désert. Avec quelle lenteur, parmi la foule vivace, ils traînent leurs couvertures pesantes, leurs vastes manteaux de toile rayée, leur harnachement d'étoffes raides d'où ne sortent que des doigts maigres, des yeux de feu, des nez busqués, des figures de bronze que le soleil a cuites, séchées, affinées, les faisant toutes se ressembler, faisant saillir chez toutes, avec un relief extraordinaire, le caractère élémentaire et permanent de la race sémite, de l'antique vagabonde des grands sables !

* * *

Une heure passée sur cette place à regarder bouillonner ce peuple sous l'ardent soleil de huit heures. Au milieu de cent buveurs de café et de raki, de cent fumeurs engoncés dans les plis massifs de leurs manteaux, je suis assis contre un mur, sur un petit tabouret, à l'ombre de pauvres nattes suspendues. Il y a tant de bêtes et de gens, tout remue d'une telle vie, que le flot bruissant de la foule vient battre jusque parmi nous : des brebis, des ânes, le nez cerclé de perles bleues, se pressent entre nos narghilés qu'il faut retenir avec la main.

Une rumeur rauque, une rumeur arabe monte vers le ciel enflammé avec une fumée lumineuse de poussière, avec des odeurs de sueur et de désert. Et parmi les moutons, les chameaux, les chèvres, les chiens, parmi toutes les bêtes grognantes et bêlantes, la foule bariolée se pousse avec lenteur, jacasse, marchande.

Çà et là des espaces plus calmes où des groupes sont immobiles. Voici, sous des parasols fichés en terre un cercle de vieilles bédouines accroupies; leurs sombres bras rugueux, leurs figures tatouées sont labourés de rides, de gerçures profondes, comme l'écorce des grands chênes morts qui leur ressemblent. Quelques-unes sont aveugles, la lumière ne pénètre plus ces faces de cuir tanné. Celles-là n'ont plus d'âge : invariables maintenant, elles ne peuvent plus vieillir, et leurs traits augustes, raidis dans une expression d'attente morne et de grandeur stupide, les bracelets de fer à leurs poignets, le grain grossier de leurs haillons, font songer aux premières races légendaires de l'humanité, voisines des grands pachydermes, à ces ancêtres antédiluviens, dont la vie durait plusieurs siècles. — D'autres, les jeunes, les chevilles et les bras cerclés de fer aussi, sont debout, enveloppées d'un pagne de toile bleue, blanchissante à force d'usure, et la simple étoffe à peine serrée d'une corde à la ceinture tombe en lignes graves de

draperie classique, en plis d'ombre et de clarté qui se rompent et s'infléchissent au genou demi-plié, comme celui des Cariatides. La tête est serrée d'un voile blanc qui, de la nuque, descend par derrière, simplement, jusque sur leurs talons dorés. Cela est d'une grandeur primitive et rude, d'une beauté héroïque et barbare.

Il y a de vieux rois du désert qui vont, misérables et superbes, les yeux mangés de soleil, des bagues aux doigts, promenant devant eux des barbes vénérables, traînant d'épais manteaux d'un blanc et d'un jaune éclatant. L'un d'eux, l'air le plus sauvage et le plus barbare, est empaqueté dans un surprenant burnous, couleur orange, qui jusqu'aux pointes de ses bottes rouges, jusqu'à ses éperons de fer descend à terre, pesant et raide, s'évasant largement en cloche, tout brodé de blanches lettres arabes et de triangles bleus. Il passe conduisant son cheval par le mors, ses maigres doigts sortant à peine de sa large manche, ses yeux luisants sous son *coufieh* qu'une grosse corde dorée serre autour de sa tête, pareille à un diadème.

Quantité de ces types insolites venus on se demande d'où, pour ce marché qui est un événement, — probablement du désert, de Gaza, de Pétra, de la grande Arabie sablonneuse qui s'étend près d'ici. Une grande variété chez les simples paysans, aussi, chaque village, dans cette Palestine

accidentée, ayant ses modes, ses traditions de costume, comme en Bretagne on reconnaît aux coiffes les filles des diverses paroisses. Que cela est différent de l'Égypte où nul obstacle naturel n'a séparé les hommes, de la grande vallée simple où, de tous temps, les Empires ont étendu leur autorité niveleuse! Dans certains groupes, les femmes portent plusieurs kilos de métal sur la tête, des pièces de monnaie enfilées par le milieu, — lourde bijouterie qui opprime les tempes, harnachement massif d'où sort le voile qui couvre le nez et la bouche selon le rite musulman. D'autres, les chrétiennes, à travers la cohue poudreuse des juifs, des citadins en fez, des Bédouins, des fellahs, glissent comme des fantômes en linceuls, mystérieuses, enveloppées de blanc de la tête aux pieds, — un blanc froid où les ombres sont bleuâtres comme sur de la neige, où seuls percent deux yeux et un petit morceau sombre de figure.

De l'autre côté de la vaste place, à côté d'un minaret, une porte monumentale de mosquée s'ouvre, mettant, comme toujours en Orient, un détail de grand style sur l'humble fourmillement humain, et des imans en manteaux noirs s'y encadrent dans des attitudes religieuses.

II

Le plus étrange, en Orient, c'est quelquefois l'Europe. En terre-sainte, à côté des ingénieurs, des commerçants et des promeneurs, à côté des moines qui se font concurrence, des pappas grecs et des franciscains, des protestants anglais qui opèrent des conversions d'âmes à coups de livres sterling, à côté des juifs qui viennent baiser les murs du temple et y mourir à Sion, il y a les visionnaires et les illuminés que le mirage du pays sacré a hantés dans les longues nuits du nord et qui sont venus s'éblouir ici, à côté des cactus torrides. L'hôtel où nous descendons est le centre d'une colonie de mystiques allemands émigrés des États-Unis et qui, frappant monnaie, battant pavillon américain, vivent serrés les uns contre les autres dans une enceinte que l'on ferme à neuf heures. Boulangers, tailleurs ou cordonniers, ils travaillent tous de leurs mains en s'enivrant de Bible.

A leur tête, sorte de bourgmestre et de chef religieux, le propriétaire de l'hôtel a la belle tête sensée et honnête, la joue rose, l'œil clair d'un

ancien bourgeois de Nuremberg. Comme les vieux bourgeois d'Allemagne, tout en administrant très bien ses affaires, il s'est profondément préoccupé de religion et de morale. Il s'est tourmenté du « sens de la vie », il a si longuement réfléchi sur les maladies de l'âme que sa vue des choses s'est un peu troublée et qu'il a fini par écrire des livres très excentriques. Dix minutes après notre arrivée, tout en disposant la table pour le déjeuner, tout en chassant les mouches à grands coups de serviette, voici qu'il nous offre un volume de *Pilules au tannin biblique*, « dépuratives et toniques, avec la manière de s'en servir ». Nous ouvrons cette pharmacie et nous trouvons un recueil de versets sacrés, chacun précédé de l'image d'une petite pilule et suivi de l'énoncé d'une règle morale, œuvre caractéristique de l'imagination religieuse et positive, à la fois mystique et soigneuse du détail solide, et qui a inspiré cet hôtelier allemand comme autrefois Wohlgemuth et Dürer. Il y a trois cent soixante-cinq pilules ; en prenant une pilule par jour durant une année, en « se gardant bien des lectures légères, romans, etc., pendant la durée de la cure, » on arrive à la parfaite santé morale ; « les rapports cordiaux avec le prochain se réta- « blissent, l'intelligence s'éclaircit et l'appétit pour « la parole de Dieu revient ».

Une trentaine de personnes à table, beaucoup

d'ingénieurs et de journalistes français, venus pour l'inauguration du chemin de fer, les commissaires turcs arrivés de Constantinople pour examiner l'état de la ligne, l'un apathique, inerte, atone comme l'empire ottoman; d'autres, ayant vécu en Europe, nous content des souvenirs d'opéra qui remontent à 1860. Têtes chauves et ridées de vieux boulevardiers finauds qui sont aussi des effendis très entêtés et qui ont quitté leurs harems pour vérifier les ponts de M. Eiffel. Plus loin, un *scholar* anglais qui fait des fouilles et étudie le monde chananéen, la civilisation palestinienne avant les Hébreux. A ma droite, une Américaine de Chicago, en villégiature à Jaffa depuis huit mois, m'entretient des vitesses comparées des steamers sur l'Atlantique.

Cependant mes yeux se charment à suivre le profil d'une petite quakeresse qui nous sert, mince, sévère, toute vêtue de noir, son étroite figure ascétique sortant d'une collerette puritaine, — exquise, à côté de la fenêtre où, par-dessus le feuillage des orangers classiques, le ciel oriental brûle, flambe dans la gloire implacable de midi.

***

Nous allons faire la sieste dans nos chambres qui sont très nues, très bibliques même, chacune

portant au-dessus de la porte le nom d'une tribu d'Israël. Je dors sous la protection des Aser, entre Ruben et Benjamin. Vers deux heures, la grosse chaleur est déjà passée. Dans cette atmosphère sèche, vide de vapeurs, elle ne s'emmagasine pas : on ne souffre que du rayonnement direct du soleil dont la flamme dévore durant les deux heures qui précèdent et qui suivent son passage au zénith.

Bien vite nous courons à la gare du petit chemin de fer que nous inaugurerons dans huit jours et que déjà je déclare inoffensif. En Europe où la nature est pauvre, délicate, entourée de civilisation hostile, le chemin de fer lui est pernicieux. En pays exotique, elle est trop originale et trop forte pour se laisser effrayer par les petits railways économiques. Celui de Ceylan, si alerte, si léger, se faufilant comme une petite bête active entre les hautes futaies de cocotiers, m'est resté comme un souvenir paradoxal et drôle. Celui-ci vaut bien mieux que la vieille route par laquelle, en deux jours, l'on allait à cheval à Jérusalem. Certes, quinze jours de cheval à travers les déserts de Judée ont un sens, parce qu'ils réveillent en vous le nomade, parce qu'à la longue ils se fondent l'un dans l'autre, tracent dans l'âme une traînée prolongée d'impressions simples et profondes qui vous éloignent de toute votre vie passée. Mais que laissent deux jours de cheval à travers les pierres,

sinon le souvenir distinct de la courbature et de l'ennui ?

La gare est toute blanche, toute nette, petite gare coquette et simple de village, jolis wagons de bois clair et vernis, jolies locomotives munies de chasse-bœufs, faites pour trotter à travers le pays sauvage, jolis ateliers où des ouvriers français sont chefs, forment les indigènes, leur font oublier les antiques procédés de l'Orient traditionnel, où tout le monde forge et bat joyeusement le fer

*
* *

Comme le soir tombait, un peu fatigué par la lumière de cette première journée, par le fourmillement et les odeurs du bazar, par ma cure de pilules au tannin biblique, et même, — l'avouerai-je? — par ma visite au chemin de fer, je me suis enfoncé dans les jardins de Jaffa. Si brûlés par les ardeurs de l'été, ils sont encore enivrants ; tous les parfums de l'Arabie s'en exhalent, flottent, dit-on, au-devant des vaisseaux sur la mer phénicienne. Entre les régimes des bananiers féconds, entre les massifs de lauriers roses et de citronniers, à l'ombre des cactus géants dont les larges lames épineuses, dont les hautes raquettes articulées hérissent la terre d'une végétation de cauchemar, je suivais une route de poussière épaisse, d'où

montait cette senteur fade du désert qui vous hante et dont on a la nostalgie quand on l'a sentie. Au delà commençait la plaine de Saron, harmonieuse et sèche, sous un ciel qu'emplissait la quiétude du crépuscule. Bien loin, les collines de Judée ondulaient, sans poids, fluides comme des vapeurs qui s'étirent. et tout ce paysage de terre-sainte était large et calme infiniment, plein d'une paix profonde qui, peu à peu, pénétrait l'âme, la purifiait de toutes les petites images pittoresques laissées par cette journée. Dans un carrefour, sous un grand figuier, des femmes voilées de bleu venaient puiser de l'eau à une fontaine et s'en allaient droites et sérieuses, un bras sur la hanche, levant l'autre très haut pour soutenir leurs vases. Et puis, doucement, sur le silence fragile, comme des gouttes qui tombent, une à une des clochettes tintaient, et l'on voyait surgir une file de chameaux, apparition solennelle, si lente qu'elle semblait ne point avancer tant qu'on n'avait point vu les étranges bêtes, tour à tour, avec lenteur, avec précaution, plier leurs genoux calleux, étaler leurs pieds capitonnés dans la poussière, balançant, prélassant au bout de leurs longs cous flexibles leur tête osseuse où rêvent et sommeillent deux gros yeux.

III

19 septembre.

De Jaffa à Jérusalem, trois heures de trajet par une belle matinée fraîche. D'abord la plaine, roussie par l'été, hérissée de plantes sèches qui sont un peuple de fleurs au printemps, à présent un tapis fauve et riche, paysage simple où nulle verdure ne fait tache et qui fond là-bas en brume impalpable, au pied des collines molles. Puis la chaîne que nous atteignons très vite, le roc, la dure Judée, ardente et monotone comme une suite de versets bibliques. Le train serpente, décrit de grandes courbes dans les gorges profondes entre les lignes de pierre, qui sont les échines nues et brisées d'un pays autrefois vivant, le squelette disjoint et rongé de la terre. De loin en loin par taches, un peu de la pelure végétale reparaît, — combien maigre et souffrante ! Un olivier fait une grise et discrète broderie sur la pierre, ombrage un pâtre qui garde ses chèvres. Lydda, Ramleh, Bittir, de petits hameaux, des cases blanches, des dômes de boue que l'on dirait bâtis par des castors, surgissent quelquefois d'une oasis parmi les sveltes palmiers, le plus souvent s'accrochent, se confondent à la morne pierre. De

longs arrêts; il faut laisser passer les bestiaux, décider à se relever un paysan qui s'est étendu sur la voie. Dans ce premier voyage où elle est une étrangère, à coup sûr l'ennemie des chameliers, la machine marche avec prudence. Nous allons un peu à la découverte, sans savoir ce qui nous attend au prochain tournant. Je crois bien que nous nous sommes arrêtés devant plusieurs puits, comme il convient en Orient, à la façon des caravanes.

Nous montons toujours ; paysage de plus en plus minéral, impropre à la vie, où subsiste seule l'inutile matière pétrifiée que la nature jette et promène à travers les profondeurs de l'espace. Et dans ce cadre étrange, qui s'élargit un peu, mais toujours limité par de pierreuses échines entrecroisées, voici paraître des toits de briques rouges, des couvents carrés, des bâtisses banales, une ville de province qui surgirait sur les ruines d'un astre desséché : c'est Jérusalem et l'on voudrait s'en retourner.

IV

Ce désenchantement est très heureux et réserve une grande surprise. Rien de plus extraordinaire que l'aspect de la vraie Jérusalem, celle que les vieux créneaux arabes entourent et séparent de cette banlieue, celle que je viens de voir à midi du haut d'une terrasse.

Sous l'ardente coupole du ciel, entre les plateaux de pierre, elle est terne; c'est une tache de poussière, crue et précise au milieu du funèbre paysage brûlé. On ne s'attendait pas à cet étrange amortissement de la lumière. Et puis l'œil est déconcerté d'une autre façon. Sur ce haut plateau, sous ce soleil d'Orient, à midi, l'air semble évaporé, l'espace est comme vide. Il n'y a plus rien de fluide pour envelopper et adoucir les lointains. Dures collines qui nous enferment, petits dômes bas, terrasses serrées de la ville, tous les plans sont aussi proches, aussi secs, aussi arrêtés de lignes, aussi absolus, aussi uniformément ternis par le contraste éblouissant du ciel. Les rapports familiers sont rompus entre les diverses sensations par lesquelles l'œil évaluait les distances.

Aucun bruit. Sous le feu du soleil, cette Jérusalem qui s'étend tout d'une pièce, ne montrant que son couvercle, si compacte que pas une rue n'en n'est visible, blanche comme un sépulcre avec ses calottes de chaux, ses terrasses plates, — cette ville muette étreint le cœur, l'épouvante par sa dureté, le désole d'une sensation de nudité et de mort. Seul un triste palmier, qui ne semble pas vivre, se penche tout près, ouvre ses palmes poudreuses sur un toit poudreux. Puis, couvrant les flancs du Golgotha, la ville tombe vers les sinistres sillons brûlés qui sont des cimetières, vers la vallée du Cédron, vers les creux du Hinnom. Au delà, point d'horizon, le mont des Oliviers surgit de ces bas-fonds et monte, opprimant tout. Et à droite, tout près, semble-t-il, — en réalité très loin, derrière les étranges dépressions où la mer Morte cuit à mille pieds au-dessous de la Méditerranée, — posés commé un écran, comme une grande toile peinte, les monts de Moab barrent le ciel, ferment absolument le monde.

Que fait-elle, cette ville, dans ce paysage qu'on ne peut décrire sans répéter à satiété le mot de mort? Il n'y a point de cité dans le monde qui lui ressemble. Elle reste toujours marquée d'un signe spécial. Dans cette désolation superbe, sur ce sol de pierre qui ne nourrit rien, dans cette lumière exaltée, on sent bien qu'elle ne vit que

de la vie de l'âme, d'une idée, d'un souvenir, d'un espoir....

*
* *

Morte au dehors, elle remue encore au dedans. Dans ces agglomérations orientales, la vie est obscure, cachée, intérieure comme au sein d'une fourmilière. Qu'on l'éventre soudain, cette ville muette et blanche, et des boyaux étroits apparaîtront, épanchant avec une rumeur sourde une foule dense que l'on n'avait point soupçonnée. Le quartier arabe est percé de ces tunnels sombres, de ces ruelles voûtées ou plafonnées de nattes. Pour traverser la ville, pour aller de la porte de David à la mosquée d'Omar, il faut un voyage souterrain au bout duquel on émerge à la lumière. Dans cette obscurité, on avance lentement, porté par la foule, à travers la pouillerie pittoresque, entre les échoppes où les marchands ne peuvent tenir qu'accroupis : minuscules logis dont la taille semble juste mesurée à la longueur des corps. Comment l'homme peut-il vivre ainsi tassé contre l'homme? Comment les pestes n'empoisonnent-elles pas ces obscures masses vivantes? Ruche et fourmilière, le mot revient toujours pour décrire ces agglomérations serrées où les hommes, très semblables, n'ont point d'existence distincte, où l'individu, n'étant pas dégagé,

n'éprouve pas le besoin de faire une place vide autour de lui.

De beaux types primitifs, qui tous sentent la race. Jamais rien dans les traits qui indique une habitude originale, une éducation spéciale, un métier. Rien de mobile, de varié; aucun de ces visages, chez nous si fréquents, où se reflètent toutes les préoccupations changeantes du moment, où s'entrecroisent en plis imperceptibles, en mille nuances, tous les soucis de la vie passée. Des physionomies arrêtées, figées, où l'on n'aperçoit que des caractères généraux. Des types, au vrai sens du mot. Cela est visible surtout chez les Bédouins superbes et gauches, à l'ossature sèche, aux barbes assyriennes, aux nez busqués, aux mains maigres chargées de joyaux, superbes et lents de gestes, traînant des manteaux raides et lourds comme des étoles. Il y a des vieillards tranquilles, très beaux, le teint tanné dans une barbe éblouissante de blancheur, le front sillonné de rides, de vieilles femmes accroupies, aux mamelles pendantes, aux mamelles de bêtes durcies comme des outres ridées. Et dans cette pénombre chaude, cette crasse, ces couleurs font une confusion harmonieuse et admirable.

*
* *

Toujours dans la ville arabe, mais hors du

bazar, maintenant, dans les quartiers tranquilles qui s'endorment et rêvent du passé. C'est un mystérieux dédale, où les pas en frappant le sol résonnent d'une façon inquiétante. Des ruelles étranglées qu'enjambent des arcades, de sombres tunnels, des guichets jalousement fermés, de rares fenêtres grillées, des voûtes qui s'ouvrent à droite et à gauche, — hautes voûtes ogivales ou cintrées, froides et sérieuses comme des bas côtés de cathédrale, où les personnages drapés s'encadrent, prennent des allures augustes et grandes.

Admirables vieux décors ! Quelquefois les murs remontent au haut moyen âge, faits de granit alternativement rose et blanc, en bandes parallèles, doucement fanées par le temps, chaque bloc joint à son voisin avec une précision inébranlable et superbe. Il y a de vieilles portes massives qui datent de Saladin, surmontées de niches où la lumière et l'ombre s'emprisonnent, se jouent, se fondent richement dans un réseau d'alvéoles; il y a des fontaines du XIe siècle, fleuries et festonnées, dont le marbre a pris sous l'usure des siècles un éclat doux d'ivoire jauni.

Et sur ces choses précieuses ou magnifiques, tant de vie humaine qui a coulé pendant tant de siècles a laissé son empreinte et sa trace vénérables. Elles n'ont pas cessé de servir obscurément, simplement, sans orgueil, tous les jours, à tous

moments, sans jamais que leur rare beauté les pose à part, chaque génération les trouvant là comme ont fait les générations anciennes, et ne pensant pas à s'en étonner. Aujourd'hui, leur vieillesse et leur misère les rendent seulement plus dignes d'amour et de respect.

Du silence et de la solitude dans ces quartiers. Parfois un âne passe ; des vieillards qui fument sans mot dire, assis sur leurs tabourets, se serrent l'un contre l'autre. De temps en temps l'œil plonge à travers une grille sur une petite cour pleine de clarté verte, celle que filtrent des saules dont le feuillage tombe en rideau sur quelque tombe sacrée de saint musulman.

Quelquefois encore, au loin, au bout d'un long tunnel, dans une large ogive noire, un coin du bazar s'encadre, un morceau de ruelle où la foule se presse, gravissant des degrés, avec des remous de couleur plus chaude et plus profonde dans l'ombre, et çà et là, par-dessus les têtes, on distingue un bras nu, cerclé d'argent, qui, gravement, soutient une amphore.

*
* *

Plus loin, le quartier juif, où le pullulement est étrange et sordide. On m'affirme que l'on compte maintenant quarante mille juifs à Jéru-

salem, tous revenus d'Europe. Tous les ans, ils affluent plus nombreux de Pologne et de Russie. Voici la ruelle où ils se tassent, si étroite qu'on y voit à peine clair, bordée de boucheries sanglantes où des têtes de mouton sont empilées. Là dedans une cohue puante, souffrante, loqueteuse, scrofuleuse, anémiée par la vie à l'ombre, des yeux enflammés ou chassieux, des teints malsains, presque translucides à force de pâleur, et les vieux costumes des juifs du moyen âge : longues tuniques d'Orient, rayées de jaune, longues lévites serrées à la ceinture, grands manteaux sans manches qui tombent des épaules jusqu'aux pieds, lamentables chapeaux d'Occident, tristes feutres maculés qui ont traîné chez tous les revendeurs, savates éculées, toques de fourrure, bonnets de coton pointus qui couronnent de vieux crânes, de vieilles têtes portant besicles, bref, toutes les guenilles de la vie sédentaire, toutes les loques des vieilles juiveries d'Amsterdam ou de Prague. Les barbes sont longues, frisantes, les cheveux ondulent, tombent en papillotes grasses sur la blancheur des tempes : « Tu ne couperas pas les coins de tes cheveux, et tu ne gâteras point ta barbe, » a dit l'Éternel.

Mais parfois sous ces vieux chapeaux, parmi ces longues tignasses, que de têtes admirables et douloureuses, quelle intensité d'expression, quel rayon-

nement de l'âme, quelle fatigue de la vie, quels yeux profonds et tristes, quels regards en dedans, dignes de Rembrandt, du peintre qui a senti la beauté de ces juiveries, la lumière tragique qui s'épanche du sein de cette ombre et de cette pauvreté! Certaines têtes passionnées de jeunes hommes font penser au Christ. Il y a des vieillards qui se dressent comme un siècle de misère; on ne se lasse pas de les regarder; leurs figures restent tout au premier plan de la mémoire, parmi les plus intenses souvenirs que l'on rapporte de Jérusalem, aussi belles avec leur flamme voilée de vie intérieure, leur profonde expression de souffrance familière, de résignation muette, que le vieux juif de Rembrandt à la Galerie nationale.

Ils sont très nombreux ici, les vieillards de l'Europe orientale; ils aspirent à venir mourir ici, à se coucher à côté de leurs ancêtres, à ajouter leur pierre à celles qui dallent la vallée de Josaphat. C'est le rêve qui les hante là-bas, comme le mirage du Gange qui pousse l'Hindou mourant vers Kasi. Ils ne peuvent point oublier leur race, ils gardent toujours le culte de la Sion glorieuse, ils se lamentent toujours de l'avoir perdue.

Beaucoup d'yeux bleus et de cheveux jaunes, produits des croisements avec le sang allemand et slave. En général, avec de l'allemand, on se fait comprendre de ces gens. Aux bureaux de poste où

ils font queue, les lettres qu'on leur remet portent des timbres allemands, autrichiens ou russes. Ils communiquent encore avec les *Judengassen* de là-bas, ces Hébreux d'Orient, ces Israélites en longues tuniques.

A gauche, dans la ruelle infecte, un escalier disjoint mène à la synagogue. Là, sur le parvis étroit, on vend des journaux hébreux, et comme autrefois à l'entrée du temple, des marchands sont installés, courbés sur leurs balances ou leurs grimoires; d'autres ne font rien, se chauffant là, passant la journée autour de cette synagogue qui n'est pas seulement le lieu du culte, mais le centre actif de cette juiverie, le foyer ardent et spirituel qui semble animer tout, hanté par les vieux qui s'y rencontrent pour y disputer, pour y ergoter, pour y conférer pour y dormir et y rêver, tout près de l'école où les petits juifs pâles, en robes et en bonnets de coton apprennent à déchiffrer les caractères antiques dans les livres sacrés.

L'intérieur du temple est pauvre et nu. Pour seule décoration sur le plâtre terni, les lettres carrées des versets hébraïques. Point de culte; mais des octogénaires sont là, sur des bancs de bois, dispersés sans ordre dans la maison commune, assis au hasard, tournant le dos au tabernacle, — somnolant les uns, psalmodiant les autres, — leurs tomes de cuir, leurs Pentateuques

antiques tremblant entre leurs doigts tremblants. Ils lisent avec des coups de voix imprévus, se balançant selon le rite, avec des secousses brèves de l'échine. Sur le même banc, deux voisins qui semblent avoir au moins cent ans, la pointe de leurs crânes coiffée d'un minuscule bonnet, ont des yeux perçants de faucon, des visages de très vieux oiseaux de proie. Vite, vite, tournés l'un vers l'autre, ils psalmodient, les deux sorciers, avec une rapidité de fièvre, avec des secousses de leurs maigres corps, avec des gutturales sèches, de petits cris âpres et irrités, de plus en plus vite, rapprochant leurs têtes chauves, se fouillant du regard, glapissant les versets et les répons d'une extrême voix de fausset. Cela fait un dialogue frénétique, exalté, entre ces deux anciens de Juda qui rappellent les intransigeants, les fanatiques d'autrefois, les dévots du rite dont la foule ardente proférait des cris de mort contre l'apôtre des Gentils.

*
* *

Nous laissons là les quartiers juifs et arabes, nous traversons quelques rues voûtées, et voici la Jérusalem chrétienne, la vraie, la muette, l'immobile, celle sur qui pèse le grand souvenir, la morte que la foule arabe ne réveillera jamais, — saisissante à côté de ce grouillement de vermine qui

l'entoure comme un cadavre tranquille. C'est autour de la voie douloureuse, entre les vieux couvents, les refuges de pierre grise où les vierges d'Europe, les « filles de Sion, » se retirent pour prier. Petites rues montantes où l'on est bien le soir pour rêver comme à Bruges, comme dans nos anciennes cités monacales, petites rues aux pavés ronds, à jamais désertes entre les vieux débris d'arcs romains, entre les hautes murailles solennelles, froids couloirs où la paix habite avec l'ombre du passé, où le silence est caressé par le tintement des cloches qui sonnent les heures d'office. O la fraîcheur et le calme de ces cloîtres, après la cohue et la chaleur des bazars, l'apaisement que versent ces grandes salles spacieuses, ces hautes ogives entre-croisées, ces murs épais, blanchis de lait de chaux! Comme on respire la règle et la quiétude dans ces longs corridors droits, dans ces dortoirs où s'aligent sous le geste d'un grand Christ les lits étroits des petites pensionnaires! Comme on est reconnaissant de l'accueil que vous fait une vieille femme française, au teint de rose fanée entre les ailes pures de sa coiffe de lin, un sourire sur ses lèvres minces, toute gracieuse et patricienne, dans la dignité de sa robe de bure où pendent, avec un rosaire, des clés et des ciseaux!

V

Nous arrivons dans une cour carrée sorte de sac où viennent tomber deux ruelles aveugles. Là, sur le mauvais pavé, des Arabes se chauffent au soleil, des mendiants dorment, des popes chevelus somnolent ou traînent leurs savates. — Est-ce bien là le parvis du Saint-Sépulcre, de la vieille église franque dont l'Europe a tant rêvé? Comme elle est pauvre et délabrée! Comme cela sent la vétusté, la misère, l'abandon en pays conquis, l'éloignement de l'Europe active! Est-il possible qu'au fond de cette triste cour, nous soyons bien sur ce Golgotha, sur ce Calvaire que l'on imaginait profilé sur le ciel, au-dessus de la ville cruelle, comme un piédestal de sacrifice, comme un échafaud tragique!

A l'intérieur, on est très désorienté; on s'attendait à trouver une basilique, avec ses grandes lignes, sa nef principale, ses chapelles symétriques, et l'on erre dans un dédale obscur de coupoles, d'escaliers, de corridors, de cryptes et de chapelles : chapelles syriennes, latines, romaines, coptes, grecques, chacune entourée de sa légende, enveloppée de ses souvenirs sacrés, — ténébreuses les

unes, abandonnées, moisies, leurs mosaïques délabrées, leurs vieux argents éteints, comme si, oubliées, enfouies pendant des siècles, on venait de les dégager à coups de pioche ; — les autres à ce point rayonnantes d'icones, de cierges, de lampes et d'une profusion d'ors que toute cette magnificence se reflète dans les dalles de marbre et que l'on croit marcher sur des topazes. A côté des sculptures byzantines, des tombeaux gothiques et des saintes images russes, miroitent les orfèvreries religieuses de la place Saint-Sulpice. Tout cela monte et descend au hasard, avec le sol, et l'on comprend enfin que l'on n'est pas dans une église, mais simplement sous une toiture, sous une carapace commune qui, recouvrant au milieu de la ville exhaussée la pente primitive du Golgotha, isole et abrite les lieux sacrés que révèrent tous les cultes chrétiens.

Des escaliers semblent conduire à quelques souterrains et tombent dans des chapelles que l'on ne soupçonnait point, que hantent des prêtres arméniens dorés comme des idoles. D'autres montent en labyrinthe, comme pour grimper dans les combles, et débouchent devant de nouveaux autels où l'on nous fait vénérer, en le touchant au fond d'un trou, le roc où fut plantée la croix. Quelquefois, tout d'un coup, nous arrivons devant le vide; à nos pieds, au-dessous d'une balustrade circulaire, une coupole s'arrondit, trouée, délabrée, usée, pleine d'oiseaux

qui jacassent, ses parois toutes brodées d'apôtres dont le vieil or luit sur sa concavité, de saints grossiers qui semblent découpés dans du papier, — et jusqu'en bas, traversant l'obscurité fumeuse, le regard fait une chute, tombe droit avec les innombrables cordes qui pendent du sommet, sur des constellations de cierges, sur des rayonnements vagues d'argent, sur un peuple noir de prêtres d'où montent dans une résonance la grande mélopée nasillarde, les grands piallements chromatiques du culte grec.

Et des mendiants s'agenouillent dans des coins, de vieux cheikhs venus des villages chrétiens s'immobilisent dans des attitudes de fakirs, des dévots baisent des dalles, piquent des cierges sur des pointes de fer, des femmes voilées de blanc allaitent leurs enfants collés à leurs longs seins plissés, des popes passent : patriarches barbus, chevelus, ventrus, en costumes de docteurs, en grands bonnets de Sorbonne, pleins de graisse, de crasse et d'importance, fanatiques et querelleurs, prêts à batailler si les moines franciscains faisaient durer trop longtemps leur messe à l'autel qu'ils partagent avec les Grecs. Accroupis sur des nattes, près de l'entrée, des soldats turcs boivent du café avec une dignité musulmane, avec une tolérance et un mépris tranquilles pour les bisbilles et les simagrées chrétiennes, font régner l'ordre par leur

présence. Et l'on a beau aller, revenir sur ses pas, on n'arrive pas à démêler un plan d'ensemble; on s'égare toujours: on croit avoir tout vu, et l'on découvre encore. Ici une chapelle de couvent, où de robustes moines tondus, en bure brune, assis dans leurs stalles de chêne, écoutent un père qui prêche en allemand, faisant sonner sous les voûtes les rauques consonnes germaniques. Ailleurs, un escalier mystérieux, un escalier de cave, que garde, les bras en croix, un mendiant extatique, — et tout en bas une crypte déserte, creusée dans le roc, très semblable à une vieille église de village breton, avec les mêmes sculptures naïves, les mêmes fleurs en papier sur l'autel, les mêmes peinturlurages primitifs, le même air de vétusté froide et le tic tac régulier, fatal, le battement terrible d'une grande horloge qui, dans ce silence de souterrain, mesure la fuite du temps.

Sous la surveillance de l'autorité musulmane, tout paraît se passer au hasard. Point d'affiches indiquant les diverses cérémonies des divers cultes. Voici une messe grecque où il n'y a point de fidèles. Aujourd'hui dimanche matin, je ne découvre pas de messe catholique. Pour entendre celles que l'on célèbre à l'aurore, à l'heure où ne sont pas encore ouvertes les portes du vieil édifice chrétien que les soldats turcs ferment tous les soirs, il faut se laisser emprisonner ici, avant la

tombée de la nuit, dans un des couvents que contient le Saint-Sépulcre, assister aux offices nocturnes, dont les grands chants tristes se développent avec lenteur.

Je visite quelques-uns de ces couvents dont les chambres se ramifient dans l'édifice, dont les cellules s'enchevêtrent aux chapelles derrière les châsses et les reliquaires. Il y en a de toutes espèces, habités par les franciscains qui, seuls, représentent ici l'Église romaine, par les Grecs catholiques, par les orthodoxes, par les Arméniens, par les Syriens, chacun préposé à la garde de certaines reliques. Mais, dans cette pétaudière sacrée, parmi tous ces logis religieux, le plus extraordinaire est celui que j'ai découvert sur le toit, en plein air, au-dessus des combles abandonnés où Louis-Philippe et Napoléon III sourient officiellement dans des cadres d'or. Là-haut, sur une terrasse, dans des cases africaines nichent les coptes, les moines noirs d'Abyssinie : un véritable village nègre juché sur un toit où l'on vanne du blé, où des poules picorent. Guidé ou plutôt harcelé par un religieux, sorte de mendiant à face plate, j'entrevois l'intérieur de quelques huttes : toutes petites, obscures, sordides. Dans un de ces taudis, sur un grabat, un nègre est vautré à demi nu. Tout près de là, des vieilles à peau noire, couvertes de loques, sont des religieuses dont les cases se mêlent à celles

des moines. Et tout ce misérable monde, qui gîte et vit en commun sur ce toit du Saint-Sépulcre, représente le christianisme nègre dont la petite place est marquée à côté des autres rameaux puissants ou avortés de l'arbre qu'a planté le Christ.

En bas, dans les grandes chapelles dorées, sous les voûtes spacieuses, l'Église grecque est souveraine. L'amour de la relique, le culte des objets, des choses tangibles, poussent les orthodoxes par milliers dans ce pays où tant de pierres sont vénérables à cause du souvenir. De tous les points de la grande terre russe, ils peuvent toujours drainer de l'argent pour acheter et occuper en maîtres les lieux saints. Dans l'ombre qu'enveloppent les voûtes, dans les labyrinthes des escaliers et des corridors, sous la grande coupole qu'ils possèdent, on reconnaît leur prédominance aux ors byzantins, aux grands cierges historiés, aux icones fabuleuses, aux vierges plus grandes que nature, pareilles à des idoles, découpées dans des plaques d'argent, à toute cette décoration métallique, à ce triomphe de l'image, à ce somptueux rayonnement d'or qui, dans ces demi-ténèbres intérieures, à l'heure indécise où la nuit tombe, me rappellent un temple de Bouddha à Ceylan et le culte du soir.

Des pèlerins venus de la Russie accomplissent les gestes rituels, pauvres *moujiks* maigres, aux longs cheveux, qui se traînent à genoux d'un autel

à l'autre dans le silence et l'ombre, comme des larves misérables. Il y a une grande intensité soumise dans ce prosternement douloureux; une ferveur humble et naïve éclaire ces yeux pâles de septentrionaux. Les gestes ne sont pas rapides, quelconques comme chez nous, mais minutieux, assujettis comme ceux des musulmans et des Hindous à la formule précise. A genoux, le tronc renversé en arrière, la figure au ciel, ils restent là, les bras en croix, le pouce et l'index soigneusement rapprochés. D'autres, régulièrement, se courbent, baisent la terre, se relèvent tout droit à la façon des musulmans. Les signes de croix, terminés de droite à gauche, sont dessinés très lents, très grands, couvrant le corps de la tête aux genoux.

Avec le triomphe du rite, le triomphe de la crédulité. En terre-sainte, pas un fait évangélique dont on ne puisse affirmer en vous montrant une pierre : c'est ici qu'il s'est passé. Luc a parlé du bon larron : voici la tombe du bon larron. Voici la place où se tenait Marie ; voici le rocher qui s'est fendu jusqu'aux entrailles de la terre, — on ajoute jusqu'au tombeau d'Adam dont le crâne est là, juste au-dessous de nous ; voici la pierre sur laquelle fut embaumé le cadavre divin ; voici les tombes de Nicodème, de Joseph d'Arimathie. Ailleurs, dans la campagne des environs, on

montre la tombe de la Vierge, l'empreinte que laissèrent les pieds du Christ lorsqu'il quitta la terre sur le mont des Oliviers. Qui ne la sent touchante et respectable cette foi simple de tant de pauvres pèlerins qui, venus de l'Occident lointain, en processions prolongées de siècle en siècle, ont voulu étreindre cet Évangile dont leur cœur s'était nourri? Vraiment, l'on s'étonne que des gens de goût se soient montrés méprisants, aient entrepris la tâche facile de railler et de réfuter, que leur critique de lettrés, leur scepticisme supérieur, ne se soient pas tus devant l'amour impérieux des humbles qui ont voulu toucher.

Entre toutes ces reliques, il en est une, trois fois sainte, parce que notre race en a tant rêvé, tant de lèvres l'ont baisée, que cela suffit à la rendre vénérable et que l'on ne songe guère à s'enquérir de son authenticité. C'est au fond d'un petit sanctuaire de marbre où le jour n'a pas accès. Là, dans la deuxième chambre, si étroite que deux personnes seulement peuvent y trouver place, sous une lampe qui veille, une dalle s'allonge, posée, dit-on, juste au-dessus du sépulcre divin. Dans ce tabernacle étroit, où les pèlerins ne pénètrent qu'un à un, en se courbant sous une porte très basse, entre ces murs qui vous isolent et se rejoignent au-dessus de votre tête, il est permis de s'agenouiller un instant. L'air est lourd: des parfums

s'étirent en nappes bleuâtres dans le rayonnement mystique de la veilleuse que reflètent les parois de marbre jauni. Le silence pèse, solennel. Et puis, sans mot dire, sans bruit, un pope dont vous n'aviez point remarqué la forme sombre s'approche et vous verse sur les mains quelques gouttes d'eau de rose. C'est le signal; il faut se lever, se retirer à reculons, les yeux fixés sur la dalle vénérable, en se pliant pour passer sous la porte basse.

De l'autre côté, dans l'obscurité de la première chambre, des fidèles attendent leur tour où bien restent en prières, contents d'être tout près du tabernacle où ils n'ont pas le droit de s'attarder.

J'allais partir quand, tout d'un coup, une surprise : là, près de moi, dans l'ombre, j'ai senti et maintenant je distingue un être vivant, immobile, si rigide dans son attitude d'extase que je ne l'avais pas aperçu. Collée au mur, les bras levés dans ses voiles, telle qu'une chauve-souris clouée là, c'est une femme, mais de son âge on ne peut rien dire; un morceau de la figure est seul visible, montre des traits de momie; sous l'étoffe, on sent flotter un corps rétréci qui fait songer aux *reliques vivantes*. Longtemps ses mains osseuses restent tendues vers le ciel, mais tout d'un coup elle s'est courbée, elle effleure la terre de l'index, et se redresse, se signant du grand geste grec, minutieusement, avec lenteur, touchant de ses doigts fermés son

front, ses genoux, ses épaules, la droite et puis la gauche. Un instant elle croise ses poignets sur sa poitrine, et voici qu'avec une rigidité de morte, levant en haut ses yeux qui ne voient rien, elle a repris la pose d'extase, la longue pose qu'elle semble ne plus devoir quitter. Mais soudain la même série de gestes recommence, se répète toujours infatigablement, jusqu'à ce que je me lève pour m'en aller, la frôlant sans qu'elle tressaille, sans même que s'émeuve sa prunelle fixe.

Bien souvent je suis revenu dans ce sanctuaire, et chaque fois je l'ai trouvée là, dans l'étroite antichambre, collée contre son mur, debout sur un petit tapis qu'elle apporte le matin, décrivant le cercle régulier de ses gestes, tendant ses mains au ciel, et puis baissée vers la terre, et puis se signant toujours. D'où vient-elle, cette sœur chrétienne des yoghis? Qu'y a-t-il dans cette âme? Une flamme constante, tranquille, brûlant sans trêve comme la lampe qui veille avec elle près du tombeau? Ou bien le vide est-il complet dans son esprit? N'y a-t-il plus que le ressort machinal qui dévide sans se lasser la même roue monotone?

Je fais encore une fois le tour de la basilique. Quelques pas font voyager l'esprit d'un monde à l'autre, lui font traverser de longues périodes de la durée. Les franciscains tondus chantent dans

leurs stalles, et ces costumes, comme ce plain-chant rappellent notre moyen âge occidental, évoquent vaguement le rêve ascétique et religieux de notre catholicisme.

A présent, ils sortent, cierges en mains, et leurs profondes voix mâles, s'élargissant sous les voûtes sonores, déroulent une monotone et douloureuse liturgie. Ils ont des yeux ardents, ces Italiens, de beaux gestes tragiques. De station en station, de chapelle en chapelle, ils vont, suivis par une foule pieuse qui, à chaque étape, s'agenouille tout entière derrière eux; ils vont, illuminant l'espace brumeux de la clarté tremblante de leurs cierges, confondant leurs chants en un grand chœur, qui monte comme une musique d'orgue, de tout le peuple et des moines prosternés.

Cependant, auprès de la grille dont s entoure, sous la coupole centrale, l'église grecque, des hommes et des femmes sont assis par terre, semblent attendre quelque chose, et, dans ces groupes, l'on reconnaît les figures d'une autre race, de grands yeux levantins. A leur tour, ils se forment en procession, au moment où s'ouvre une porte d'où débouche, vêtu de rayonnantes étoles, le clergé arménien que mène un prêtre, la tête chargée d'une pesante et large tiare; et elle va vite, la troupe dorée, à grands pas, jetant de l'encens à tour de bras, clamant ses chants à tue-tête, au

hasard, semble-t-il, — voix discordantes de peuple incivilisé. A regarder ces figures frustes de prêtres arméniens, on comprend très bien qu'il n'y a chez eux que le rite, et qu'avec eux nous rentrons dans les formes orientales et figées du christianisme, d'un christianisme mort, arrêté très tôt, n'ayant presque rien donné en développement de rêve, de sentiment et de pensée.

Chose étrange que toute cette agglomération de cultes compliqués autour de l'Évangile primitif, pareille à ce labyrinthe de chapelles historiées, qui a recouvert et caché le roc nu du Golgotha. Mais le christianisme ne vit plus ici, dans cet Orient où il se traîne misérablement en pays conquis. Sur la terre qui vit jaillir ses premières étincelles, il n'a point trouvé à se nourrir. Elle y fut bien vite étouffée sous l'amas des pratiques et des superstitions, la flamme originelle qui courut, si rapide, autour de la Méditerranée, qui éclata dans ce monde romain où s'étaient accumulées les substances explosibles, où, les cités étant mortes ainsi que les croyances antiques, toutes les idées ayant disparu qui ordonnent l'homme en sociétés, et qui dirigent sa vie, après un long travail de spéculation autour de l'absolu, des millions d'esprits et de cœurs languissaient dans l'attente, imprégnés de métaphysique et de tristesse. La faible lueur chrétienne que l'on retrouve en Palestine n'est guère

entretenue que par les cultes orientaux, et, comme il arrive toujours, en se cristallisant en rite, ces cultes-là se sont vidés de sentiment. Qui croirait qu'en terre-sainte, nos religieux doivent payer leurs élèves pour qu'ils restent catholiques? Nous les tenons par la bouche, me disait un frère de la doctrine chrétienne.

Pauvre religion sans âme, tristes lieux sacrés que nous aimons à contempler et qui ne sont plus qu'un berceau vide! Mais qu'importe au christianisme? Sa vie est ailleurs : une idée religieuse est une créature active, indépendante du lieu; elle va, vient, devient, se transforme, se multiplie, organise autour d'elle les rêves, les efforts, les pensées, toute la vie des hommes et des sociétés. Voyez celle qui est née du Christ, travailler toujours notre Occident, animer encore ce catholicisme qui semblait si précis dans ses arêtes, si raidi dans son rite et sa discipline que nous pouvions nous demander s'il n'arrivait pas à l'état de forme immobile, mais qui, sûrement, se reprend à remuer. Voyez-la faire lever tour à tour ces sectes protestantes d'Amérique et d'Angleterre, essayer chez les rationalistes unitariens et anglicans de se marier à des idées d'origines différentes, scientifiques ou sociales, pour grouper à nouveau, d'une façon saine et stable, dans chaque société les âmes, dans chaque âme les pensées et les senti-

ments. Vers le mois de mai, quand on arrache un épi vert de la terre humide, souvent, embourbée de terreau, on aperçoit l'enveloppe crevée, demi-pourrie d'une graine. On s'arrête à la regarder quand on se dit que toute la vie est mystérieusement sortie de là. Mais la vie n'est plus là. Elle circule à présent dans la riche gerbe, dans les tiges lustrées qui divergent et montent au soleil pour les moissons.

VI

20 septembre.

Par la solitude des quartiers arméniens, je suis ce matin l'intérieur des remparts pour aller regarder de près les gorges brûlées qui se creusent autour de la ville, à l'Orient, comme des fosses funèbres. Rues d'éternelle paix, que bordent les antiques murailles arabes et qu'habite la seule lumière. Elle les inonde d'une blancheur dure, elle les blesse d'un éclat qui est l'une des tristesses et aussi l'un des charmes de ces vieilles villes d'Orient, sans doute parce que son indifférente splendeur rend plus saisissantes la ruine et la vétusté des choses, fait penser à tous les impassibles soleils qui ont éclairé les milliers et les milliers de jours évanouis.

Sur le pauvre pavé, une longue bande blanche, toute vibrante, que jette le soleil d'aujourd'hui et une longue bande lilas qui tombe des murs délabrés du couvent arménien. Sur les degrés disjoints de la ruelle qui s'élève en escalier, il n'y a rien d'autre que ce contraste de l'ombre et de la lumière, et dans sa simplicité, c'est une des choses qui s'enfoncent le plus avant dans la mémoire du cœur, et

dont l'image ressuscitée suffit, comme un parfum, à évoquer toute une traînée confuse d'impressions, tout un monde de silence, d'immobilité, d'abandon.

... La vieille ruelle a tourné et voici la grande porte de David, sorte de tour carrée, bâtie de pierre épaisse, percée d'une ogive et qui monte au-dessus des créneaux du mur. On la traverse et de l'autre côté tout le sinistre paysage apparaît, — d'un gris roux, comme couvert de cendres. A mes pieds, tout de suite, dès la base du rempart qui se dresse à pic sur la pente du mont Sion, les champs aigus et roulants de cailloux dévalent, tombent dans les ravins étroits du Hinnom et du Cédron, dans les régions mortuaires qui ne contiennent que de la poussière humaine. Au delà, jonchant l'âpre flanc roussi de la montagne, bordant les deux vallées, des milliers et des milliers de points blancs semblent un ossuaire et sont les innombrables pierres que les Juifs ont jetées là pour marquer dans les vallées saintes leurs sépultures. Sous ce soleil de onze heures, on dirait un paysage lunaire, un morceau d'astre éteint, plissé de ravins serrés, fendu, cassé, — son écorce affaissée sur le retrait de son noyau durci, — et qui tournerait dans l'espace, couvert des ossements de ses races mortes. Cela est immobile et absolu. Pas une pellicule de végétation, pas même d'herbe brûlée. Çà et là pourtant, sur la grisaille universelle, on finit

par distinguer la tache grise que fait un olivier solitaire, arbre résigné qui s'accroche à la pierre pour rendre plus visible la désolation. Tout en bas du profond sillon, un sentier circule, mal tracé, interrompu, fait comme d'égratignures successives péniblement prolongées sur la roche calcinée. A droite, tout d'un coup, avec stupeur, on découvre un village, sorte de traînée pâle, confondue au sol, s'allongeant comme une lèpre au pied du mont du Scandale, — tristes cases de terre séchée, qui se collent à la pierre sèche. Qu'est-ce que ce hameau de Troglodytes? De quoi peut-il vivre dans ce paysage géologique où pas une trace de verdure, pas un filet d'eau ne sont là pour appeler et réunir les hommes, parmi ces crevasses et ces boursouflures de la croûte terrestre, sous le dur flamboiement de ce soleil dont les rayons, dardés comme à travers le vide, emplissent et brûlent les bas-fonds funéraires?

Derrière la porte de David, à travers les cailloux, à travers les tombes, à travers les tas d'ordures séchées, à travers des squelettes blanchis de chiens et de chameaux, un mauvais chemin, — la ligne imperceptible qu'ont tracée depuis des siècles les pas humains sur ces durs champs stériles, — un triste sentier descend vers les profonds ravins, et longe d'abord les remparts, les vieux créneaux qui, suivant la pente abrupte du terrain, tombent

en escaliers et dont les replis anguleux étreignent les terrasses et les coupoles de la ville compacte. A présent la grossière maçonnerie arabe fait place à un mur admirable et cyclopéen, et certainement il s'enfonce comme une falaise dans les profondeurs du sol, construit de blocs géants, de blocs lisses qui datent de la haute antiquité juive, probablement de Salomon, et enchâssés là pour toujours, formant un angle indestructible et précis, à l'endroit où la muraille tourne et s'éloigne vers le sud.

Le sentier a quitté le rempart; il descend, descend toujours parmi les pierres, tombe bien au-dessous de la ville. Tout en bas, à ma grande surprise, au fond du ravin roussi où les feux du soleil s'encaissent, une petite source jaillit, invisible, cachée dans une grotte obscure, et, à l'entrée, il y a des groupes humains, les femmes du village troglodyte qui sont venues puiser de l'eau. D'un effort lent, avec un ample déploiement des bras, elles chargent leurs vases élancés qui débordent, les affermissent sur leurs têtes et s'en retournent majestueusement, d'une démarche alourdie....

Je me suis assis sur une pierre pour regarder les mouvements de ces femmes dans l'éternelle désolation du paysage. Le puits est toujours en Orient le centre de la vie locale ; c'est autour de sa margelle, en emplissant leurs vases, en faisant la lessive, que les villageoises aiment à bavarder;

après les longues journées à cheval, c'est là que l'on retrouve des figures humaines. Comme la condition des êtres simples, qui vivent près de la terre, reste partout la même ! Dans notre France que sillonnent les chemins de fer, il y a des paysannes dont la vie ressemble beaucoup à celle de ces femmes ; elles habitent de sombres chaumières. Vers les douets de Bretagne, vers les fontaines de fées, elles descendent pour faire les mêmes gestes, pour charger des brocs sur leurs têtes, pour jaser aussi ; seulement elles ont de pâles figures claires, encadrées de toile blanche, et de hautes herbes se reflètent dans les fontaines en verdures merveilleuses.

Une à une, elles descendent, les jeunes filles arabes, par le chemin pelé, légères, cambrées, sous les plis chastes de leurs draperies bleues, de leurs admirables draperies flottantes, le front cerclé d'une chaîne d'argent. Têtes brunies, minces, allongées, presque aiguës, où l'on sent l'ossature fine et forte, le type svelte, plein de délicatesse et de fierté.

Devant la grotte, dans une petite baignoire d'oiseau, sous l'œil des mamans de treize ans, des bébés jaunes, retroussés jusqu'au gros ventre qui ballonne, le derrière à l'air, de tout petits bébés qui chancellent encore sur leurs jambes à fossettes, barbotent, les yeux mangés par les mouches, épar-

pillant l'eau avec des gloussements joyeux de poussins. A côté, sur le mur de terre, un grand Arabe étendu ne fait rien que les suivre du regard, et de temps en temps se dérange pour relever leurs petites jupes et puis reprend sa pose tranquille.

Ces femmes ont des gestes admirables : sûrement je n'ai rien vu de plus beau dans cette Judée. Leurs voiles bleus sont très pauvres et très usés, mais quelle noblesse native, quelle dignité dans cette misère! Pur et serein plaisir que l'on éprouve à suivre la fine silhouette d'un jeune corps dessiné par les plis mouvants de la draperie. Depuis la courbe juste de la tête jusqu'aux pieds nus, elle l'enveloppe et le suit. Un torse qui se cambre, un genou qui fléchit, un bras qui se lève pour poser une amphore, une nuque qui tourne, voilà des événements harmonieux, dont le simple spectacle enchante, et pour longtemps, laisse après lui dans l'âme, comme un sillage de joie calme.

Quelquefois, dans l'effort des membres, dans le développement des gestes, le nu apparait; des épaules, des genoux classiques. Et cela est bien, rien de plus modeste, de plus à sa place. Le nu est pur ici, chastement habillé par la lumière qui l'a doré.

J'ai passé là plus d'une heure : il me semble bien qu'ils n'ont rien fait : quelques petits baudets attendaient les yeux fermés; on les a chargés

d'outres ruisselantes, on a tordu quelques pagnes.... Ils vivent de rien; ils n'ont guère d'autre besogne que de former des groupes harmonieux dans la belle lumière. Ils sont vraiment pareils aux lis des champs qui ne tissent ni ne filent et, comme je le vois dans cette vallée du Cédron, le détail quotidien de leur vie est illuminé de beauté. La paresse n'est pas un péché ici : elle est digne; — combien plus noble que le morne travail qui courbe nos ouvriers d'usine, leur déformant le corps et l'âme! Point d'inquiétudes; chacun de ces paysans trouve en naissant sa place dans un groupement humain qui est le même depuis les origines de la race, qui l'encadre et le maintient, heureux et debout, malgré les oppressions turques si lourdes aux pauvres fellahs, — non pas ignorant, mais lettré bien souvent, et capable de sentir comme de raisonner, l'esprit plein de l'expérience traditionnelle, de la science et de la poésie du village ou de la tribu, comme aujourd'hui les Bédouins du désert, comme autrefois les simples pêcheurs de la mer de Galilée.

Un jeune Arabe, aux yeux de diamant, au beau nez sémite, la lèvre souriante sous sa noire moustache frisée, voyant que je prenais plaisir à le regarder, m'a demandé un *bakchisch* et puis ensuite une cigarette. Et pour me remercier, voici qu'il tire de son pagne une petite flûte qu'il approche de ses

lèvres avec un éclair de malice dans les yeux. — Oh! le triste chant, délicat et saccadé, les timides notes qui se lèvent comme des oiseaux, qui se suivent en hésitant!

* * *

J'ai laissé là le petit groupe humain, et le long du sentier grisâtre qui écorche la pierre, tout au fond de l'étroit ravin, je me suis enfoncé dans la vallée de la Mort. Des tombes, des tombes, non pas un cimetière, car le mot évoque des idées d'ordre, de symétrie soigneuse, de culte tendre et pieux, et ces pierres-là sont presque brutes, jetées là au hasard, dispersées dans tous les sens, comme un éboulis de roches qui, croulant de quelque crête, roulant sur la pente, couvriraient de leurs débris les mornes espaces d'une lande brûlée.

A certains jours de la semaine, on voit dans ce désert errer quelques formes humaines : de tristes Juifs vont d'une pierre à l'autre, un à un, d'une démarche ployée, comme des revenants qui seraient sortis de ces sépultures, les frôlant de leurs longues lévites, montrant au jour leurs faces pâles et soucieuses, se donnant de sinistres rendez-vous autour de certaines tombes, et puis les étreignant avec des sanglots, les couvrant de pleurs, gémissant avec des mouvements passionnés, des convul-

sions de tout le corps, déchirant le silence de leurs lamentations aiguës. Étrange race, peuple fantôme, que ces Juifs d'Orient, qui du fond du passé semblent surgir pour protester contre la fuite du temps et le progrès de la vie.

En bas de la jonchée oblique que font toutes les pierres funéraires, il y a d'étranges monolithes, des cubes, des pyramides, d'autres, de forme indescriptible, qui appartiennent à une architecture à part, d'un art juif, très antique et mystérieux, un peu « troglodyte[1] », qui ne répète rien des formes connues de l'Égypte et de la Grèce. Tous ouverts, brisés ou troués, ces monuments asmonéens, au pied du champ ruiné des tombes, comme si la vallée de Josaphat n'attendait plus rien, comme si, la trompette fatale ayant déjà sonné, tous les morts s'étaient levés, laissant leurs sépultures vides et la vallée plus morte encore, immobile à jamais dans ce silence des choses éternelles qui est plus terrible que tous les jugements.

Plus loin, les reliques chrétiennes reparaissent : le jardin de Gethsémani qu'arrose soigneusement un moine jardinier. Petit mur propret, coquettes plates-bandes, vieux oliviers dont les fruits sont précieux, car leur huile se vend cher et leurs noyaux vernis font des chapelets. Ailleurs,

1. Renan

au fond d'une grotte, la tombe de la Vierge où l'on retrouve les autels grecs, latins, arméniens et même un mihrab, car l'Islam eut aussi sa part du sanctuaire, et le calife Omar, dont la mosquée se dresse sur l'emplacement même du temple, a prié, lui aussi, au Gethsémani.

Laissons cela, quittons ces reliques douteuses : toute la douleur de la Passion s'est enfoncée dans cette campagne où la nature a pris des aspects de désespoir, de deuil morne, qu'elle ne peut pas avoir ailleurs. Pour se rapprocher sûrement de Jésus, qu'est-ce qui peut valoir la lecture de son agonie devant ce paysage dont son regard a *certainement* suivi les lignes et qui se reflète en ce moment dans mes yeux? Ces silhouettes de montagnes, — là-bas, derrière la ville, l'ondulation de ce plateau pierreux où va tomber ce soleil de Palestine, tout cela est éternel : rien ne peut avoir changé.

Ce pays est vraiment triste jusqu'à la mort. Terre tourmentée qui monte en vagues pétrifiées, en dos jaunis, tout écaillés, terre usée, rongée par les hommes et qui survit pourtant aux rêves et aux prières de tant de générations. Là-haut, tout près, de l'autre côté de la profonde fissure, la dominant et l'opprimant, serrée dans ses remparts, la Ville, muette, « sans fumée », figée dans le silence. Tout cela précis, immuable à jamais. Nulle

autre vie dans ce paysage que celle de la lumière que l'on voit au ras du sol, au fond des creux, frémir d'une petite vibration pressée, constante, comme si le soleil aspirait la dernière âme de cette terre, pour en laisser le seul squelette plus sec et plus rigide encore.

Le soir, tout est morne indiciblement; l'impassible dureté de toute cette nature épouvante le cœur, le paralyse d'un poids plus mortel. Comme on comprend que, laissés seuls, — pauvres hommes périssables de qui s'était éloigné le maître, — les disciples aient *dormi de tristesse*, se soient anéantis dans cette langueur inerte qui est le dernier fond de la mélancolie, lorsque à travers la noirceur du sommeil on sent encore souffrir son cœur! Comme on comprend que l'Idéaliste ait eu l'amère sensation de l'éternelle indifférence, de cette indifférence fixe que le monde des astres écrit dans la noirceur de l'espace, à l'heure où, l'illusion prochaine de notre ciel terrestre s'étant évanouie, le précis Univers se révèle en silence! — Et comment n'aurait-il pas gémi dans sa solitude d'homme? Comment n'aurait-il pas douté de son sacrifice, comment n'aurait-il pas appelé son Père céleste?

VII

21 septembre.

Une à une, nous faisons toutes les excursions obligées : les tombeaux des rois, la maison de saint Joseph, la citerne de Marie, la citerne de David, le champ de Booz : j'avoue n'y trouver qu'un médiocre intérêt, et sincèrement n'y rien sentir. Il faut en vérité un cœur de pèlerin russe pour s'émouvoir à la vue de tous ces lieux saints où les hommes et les choses sont si différents de ce que nous avons imaginé. Devant chaque pierre et chaque grotte de la Palestine, on a beau se répéter ce que content les moines et les drogmans, on conclut froidement qu'il s'est peut-être passé là quelque chose, et cette idée ne sort pas de la cervelle lucide pour envahir l'être obscur qui rêve et qui sent. A Bethléem, je me suis surtout arrêté devant le marché pour y suivre, transposées en style oriental, tant de scènes qui sont familières à nos villages d'Europe.

Dans ces tableaux champêtres de terre-sainte, il y a toujours une grâce lumineuse et simple. C'est ici l'aire commune de terre battue que l'on retrouve dans tous ces hameaux d'Orient; les paysans y

vannent leur grain, les voyageurs ont le droit d'y planter leur tente et d'y tendre une corde pour aligner leurs chevaux. A Bethléem, la place publique s'ouvre sur un plateau. Au-dessous, tout le paysage biblique se développe, çà et là brodé de gris par les sérieux oliviers. Mais devant nous, sur ce fond triste et grandiose, le peuple des gens et des bêtes fait un premier plan de vie colorée. D'humbles ânes attendent patiemment qu'on les décharge, des chameaux agenouillés somnolent ou grognent, des vieillards sordides dans la majesté de leurs barbes et de leurs turbans fument en cercle des narghilés, des paysannes assises par terre devant des piles de fruit attendent les acheteurs. Ces groupes résignés forment un paisible cadre à l'affairement de tout le marché : on soupèse des poules, on mesure des boisseaux de blé; une petite fille, déjà une mère, allaite une infime larve jaune, emmaillotée de jaune qui presse le lourd sein veiné, avec des mouvements de petite bête aveugle, de jeune chat naissant.

Les costumes rappellent beaucoup ceux des bigouden en Bretagne, à Pont-Labbé. Mêmes broderies d'or sur les corsages, mêmes bonnets en cônes tronqués, mêmes toques massives, couvertes de métal, chargées de pièces d'argent, donnant aux femmes une allure fastueuse et pesante d'idoles barbares.

Beaucoup de figures sont d'une admirable pureté, d'une noblesse virginale de profil. Et cela n'est pas seulement un hasard des lignes, un simple trait physique de race. Il y a beaucoup d'honneur et de dignité dans la vie de ces paysans; les fortes traditions les maintiennent debout, les empêchent de dévier hors de la forme saine. Tout récemment encore, nous dit un religieux, quand une fille avait fait une faute, il n'était pas rare de la trouver assassinée quelques jours après.

Il faut bien entrer dans la basilique qui est d'un très grand intérêt pour les archéologues, puisqu'elle est la plus vieille église chrétienne et qu'elle remonte probablement à Constantin. On y retrouve les prêtres grecs, avec les icones métalliques, les longs cierges historiés, les autels surchargés de raides figures byzantines. On y retrouve les Arméniens et les coptes, et les impassibles soldats turcs qui maintiennent, le fusil sur l'épaule, la paix dans ce petit monde de moines querelleurs.

Dans l'abside que les Grecs possèdent et que leur jalousie a enfermée d'un mur, on peut voir d'antiques et belles mosaïques, toutes grises sur un fond d'or éteint par le temps, figures du premier art chrétien qui s'étirent, s'allongent avec une pûreté pâle, une lenteur religieuse de geste, une intensité d'idéalisme qui font penser aux premières fresques italiennes. Surtout, il est touchant de

songer que ces images, qui datent du IVe siècle, représentent déjà les sujets chrétiens que notre monde à nous, Gaulois, Latins, Germains ou Slaves, a découpés dans la légende comme les plus sacrés, n'a cessé d'évoquer et de peindre à genoux : le Sauveur entrant dans Jérusalem monté sur une humble ânesse, et tout le peuple sortant au-devant de lui, jetant des rameaux, étendant des tuniques sur son chemin, — Thomas incrédule mettant son doigt dans les plaies de Jésus, — l'Ascension rayonnante au-dessus des apôtres. Oui, il est étrange de retrouver ainsi, en plein monde antique, une partie de nous-mêmes, de se dire que les attitudes et les types sacrés sont déjà fixés, que des millions d'hommes se consolent déjà en imaginant les mêmes figures que l'on peint aujourd'hui pour nos églises, dont rêvent nos communiantes, devant lesquelles vont s'agenouiller nos veuves.

Ce sont ces images-là qui sont saintes, non pas ces lieux de pèlerinage, non pas cette terre de Bethléem où s'ouvre ce gracieux marché arabe, où se dresse cette basilique que se disputent les moines. Notre sainte Marie n'est peut-être pas la femme sémite au teint hâlé, qui, la tête chargée de pièces de métal, s'assit autrefois sur l'aire publique en allaitant son enfant. Notre campagne de Noël n'est peut-être pas celle qui m'entoure en ce moment, cette âpre terre dénudée, mangée par

le soleil et par les hommes, ce dur paysage couleur de fer. Le véritable Noël, la véritable sainte famille furent rêvés en Europe, au moyen âge, par des moines et des paysans au cœur tendre : sur des champs et sur des bois fleuris, sur une verte campagne, une nuit radieuse et bleue comme celles de notre mois de juin, une étoile merveilleuse que suivent des rois mystérieux, bardés de fer comme les chevaliers, chargés de joyaux et venant on ne sait de quelle contrée, marchant à travers les blés et les ruisseaux vers la crèche de paille où, non loin des brebis, dans son auréole, le petit enfant dort sous la garde du bon charpentier, sous le regard suave et profond d'une blanche sainte Marie....

VIII

22 septembre.

La promenade de la mer Morte est, aujourd'hui encore, une petite expédition. Il faut toujours une escorte contre les Bédouins pillards, des guides, des tentes; on chevauche la nuit et le jour, et là-bas, pour nous reposer au fond des ardentes dépressions qui s'enfoncent au-dessous des mers, nous n'aurons guère que les heures terribles où l'on ne peut ni manger, ni dormir. Tant mieux. A ce régime, le touriste observateur s'endort; sous la fatigue, il ne reste qu'un être simple et passif sur lequel les impressions s'enfoncent comme sur un enfant ou un paysan, sourdes, vagues, mais durables. Cet être-là, que chacun de nous porte en soi, manque d'idées, il ne sait pas s'exprimer, mais il est le seul qui *contemple* et se souvienne.

Nous partons comme le soleil commence à baisser, et par la vallée de Josaphat, — funèbre vestibule à notre route, — tournant le mont des Oliviers, nous gagnons Béthanie. De là-haut, dans la lumière du soir, on voit dévaler tout le pays vers le bleu sourd de la mer Morte, et elle apparaît alors, cette Judée, comme une large roche sou-

levée, comme une ondulation de l'écorce du globe, comme une vague énorme, atteignant ici l'un de ses points culminants, large de trente lieues, creusée, hérissée, mouvante, avançant dans sa colère et soudain pétrifiée en pleine tempête. Plus un seul olivier, plus une trace de terre : cela est tellement nu que cela n'est plus sinistre : il faut du vivant pour faire du mort, et le vivant n'a jamais habité ici ; le soleil n'y trouve rien à brûler. Il n'y a plus que le roc éternel, non le cailloutis des plateaux de Jérusalem, mais la grande pierre forte et pure, aux arêtes cristallines. Il n'y a plus que des choses cosmiques, la surface minérale du globe figée dans une tourmente, et la lumière crépusculaire au moment où ces régions-ci de la Terre entrent en tournant dans la nuit. Et cette clarté rose fait saillir étrangement, tout près de nous, la précise dureté des roches, mais au loin semble les traverser, les alléger, les spiritualiser en violets transparents.

On descend, on descend régulièrement, sur la pente continue de pierre, au bord d'une fissure béante qui effare les petits chevaux arabes et pourtant qu'ils s'obstinent à longer, qu'ils recherchent par caprice nerveux, pour le plaisir de tressaillir, jusqu'à ce que la monotonie de cette marche et de ce paysage les endorme dans une allure régulière. On ne voit plus une seule chèvre, plus un seul pâtre errant ; déjà nous sommes sortis de l'Orient habité.

C'est fini des villages et des villes qui, de l'ouest à l'est, de Jaffa à Béthanie, par Lydda, Ramleh, Bittir, Jérusalem, couvrent la triste Judée. Le désert commence, désert de roche d'abord, puis le vaste désert de sable, qui s'en va jusqu'à la mer des Indes, çà et là, de cent lieues en cent lieues semé de petites choses noires, tentes légères, posées pour quelques jours et que les hommes aux figures arides, les nomades empaquetés de linges, promènent gravement, depuis des milliers d'années, de source en source, à travers les étendues jaunes....

Un Bédouin nous escorte, homme de race antique et de bel air, charmant de distinction et de savoir-vivre, habile comme personne à tourner un compliment quand il veut bien sortir de son silence : « Le Bédouin est le frère du Français », nous a-t-il fait dire par notre interprète en se mettant à notre tête. Son frère est le cheik d'une tribu si puissante, si renommée dans le désert, qu'un de ses chats, nous dit-on sérieusement, suffirait à nous protéger. A la démarche de ce chat, à son allure guerrière et distinguée, les brigands le reconnaîtraient bien vite pour un Beni-Fedan et, au lieu de nous maudire, nous salueraient, la main sur le cœur, en nous souhaitant beaucoup d'enfants.

Dans l'espace profond, du rose flotte, une rou-

geur vivante et tiède comme un sang subtil : c'est le *second rayon*; le soleil est tombé derrière l'horizon que la grande pente montante nous masque. Roses aussi les mornes aigus, les lapias crevassés, la nudité des étendues de pierre que baigne cette fabuleuse clarté. Elle emplit à la fois tout l'espace, elle enveloppe les choses en supprimant les ombres, en rapprochant et précisant tout. Et puis, au zénith, le ciel se remet à bleuir, non plus de l'azur lumineux du jour, mais du bleu sourd et profond des espaces insondables. Les pierres pâlissent mais ne s'obscurcissent point, deviennent simplement ternes et blanches comme des neiges qui s'étendent dans la nuit.

Nous marchons en file, précédés par le Bédouin, et peu à peu nous nous sentons envahir par la monotonie de cette descente, nous sentons peser sur nous la solennité de ces solitudes. Tout le monde s'est tu; les corps se sont habitués aux faux pas que font les chevaux sur les pierres roulantes. L'esprit somnole comme eux, et l'impression de ce silence entre en lui vaguement, mais d'une façon continue, s'amoncelle au fond de l'être comme chez les bêtes qui ne pensent pas, qui se taisent devant la tristesse des brumes errantes et de la nuit qui tombe.

Quelquefois la longueur de cette marche paraît telle, si éternellement semblables les grands pla-

teaux de pierre, si semblables les mornes qui passent à ceux qui ont passé, que cela semble devoir durer toujours. On perd un peu la notion du temps et les quelques heures écoulées depuis le départ tracent dans l'esprit une longue impression de durée vide. A droite et à gauche, les rocs montent, terminés en lignes aiguës sur le ciel. Dans la nuit, cela fait un chaos pâle, par endroits d'une blancheur luisante et pure comme le sel incorruptible. On songe alors aux prophètes qui se sont retirés dans ce désert, seuls sur la roche, sous le soleil et les étoiles, nourris par les oiseaux de l'air. On comprend mieux leur dialogue avec Iahvé, leurs versets secs et farouches, la continuité de leur passion forte et simple.

Mais, presque toujours, on ne pense à rien ; on est une chose cahotée qui descend le long du sentier sans fin, et sur l'âme somnolente les lieues de ce paysage d'horreur s'accumulent....

Parfois un réveil brusque : le mauvais chemin s'arrête au bord d'un trou où pend une arche de pont brisé. Et alors il faut faire un long détour sur la roche, tirer par la bride les chevaux qui glissent. Sous leurs sabots des cailloux roulent, rompant le silence de la nuit sonore, et puis, de l'autre côté du ravin, la descente reprend au bord de la fissure noire.

Seul, le chef bédouin reste alerte et bien éveillé :

depuis tant de siècles, ses ancêtres ont l'habitude de sentir l'espace vide ouvert devant eux! De sa main maigre, qui n'a jamais travaillé, il roule une cigarette. Il nous attend, nous encourage d'une gutturale et repart tout de suite bien en avant, car son grand cheval veut marcher seul et n'aime pas qu'on le talonne.

Suit le moukre porteur, enfant passif de fellahs passifs. Pour mieux dormir, il s'est laissé glisser à demi de sa selle, et, retenu par un genou, ployé en deux, les bras ballants par-dessus sa bête, il somnole, la tête roulante, ou bien se met à chevroter un chant arabe, hésitant, coupé de petits arrêts brusques dont le thème triste revient toujours, comme toujours ces pierres et ces pierres qui passent devant nous.

Nous sommes loin maintenant des hauteurs de Jérusalem; des bouffées d'air chaud commencent à passer dans la nuit.... La fissure que nous longions s'est élargie, toute déchirée comme une blessure dont on ouvre violemment les bords. Elle bâille dans le noir, elle tombe en précipices droits, en chutes de falaises que l'on ne voit point finir. De l'autre côté, la paroi verticale monte très haut, nous masquant les étoiles, nous couvrant d'une obscurité plus dense que celle de la nuit. Mais vers le bord que nous longeons, la terre s'abaisse et fuit si vite qu'il semble qu'à présent, tandis que se

rétrécit la voûte du ciel, nous allons nous enfoncer en spirales dans l'abîme, comme si tout ce qui précédait n'avait été qu'un long prélude à quelque descente aux enfers.

Mais soudain le sol plan, et la nuit qui s'élargit libre devant nous. Les chevaux s'éveillent, s'ébrouent : voici que nous touchons au fond des grands creux que nous avions vus du mont des Oliviers, et qui s'allongent à mille pieds au-dessous des mers vivantes. C'est la terre que nous battons enfin! Comme elle semble douce et molle! Puis des noirceurs de feuillages qui nous frôlent la figure, des marais que nous éclaboussons, un violent parfum de citronniers, des aboiements de chiens, une lumière; nous arrivons : c'est l'oasis de Jéricho.

*
* *

Longtemps je reverrai les figures blanches des deux femmes qui nous reçoivent, cette cire vivante entourée de linge, ces yeux pâles, cette rigidité d'icones.... Ce sont des paysannes de Petite-Russie, venues de là-bas avec une troupe de pèlerins. abandonnées ici, on ne sait comment, enfouies depuis vingt ans dans le sable ardent de Jéricho. Pendant l'hiver elles prêtent leur petite cabane aux voyageurs qui leur laissent les restes de leurs provisions, mais durant les longs étés terribles, elles

vivent de rien, au fond de la fournaise, dans le silence et la dévotion

Tandis que nous soupons, elles entrent quelquefois, sans mot dire, et ces apparitions blanches de muettes, la pesanteur étouffante et soudaine de la nuit dans ces bas-fonds, les petits bruits tristes du désert qui nous arrivent par la fenêtre, les fanfaronnades de notre interprète syrien qui s'excite à nous débiter des souvenirs de Paris et de l'Exposition, tout cela, perçu comme en rêve à travers la demi-stupeur où nous a jetés l'interminable descente à travers le pays vide, tout cela fait une soirée unique dont les détails se gravent dans le dernier fond de la mémoire.

Quatre heures de sommeil lourd sous les moustiquaires que l'on voudrait arracher, qui empêchent de respirer, tant la chaleur est opprimante ; et puis, en route de nouveau, avant le jour venu, à travers le grand espace qui s'ouvre entre les monts de Moab et les montagnes de Judée. A l'est et à l'ouest, elles s'allongent, les deux grandes chaînes, enfermant une bande de ciel où les étoiles fourmillent comme une poussière précieuse qui emplirait un vase, quelques-unes, les plus grandes, jetant des feux extraordinaires, s'élançant en ardeurs muettes, pâmées soudain, et puis, dilatées de nouveau, si lumineuses au-dessus de la sombre terre que la chaleur de la nuit semble tomber en

nappes de toute cette fournaise, de toute cette voûte palpitante et pâle....

Et doucement l'âme se laisse envahir par le même engourdissement qu'hier soir ; pendant longtemps, il n'y a rien en elle que le reflet de ces choses simples. A ces heures qui ne sont point familières, dans ces longues marches à travers les grands espaces, alors que les menus objets ont disparu et que l'on n'aperçoit plus le monde que par vastes morceaux, on sent s'arrêter tout le petit jeu habituel qui ride la surface de l'esprit : on touche à l'une de ces rares minutes de la vie où l'on aperçoit la vérité, où l'âme ne se reconnaît plus comme distincte, ne se sépare plus des choses et participe à leur éternité....

Rien de grand comme ce drame de l'ombre et de la lumière qui a tant préoccupé les races qu'il fait le fond de presque toutes les religions. Dans le ciel on n'a rien vu changer et voici qu'il est devenu différent. A l'Orient, une clarté blanche déborde par-dessus la longue chaîne de Moab, s'épanche comme une eau pâle en nappes sinueuses, gagnant toujours, envahissant tout, noyant les astres, si bien qu'enfin, dans le ciel inondé, une seule étoile demeure, toute blanche aussi, comme une goutte de rosée qui tremble et va tomber. Et lentement, dans la grande onde claire, un peu d'or commence à se dissoudre ; il nage dans l'espace, cet or, il

tressaille, il vit, et sur sa profondeur le profil de la falaise se déploie en grand écran, cependant qu'à l'Occident, de l'autre côté de la longue plaine stérile, frappées en face par le jour, les arêtes sèches des monts de Judée se teignent de rose, d'un rose lumineux qui se met à descendre comme si l'on tirait doucement les voiles de la nuit, comme s'ils tombaient très lentement, découvrant peu à peu la muraille de roc et de sable avec ses angles, ses pointes claires, ses creux d'ombres bleutées.

Et c'est le jour. Sur le sol plat les chevaux s'emballent, hennissent à la lumière, battant régulièrement la terre. Terre étrange, toute jaune de soufre, hérissée de cônes réguliers, de petits cratères, couverte de plaques brillantes, de cristaux secs qui sont du sel et qui deviennent plus nombreux, à mesure que se rapproche la mer Morte, l'immobile ligne bleue tendue là-bas au ras du sol, entre les deux chaînes.

Devant nous trotte le maigre Bédouin, enveloppé d'étoffes, chantonnant une ritournelle, son escopette en bandoulière lui battant l'épaule, au rythme régulier de son trot. Mais il s'arrête : long conciliabule avec le Syrien qui nous guide, et soudain, au galop léger de son fin arabe, bondissant, volant comme une plume au vent, il est parti, et là-bas, très loin, voilà qu'il saute à terre et qu'à côté de son cheval ami, il se met en prières, qu'il commence,

petite silhouette grave sur le vaste ciel, la gymnastique religieuse de l'Islam, — debout d'abord, la face au sud, puis, soudain aplati, le front dans la poussière, « flairant la terre », comme autrefois les Égyptiens devant l'écrasante majesté des Ramsès. Vieux gestes orientaux par lesquels l'homme s'abîmait déjà devant les rois et les dieux terribles de Thèbes, d'Assour, de Carthage et de Sidon, gestes précis et disciplinés qu'exige aujourd'hui le culte de l'Allah dominateur et qui, ce matin comme depuis tant de siècles, ploient l'Islam, se répètent de l'est à l'ouest dans les vastes déserts, à mesure que le soleil surgit au-dessus de chaque horizon jaune et commence à dévorer les sables.

Ces solitudes-ci sont plus maudites que toutes les autres : sur ce sol amer, caustique comme un poison, le minéral est seul à fleurir; les roseaux secs ont disparu ; il n'y a plus que des cristaux de sel, des taches de soufre, des cônes de plâtre. Dans ces régions la terre a déjà commencé de mourir; elle est devenue semblable aux astres desséchés qui ne promènent dans l'espace que de la matière simple. Les hommes d'autrefois l'avaient bien senti quand ils disaient que ces lieux ont été dévastés par une main de colère, châtiés par Iahvé pour les crimes de Sodome et de Gomorrhe. De là cette singulière fascination que ces bas-fonds ont toujours exercée sur les âmes religieuses. C'est ici que Jésus vint

jeûner pendant quarante jours; c'est ici que les prophètes se retiraient quand ils « descendaient au désert » pour y retrouver l'Éternel. L'Éternel habite ici : tout s'est immobilisé devant lui, sous le feu de la grande torche impassible qu'il promène tous les jours sur l'étendue muette. Dans ce désert, la vieille ardeur religieuse d'Israël se rallumait. Il le savait bien, le maigre saint Jean, quand, vêtu de poil, nourri de miel sauvage et de sauterelles, il appelait ici « tous les habitants de Jérusalem et de la Judée » pour les enflammer du souffle ardent de sa prédication. Là-haut, dans les fissures de ces rochers brûlés, des couvents s'incrustent encore à la pierre, s'enfoncent dans ses trous comme des aires inaccessibles. Sur ces falaises, parmi les angles rosés de la vieille roche, quelques-uns de ces creux d'ombre sont des grottes où, de siècle en siècle, les anachorètes sont venus nicher comme des chauves-souris, immobiles, maigris, les yeux dilatés par l'aveuglante vision de l'Éternel, n'entendant rien que leur monologue intérieur, ne voyant rien, quand s'effaçait l'image hallucinante, que les grands jeux de la lumière sur les sables fauves. Aujourd'hui encore, on retrouve ici des ermites éthiopiens, des solitaires nègres qui murmurent de vieilles prières africaines. A ce régime, la cervelle se met à bouillonner, plus souvent elle se dessèche, se rétrécit jusqu'à l'idiotie.

Sous ce ciel de flamme, entre ces montagnes de pierre et de sable, seule à seul avec l'immuable, l'âme périt d'horreur et de solitude, ou bien elle se trempe, s'épure, s'exalte, monte jusqu'à la prophétie, jusqu'à l'éblouissement sublime, jusqu'à l'âpre cri que nous entendons encore vibrer dans les vieux versets hébraïques.

Nous marchons sans nous voir avancer, tant les lignes du paysage sont simples et grandes, tant les deux hautes murailles de Moab et de Judée sont éloignées. Toujours ces cônes, ces cratères, ce soufre et ce sel. Devant certaines boursouflures bitumineuses, les petits chevaux nerveux, comme s'ils sentaient que cette nature contient quelque chose d'insolite, s'arrêtent, refusent d'obéir à l'éperon. Brusquement, d'un coup de sabot impatient, ils crèvent la croûte. Jaillit un jet de fumée qu'ils aspirent follement, dont ils se grisent pour s'emballer ensuite jusqu'à la rive de cailloux qui borde les eaux amères.

En ce moment il est six heures, et par-dessus les monts de Moab, le disque radieux vient de surgir. A cette époque, sa flamme est si dangereuse dans ces régions qu'aussitôt l'astre paru, il faut le fuir et songer à rentrer. Nous ne restons ici que quelques minutes, mais c'en est assez pour ne jamais oublier l'épouvantable simplicité de cette désolation. Une plage de pierres aiguës que les

eaux trop épaisses de cette mer morte n'ont jamais pu rouler; appesantie sur ces pierres, une onde poisseuse où, tout au bord, le soleil se mire en flammes languides, en taches aveuglantes et molles, avec des reflets lents de mercure; çà et là quelques branches flottantes apportées par le Jourdain et rongées comme par un acide; puis, entre les deux falaises, entre les deux murs calcinés où le soleil se réverbère, à perte de vue dans le sud, coupant le ciel d'une ligne d'horizon, toute l'étendue bleue, lourde, morne, qui déjà commence à fumer dans sa cuve, à se charger de lueurs sombres, à jeter des reflets de métal fondu.

A midi, de Jéricho, j'ai revu la mer désolée, basse, aplatie au niveau des sables comme une petite bande lisse. Mais au-dessus d'elle, entre les deux hautes parois de pierre qui s'allongent sans finir vers les solitudes de l'Arabie, l'espace est devenu gris, une buée de plomb pèse, éteignant le bleu du ciel, voilant, comme pour cacher un mystère, l'huile inerte que le soleil couve, l'enfer morne où tombent et s'amassent ses feux.

IX

26 septembre.

Nous voici sortis des solitudes et brusquement entraînés dans un étrange tourbillon mondain. A Jérusalem, nous trouvons une grande bande française qui vient d'arriver par le dernier paquebot; les fonctionnaires turcs que nous rencontrons à l'hôtel s'animent; le pacha morne semble moins triste, au dehors la foule citadine est en rumeur. Le grand jour s'est levé, et nous recevons une carte glacée par laquelle M. le gouverneur de Jérusalem veut bien nous inviter à l'inauguration du chemin de fer de Jaffa.

Notre départ de l'hôtel n'a pas été très imposant; Jérusalem n'est pas habituée à ces fêtes officielles, le service d'ordre est mal fait dans la cité de David. Pourtant nous produisons une grande impression sur la foule arabe en montant dans les vieux carrosses, et, cahin-caha, nous partons par la route de Bethléem, par la route qui surveille les vallées tristes où les oliviers gris festonnent la pierre.

Oh! quelle gare rouge! quelle gare flamboyante avec tous ces drapeaux turcs où le croissant de l'Islam coupe, nu et clair, l'étoffe rutilante! Cela

fait un peu mal aux yeux sous le soleil de dix heures. Est-ce que ces Turcs intransigeants ne vont pas avoir la bonne grâce en l'honneur de nos ingénieurs français d'adoucir tout cela avec un peu de blanc et de bleu? Quelle façade orgueilleusement ottomane pour ce chemin de fer qui fut construit, comme tout ce qui se fait dans ces vieux pays délabrés, par la science et l'argent de l'Europe!

Messieurs les pachas jouent les grands rôles, à présent que la ligne est terminée. Ils ne sont pas venus de Constantinople, ils n'ont pas tristement navigué loin de leurs harems pour ne pas éblouir un peu la pauvre foule syrienne que l'on fait ranger à coups de courbache, si respectueuse pourtant des personnages en fez et en tuniques, des bons gouverneurs, des bons fermiers d'impôts qui viennent de Stamboul pour la maintenir dans l'état de maigreur qui convient. Mais le vieux monsieur musulman qui sait l'argot parisien semble préoccupé : va-t-il occuper la première ou la seconde place d'honneur? Grave question qui nous tourmente aussi et que le directeur de la société française qui construisit la ligne aide à résoudre, en même temps que d'un geste, tout en causant, il fait aiguiller les machines, déblayer la voie, avec la tranquillité précise de ces hommes de tête et d'action que l'Orient ne produit guère.

Onze heures. Le soleil monte, la campagne bi-

blique poudroie, les femmes chrétiennes, voilées de blanc virginal, se pressent derrière les barrières, s'assoient comme un grand chœur antique; les photographes, montés sur des tribunes, semblent dresser des guillotines; nous nous alignons contre un mur, un peloton de soldats musiciens braque sur nous d'inquiétantes gueules de métal, se range au commandement comme pour nous fusiller, les drapeaux rouges prennent des tons féroces : quelque chose de sinistre se prépare.

L'heure approche. Debout devant les fonctionnaires turcs, les imans vont faire les gestes rituels qui fléchiront Allah; les locomotives sont sous pression, habillées d'écarlate, couvertes de palmes et de croissants, pareilles à des animaux de rêve, à des bêtes d'Apocalypse qui seraient descendues dans ce vieux pays des visions monstrueuses. Allons! qu'on fasse entrer les tristes héros de la journée, les trois moutons dont Allah, pour sourire à cette fête, veut humer le sang fumeux. Pauvres bêtes que la société de construction vient de faire acheter et dont elle a doré les cornes, pauvres moutons à grosses queues syriennes! Ils entrent, éblouis par tout ce rouge, trébuchant sur les rails, si seuls dans l'espace où s'allonge la voie, devant cette foule massée sur les trottoirs, devant tous ces fonctionnaires chamarrés et souriants qui demandent leur mort pour que les locomotives

Baldwin fonctionnent sans accidents! A ce moment, la musique militaire éclate, les soldats poussent des hourras disciplinés, les trombones nous mitraillent, les pistons scandent des basses, les fanfares saluent l'arrivée craintive des victimes qui se serrent tremblantes l'une contre l'autre, tandis que tout le monde se lève et que les pachas, la face au ciel, les bras ouverts, les paumes renversées, s'apprêtent à entendre la longue prière de l'iman dont la voix monte maintenant, suppliante, dans le silence.

Amen! répondent les pachas. Vite, à présent, le sacrifice, pendant que les trombones reprennent avec rage, en décharges exaspérées. Sur les inutiles victimes des bouchers se jettent; ils les terrassent, malgré leurs résistances, leur couchent le col sur le rail, pour que, tout à l'heure, les roues passent bien sur le sang, leur tranchent la gorge avec un mauvais couteau qui a du mal à traverser la laine. Un gros jet rouge : la bête n'a pas poussé une plainte, et maintenant, plus seule encore devant cette foule, sans lutte contre l'Inévitable, traversée d'ondes frissonnantes, ses yeux se dilatant dans le soleil, elle attend la mort devant l'iman satisfait....

A présent tout est fini; on emporte les victimes; le peuple se précipite, grimpe d'assaut dans les wagons et le premier train passe sur les traces san-

glantes, fuit vers les vallées de pierre, emporté par la locomotive rouge qui ronfle sous ses drapeaux.

Ce soir, à six heures, grand banquet sous la tente, près de la gare. Le peuple se bouscule encore pour nous voir monter en voiture et là, au pied de la tour grise de David qui domine avec tant de tristesse les grands creux, pendant un instant nous formons un étrange vis-à-vis, nous, les Européens en habits et en claques, eux les juifs lamentables, les Arabes flegmatiques en turban, les Bédouins emprisonnés, raidis dans la lourdeur de leurs manteaux. Puis de nouveau, cahin-caha, dans les antiques carrosses sur la vieille route, à l'heure pâle où la campagne est d'argent grisâtre, — sobre et tendre, avec ses petits oliviers dans la blancheur des pierres, comme un paysage de Cazin.

Long dîner, où nous avons pour voisins des effendis, des magistrats locaux, peu lavés, boutonnés jusqu'au cou dans de vieux paletots râpés d'Europe. Figures usées et aveulies, où l'on sent le fonctionnaire oriental qui n'est point payé et se rattrape sur les administrés, habitué aux prosternations devant le pacha qui, par faveur insigne, lui jette une cigarette à ramasser. Avec méfiance, avec tristesse, ils mangent, sans mot dire, avec des regards sournois, des mines de chiens battus. Mon voisin couve longtemps des yeux un ravier de sardines et

puis se décide à en prendre une avec ses doigts.

Les chefs sont mieux, le gouverneur de Jérusalem a un visage plissé, tourmenté, de Turc intelligent. Celui de Ramleh, qui sort de sa bourgade pour la première fois depuis dix ans, est un gros père impotent et empoté, enfoncé dans sa graisse, au rire aigu, aux petits yeux pleins de joie et de malice.

Quelques discours en turc, puis traduits en français, qui ressemblent beaucoup à ceux que l'on débite chez nous en semblable occasion : on y parle un peu plus de la Providence, et autant de l'agriculture, du commerce et de l'industrie.

Cependant, devant nous, comme la tente n'est point fermée, s'ouvre la nuit d'Orient. Le peuple de Jérusalem est sorti de sa ville et, rangé dans la campagne nocturne, nous contemple très calme, car les coups de fouet ont vite fait de réprimer les mouvements de curiosité. Les femmes, assises sur de petits murs, vêtues comme autrefois la Vierge, forment dans l'ombre des groupes d'une blancheur harmonieuse et vague. On dirait des fantômes de jadis, une antique génération, revenue dans la nuit pour regarder en silence ces modernes civilisés qui viennent toucher à l'Orient, aux graves pays du Passé. Tout proche, un vieux Bédouin décharné, déguenillé, la face ravinée de rides, semble un pasteur sémite, un compagnon d'Abraham ressuscité

du fond des siècles, sorti de son désert, soudain placé face à face avec des Parisiens qui dînent en tenue de soirée, lui debout, muet, parcheminé par le soleil et par le temps...

...Au delà, les montagnes sacrées ondulent, les plateaux de pierre pâle croisent leurs lignes paisibles, la nuit de Bethléem rayonne d'étoiles qui nagent dans la lueur bleue de l'espace, et tout est comme il y a deux mille ans....

X

29 septembre.

Aujourd'hui, nous visitons la célèbre mosquée d'Omar dont la coupole byzantine s'arrondit sur le grand quadrilatère du Haram-el-Chérif, au premier plan de la ville quand on la regarde de la vallée de Josaphat. Aussi bien, ces cérémonies, ces sacrifices sanglants nous ont rappelé que Jérusalem est une des capitales religieuses du monde musulman, sacrée à tout le monde sémite, aux sémites de l'Islam comme aux sémites d'Israël, aussi bien qu'aux peuples chrétiens dont la religion n'est qu'un rameau riche et bourgeonnant enté par les races aryennes sur la branche juive du vieux tronc sémitique, du vieux tronc nu et fort que plantèrent les premiers nomades du désert, les pasteurs contemporains d'Abraham.

On plonge dans les noirs boyaux intérieurs où se presse obscurément la foule arabe et juive. Tout au bout, la porte massive des maugrabins, que l'on traverse sous les yeux jaloux des dévots musulmans, et, brusquement, voici s'ouvrir à la lumière un vaste espace de terre battue, long et large de quinze cents pieds, fermé au sud et à l'est par le

vieux mur à créneaux de la ville, planté de cyprès noirs qui rendent plus intense le bleu profond du ciel. Sur ce quadrilatère, comme piédestal de la mosquée d'Omar, une plate-forme, haute de dix pieds, dallée de pierres lisses, où le soleil s'étale à l'aise, se réverbère, jette une nappe aveuglante de lumière. Cours ou parvis, on retrouve toujours ces grandes surfaces autour des édifices musulmans, ces vastes plans nets, aux lignes précises qui vous donnent d'abord la sensation de l'espace libre, et qui flamboient sous les rayons de midi. Cela est ardent et nu comme un morceau de désert : on dirait que pour prier, le musulman veut de la solitude autour de lui, que l'Allah farouche exige des étendues simples, ne se révèle et ne parle que lorsqu'il a fait le vide autour de lui, comme ce feu du soleil qui s'apprête à culminer dans le pur éther.

Vraiment il faut venir ici pour savoir ce qu'est à onze heures la lumière sur ce haut plateau de Jérusalem. Entre les marbres des petits édifices, portes, arcades, mastabas, mihrabs, fontaines, semés sur la vaste terrasse, entre les noirceurs maigres des hauts cyprès, elle règne, sèche, torride, dure, découpant tout en lignes absolues, avec une précision implacable et crue, comme, la nuit, ces éclairs d'un millième de seconde qui font fermer les yeux de douleur, mais pas avant qu'on

n'ait vu surgir tout un paysage éblouissant et blanc, fouillé partout, et qui, les ténèbres retombées, laisse ses lignes flamboyantes sur la rétine.

Il y a une beauté musulmane dans le silence et l'ardeur de toutes ces choses, dans ces grandes nappes de pierre lisse, dans ces arbres sérieux, dans la solennité de ces arbres noirs, de ces cyprès éternels au feuillage immobile et sans vie qui se lèvent religieusement sur l'immuable azur et que, d'Agra à Fez, l'Islam a plantés autour de toutes ses mosquées blanches.

Presque toujours la solitude ici, mais aux heures douces du soir et du matin, çà et là, traînant leurs babouches sous les cyprès, ou bien penchés pour les ablutions sur les fontaines, couchés à l'ombre sur la pierre, quelquefois accroupis et nasillant un texte sacré avec un monotone balancement du corps, des prêtres, des dévots, des étudiants, des vieux à barbe blanche, des femmes même, assises, allaitant un enfant, tout un petit monde flâneur et pieux rappelle que ces mosquées ne sont pas seulement des lieux de prière, mais de petites cités religieuses que hante le peuple musulman, chacun rôdant ou rêvant à sa guise, sur les nattes fraîches de la maksoura ou bien sur les marches de la cour, à côté des petits dômes serrés qui sont les logis des prêtres, à l'ombre des tombeaux où reposent les cheiks et les derviches célèbres, au mur-

mure des eaux bruissantes dans les vasques. A côté de ce peuple grave, un peuple d'oiseaux fréquente aussi les parvis de la mosquée, beaux oiseaux tranquilles, colombes aux ailes pures qui n'appartiennent à personne, qui sont chez elles parmi les marbres, dans ces lieux recueillis de lumière et de silence.

Que nous sommes loin des ombres froides du Saint-Sépulcre, des nefs obscures, des cryptes moisies, de toutes les ténèbres de la douleur chrétienne ! Au centre de l'éblouissante terrasse, la mosquée assoit son octogone régulier, découpe ses arêtes de cristal, ses pans exacts que dentellent des fenêtres treillissées, que couvrent somptueusement des faïences, des émaux où la lumière s'adoucit, se fait grave et chaude en chantant l'harmonie blanche et bleue des arabesques enlacées. Et là-haut, sur ce prisme à huit faces, le dôme de métal arrondit sa courbe juste, dessine son bulbe parfait, exaltant dans le ciel le croissant d'or qui flamboie.

A l'intérieur, une demi-obscurité flotte, s'épaissit dans les profondeurs de la coupole, non pas triste, mais somptueuse, pénétrée de rayonnements mystiques, et peu à peu, sur la concavité des parois, dans cette ombre glorieuse, l'œil démêle des dessins, suit l'enroulement des arabesques où s'attardent les lueurs que tamisent, presque éteintes, les bleus et les violets des verrières. D'abord une

première zone de larges fleurs entrelacées, noires sur cet or pâli des mosaïques qui luit doux et chaud comme du vieux cuir repoussé. Au-dessus, les mystérieuses fenêtres qui ne semblent pas donner sur le ciel extérieur, mais rayonner d'une lumière spéciale, intime. Tout en haut la coupole s'achève, se ferme dans une confusion de ténèbres dorées.

C'est l'intérieur d'un bijou, d'une cassette ouvragée, un monument où l'on ne sent plus la pierre, le bloc qui construit, mais ciselé à même dans des joyaux et du métal précieux.

Il y a quelque chose d'étrange dans ces verrières dont les couleurs changent à tous moments de nuance et d'intensité, dans ces sombres et mouvantes clartés qui rayonnent d'elles. Les somptueux vitraux de nos cathédrales n'ont pas ce mystère. Et peu à peu, à force de chercher, on découvre qu'en effet ces verrières ne sont point des vitraux, qu'au lieu d'avoir été tracées sur le verre, ces lumineuses arabesques ont été découpées dans une pierre en treillis profond. Derrière cet écran ajouré, à quelque distance, sont placés des carreaux de couleur que le jour traverse. Cela fait d'abord un amortissement très étrange des teintes, puisqu'elles n'arrivent que mêlées d'ombre, puisqu'on ne les aperçoit qu'emprisonnées au fond des innombrables étuis, de chaque petite lunette profonde que forme chaque feston du dessin. Et puis,

à mesure que l'on se déplace, tandis que le dessin découpé dans l'écran reste invariable, on voit varier les couleurs, les bleus se changer en rouges et en violets. On les voit aussi s'allumer et pâlir suivant qu'à travers les carreaux et le treillis, le jour tombe normalement sur l'œil ou bien ne le frappe qu'après être venu s'éteindre sur les parois intérieures de ce treillis. De là ce jeu de lueurs surnaturelles. ce palpitant débat de nuit et de clartés. Telle verrière est en partie obscure et en partie rayonnante, ses fleurs et ses arabesques jettent çà et là des étincelles mystiques, finissent, on ne sait comment, dans l'ombre pâle de la pierre. Telle autre luit tout entière, mais si faiblement, comme faite de diamants doux, à peine bleutés, d'une couleur de myosotis mourants.

Rien de plus achevé que l'art qui nous transporte dans cette gloire confuse, dans ce fabuleux paradis de clartés et de couleurs emprisonnées. Mais rien de plus abstrait que cet art, rien de plus dédaigneux du réel. Il ne s'intéresse pas à la nature pour en dégager les caractères généraux et profonds. Comme la musique, qui combine des sons pour manifester certains états de sensibilité, il compose des symphonies, il groupe arbitrairement des teintes et des degrés de lumière pour traduire les émotions simples de l'âme, de l'être sentant qui adore, qui triomphe, qui se prosterne ou qui

commande. Comme la musique, au réel concret il n'emprunte qu'un élément, et cet abstrait qui est la couleur, il sait le modifier, le placer vis-à-vis de lui-même suivant certains rapports, en construire des ensembles qui ne correspondent à rien dans le monde extérieur, mais qui, par une liaison secrète que l'artiste sent d'instinct, *transposent* dans le monde visible quelques-uns des événements de l'âme invisible. Peu importe l'élément abstrait qui sert à cette transposition. Que ce soit la masse sensible à l'œil, comme dans l'architecture, le son, comme dans la musique, la couleur et la ligne comme dans ces arabesques, chaque série d'éléments forme une gamme différente, plus ou moins étendue, plus ou moins nuancée, plus ou moins capable de correspondre entièrement, terme à terme, aux séries de sentiments et d'émotions. Certes, entre toutes ces gammes, celle des lignes et des couleurs abstraites nous semble la moins expressive : c'est peut-être parce que nous la connaissons moins que les deux autres, parce que notre éducation insuffisante ne nous permet pas d'en apprécier tous les pouvoirs et toutes les délicatesses, et en cela, devant ces arabesques, nous ressemblerions à un Chinois qui voudrait porter un jugement sur une sonate de Mozart, incapable de participer à son humeur fantasque ou modeste, de sentir sa tenue souriante ou sa passion sérieuse.

Mais si peu que nous ayons l'habitude de ce genre particulier de transposition, nous devinons bien qu'il existe une relation entre quelques-unes de ces mosaïques et quelques-uns des états simples de notre âme. Et cela s'explique, car, physiologiquement, nous savons qu'entre les diverses couleurs et les divers degrés de tension de notre énergie nerveuse, il y a une liaison; que le rouge, par exemple, l'exalte comme certains timbres de trompette dans la série des sons. A présent, que l'artiste arabe combine ces couleurs, qu'il entremêle les lignes sinueuses, brisées, les cercles, les losanges aigus, et voilà qu'il commence à s'exprimer par le détail. Nous ne savons pas comprendre toute sa langue, mais nous entendons le sens général de l'émotion qu'il traduit. Est-ce qu'il n'y a pas de la tendresse dans ces lignes flexibles qui serpentent, de la conviction forte dans ces larges étoiles rouges plaquées sur du blanc, une autorité impérieuse dans ces grandes lettres arabes, incrustées en marbre noir, qui dehors fulgurent au soleil? Est-ce qu'il n'y a pas de l'amour et de l'adoration religieuse dans ces verrières? Est-ce que là-haut, dans cette profondeur ténébreuse et pourprée, l'âme ne s'épand pas, ne monte pas comme un alleluia mystique, comme un hymne sacré de glorification?

Architecture, musique, poésie lyrique, ara-

besque, il semble bien que les Arabes n'aient connu que les arts qui manifestent l'âme avec ses mouvements tendres ou brusques, ses saccades et ses détentes. Ils ne sont pas sortis d'eux-mêmes pour regarder et comprendre les choses; ils n'ont point participé à leur vie par sympathie, ils ne se sont pas intéressés à leurs formes fuyantes. Aujourd'hui encore, sous sa tente, le Bédouin écoute le poète ou le musicien de la tribu; il ne s'est pas avisé de spéculer sur le cours des astres, de philosopher avec son ami en gardant son troupeau, de tracer des lignes sur le sable comme autrefois le Grec sur une plage, et de chercher leurs propriétés mathématiques. Probablement, le nomade est trop solitaire; rien dans l'étendue morte du désert ne fait obstacle au développement de l'être intérieur, ne prend de force son attention, ne se dresse devant lui pour l'obliger à regarder et l'empêcher de sentir, pour s'opposer à ce moi qui se projette toujours au premier plan. De là peut-être le trait principal de la religion qu'ont inventée les Arabes, de cet islamisme dont le dieu volontaire n'a point de forme, dont le livre sacré ne contient point d'idées, qui s'empare pourtant de tout l'homme et le fanatise, si dénué de raisonnement que nos missionnaires le déclarent inattaquable au raisonnement et renoncent même à convertir, — religion toute nue et toute simple, ardente et sèche,

pleine de passion et vide de pensée, très analogue en cela au judaïsme et qui justement, comme le judaïsme au contact des Aryens d'Europe, s'est soudain transformée en pénétrant chez les Aryens de la Perse et de l'Inde, s'est chargée tout de suite de métaphysique, s'est dilatée presque jusqu'au panthéisme, s'est multipliée en sectes mystiques, a enfanté des drames et des théologies.

XI

1er octobre.

Aujourd'hui, samedi, c'est presque fini du bruissement intérieur des ruelles ténébreuses : même dans le bazar arabe, il n'y a que du silence. A voir la ville si vide un jour de sabbat, on se rend compte de ce qu'y sont les juifs; le long terrier où ils grouillaient est vide : plus une seule face pâle, plus une tête à papillotes grasses, plus personne dans les rues. Mais de temps en temps, d'une fenêtre grillée, d'une chambre en saillie sur la rue, tombent des chants, et à travers les portes basses, au fond des cours, on distingue des groupes juifs, hommes et femmes en lévites, en longs manteaux, qui s'assemblent comme pour des réunions secrètes. Et devant leur air de mystère, devant leurs mines lamentables, leurs longs cheveux, devant ces têtes de vieux sorciers en robe, comme devant ces ruelles, ces petites cases où ils s'enferment, où ils se tapissent pour vivre entre eux loin du plein air, on comprend l'effroi, l'horreur vague que les vieilles juiveries d'Europe inspiraient autrefois au peuple naïf et crédule des artisans et des laboureurs, les légendes sinistres dont s'épouvantent encore les

villages russes, et qui, dès le premier siècle, circulaient à Rome sur les juifs et leurs maléfices ténébreux, sur leurs empoisonnements et leurs assassinats d'enfants.

Quel spectacle dans cette synagogue, où je m'aventure, où je me sens seul comme un intrus qui pénétrerait dans une famille au moment où l'on célèbre quelque rite intime et passionné. Une foule blanche, une foule d'hommes maigres, tous vêtus de la blanche simarre du sabbat, blêmes comme si le sang était usé dans cette race trop ancienne, des vieux aux crânes pointus, aux traits aigus, dont les yeux d'oiseaux flambent sous leurs calottes de fourrures, tout un peuple en rumeur, excité, traversé de secousses brèves comme des chocs électriques et qui font fléchir en même temps les centaines d'échines avec un rythme sec et vif, dans le bourdonnement des prières, pendant que le rabbin, face au mur, debout devant la foule, mène ce frénétique concert, élance les supplications qui attisent les cœurs, avec des notes perçantes et sonnantes, avec des modulations extraordinaires, avec des sursauts de l'épaule, des soubresauts qui s'accélèrent, mélopée violente, véhémente, ardente, qui ne ressemble à rien, ni arabe, ni européenne, impérieuse, sauvage, belle infiniment et que les voûtes de toute la synagogue prolongent en résonances. Et par à coups, cela s'exaspère : les flexions

saccadées de tous les corps deviennent plus rapides; le prêtre sanglote; son chant devient un cri, monte aigu et déchirant, des vieillards jettent des soupirs, lèvent des bras tremblants vers le ciel : un souffle passe, tout frémissant, tout brûlant d'émotion et de vouloir.

Sur une tribune, un juif, jeune encore, dont je reverrai longtemps la pâleur et les yeux pensifs, domine le peuple, le contemple d'un air doux et profond de Christ. Et jeté brusquement si loin de notre monde moderne, dans cette rumeur et cette musique qui met une vapeur sur les choses, qui exalte en la brouillant l'imagination, l'esprit fait un saut de dix-huit siècles; on croit revoir les scènes mémorables d'autrefois, les scènes du temple qui précédèrent la passion, la foule ardente, les centaines d'yeux perçants sous les sourcils touffus, tous les yeux hostiles et brûlants, les cris de mort, et debout, tranquille, l'homme solitaire avec son sourire de pitié triste. On comprend qu'autrefois, libre et maître chez lui, ce peuple ait massacré l'impie qui touchait à la Loi, on comprend toutes les tragédies sanglantes et sacrées de la Bible. Et, confusément, le Syrien qui m'a guidé jusqu'ici sent tout cela, car il est inquiet; l'antique effroi du chrétien devant le juif lui revient; il veut partir, il répète qu'il n'est pas prudent de rester, que l'on pourrait bien *verser notre*

sang. Probablement notre sang ne risque rien du tout. mais, en effet, on se sent mal à l'aise ici, terriblement isolé dans cette clameur de prières. Nous nous sauvons très vite; mais pendant quelques instants, perdu dans cette foule qui invoque son Dieu à elle, l'Éternel jaloux dont le nom resplendit sur les murs, dans ce bruissement passionné, dans le feu de tous ces yeux, j'ai bien cru voir passer l'âme indestructible de cette race qui traverse l'histoire comme un coin d'acier.

*
* *

Quand on ouvre la Bible, on voit l'idée se préciser. Elle est bien semblable à sa sœur arabe, cette âme juive; comme elle, toute repliée sur soi, toute concentrée, pauvre en reflets venus du dehors. Probablement le fond est le même, formé par les mêmes causes, et trente siècles de vie civilisée n'ont pas suffi à effacer tout à fait les traits essentiels qui se sont élaborés pendant les longues périodes préhistoriques de la race, alors que ses premières tribus, toutes semblables aux Bédouins, promenaient leurs tentes et leurs troupeaux par le désert. Même infériorité de la faculté visuelle, même incapacité à sortir de soi pour se répandre sur les contours des choses, même prédominance de la poésie personnelle et lyrique. C'est un feu

aveuglant de passion que jettent les prophètes, Ézéchiel, Daniel, Jean dans l'Apocalypse, une flamme violente, monotone, dans laquelle le réel se fond en images, en formes que la nature ne produit point : cornes qui portent des yeux, animaux « pleins d'yeux devant et derrière », roues qui volent, oiseaux à têtes de lions, bêtes fabuleuses, figures terribles de cauchemar, devant lesquelles le cœur se contracte de terreur, devant lesquelles le voyant tombe la face à terre, comme mort. Regardez de près quelques descriptions de la Bible, par exemple celles du Cantique des Cantiques. Nulle plus chaude, plus frémissante ou pâmée d'amour. Mais pleines de bouillons et de scories, coulant trop enflammées, elles ne se moulent plus sur les formes vivantes, elles s'y attachent sans les envelopper étroitement, elles s'y figent en plis éblouissants et roides. La bien-aimée est semblable « au plus beau couple de chevaux de Pharaon »; tel qu'est le muguet entre les épines, telle est la grande amie; l'épouse est « un jardin clos, une source close, une fontaine cachée; ses dents sont comme un troupeau de brebis tondues qui remontent du lavoir; elles se tiennent deux à deux, et il n'y en a pas une qui manque ». Son cou ressemble « à la tour de David, bâtie à créneaux, à laquelle pendent mille boucliers et les targes de tous les vaillants hommes ». Cette race n'aperçoit point le

dehors sensible, ces poètes ne copient pas le détail plastique et coloré; de la réalité, ils ne peignent que les traits qui manifestent un certain état moral. Si la bien-aimée ressemble aux chevaux de Pharaon, c'est parce qu'elle a leur vie et leur élan; si son cou est semblable à la tour de David, c'est parce qu'il respire la force et la majesté. Quelle peinture que celle du cheval dans Job! « Lui as-tu donné la force et as-tu revêtu son cou d'un hennissement éclatant comme le tonnerre? Feras-tu bondir le cheval comme la sauterelle? Le son magnifique de ses narines est effrayant. Il creuse la terre de son pied, il s'égaie en sa force, il va à la rencontre d'un homme armé; il se rit de la frayeur, il ne s'épouvante de rien, et il ne se détourne point de devant l'épée. Il n'a point peur des flèches qui sifflent tout autour de lui, ni du fer luisant de la hallebarde et du javelot. Il creuse la terre, plein d'émotion et d'ardeur, au son de la trompette, et il ne peut se retenir. Au son bruyant de la trompette, il dit : « Ha! ha! » Il flaire de loin la bataille, le tonnerre des capitaines et le cri de triomphe. » Que voilà bien le cheval arabe, plein d'âme, ardent et fantasque comme une femme nerveuse, généreux aussi comme un preux! Mais où sont ses dehors visibles, sa tête délicate, ses jambes frissonnantes, sa crinière soyeuse, le tremblement de ses naseaux veinés? Devant le regard du poète

hébreu, la forme a disparu; il n'aperçoit que le dedans, surtout la tension des nerfs, l'exaltation de courage, le frémissement de volonté. Et si nous trouvons étrange qu'il compare le magnifique animal lustré à la sauterelle sèche, au petit insecte grêle, c'est justement parce que nous ne voyons pas le cheval de la même façon que lui, parce que nous ne sommes pas uniquement sensibles aux saccades qui traduisent les caprices de son énergie intérieure, aux détentes brusques qui le lancent bondissant.

Ce trait essentiel en explique beaucoup d'autres, par exemple la langue dure, mal articulée, le style âpre et spasmodique de la Bible. Puisque l'Hébreu voit mal les choses du dehors, il ne peut pas exprimer leurs liaisons, leurs complexités, leurs nuances, par une phrase flexible, ondoyante, délicate, capable de s'expliquer, d'envelopper cent détails. Puisqu'il ne sait pas analyser l'objet, porter son regard sur telle ou telle de ses parties, pour démêler par abstraction ses caractères généraux, il ne sent pas le besoin de chercher des mots vides d'images particulières pour signifier l'abstrait et le général. Puisqu'il n'y a guère en lui que des sentiments simples et forts, des élans de joie, de désir, de haine, des vibrations de nerfs sensibles, sa parole jaillit saccadée, chargée de métaphores brusques, monotones, qui s'accumulent *sans progresser*.

Quoi de plus opposé à toutes les habitudes de l'esprit grec que cette façon de décrire la puissance de la Divinité? « Enlèveras-tu le Léviathan avec l'hameçon, et le tireras-tu par la langue avec le cordeau de l'hameçon que tu auras jeté dans l'eau? Mettras-tu un jonc dans son nez ou perceras-tu ses mâchoires avec une épine? T'en joueras-tu comme d'un petit oiseau et l'attacheras-tu pour tes jeunes filles? Qui est-ce qui découvrira le dessus de sa couverture et se jettera entre les deux branches de son mors? Qui est-ce qui ouvrira les portes de sa gueule? La terreur se tient autour de ses dents. Ses éternuements éclaireraient la lumière, et ses yeux sont comme les paupières de l'aube du jour. Son souffle enflammerait des charbons et une flamme sort de sa gueule. La force est dans son cou, et la terreur marche devant lui. Sa chair est ferme : tout est massif en lui, rien n'y branle. Il fait bouillonner le gouffre comme une chaudière, et rend semblable la mer à un chaudron de parfumeur. Il fait reluire après soi son sentier, et on prendrait l'abîme pour une tête blanchie de vieillesse ... Il n'y a point d'homme assez courageux pour le réveiller; qui est-ce donc qui se présentera devant moi?... Voici : ce qui est sous tous les cieux est à moi. — Alors Job répondit à l'Éternel et dit : Je sais que tu peux tout et qu'on ne saurait t'empêcher de faire tes pensées. »

Voilà leur façon de philosopher : évidemment, si leur instrument nerveux est admirable, leur instrument intellectuel est incomplet. Ils sont incapables de spéculation philosophique, probablement parce que, pour abstraire, il faut commencer par regarder le monde dont on veut tirer des abstraits. La Grèce, qui s'est enchantée naïvement de la nature, qui l'a divinisée avec crédulité, qui en a revêtu ses dieux, leur donnant des corps souples comme l'eau ou majestueux comme le ciel, la Grèce a pourtant su raisonner de Dieu et le considérer comme le plus abstrait de tous les abstraits. Le Dieu biblique ne se spiritualise jamais jusqu'à l'abstraction, et cependant il n'a point de corps. Il apparaît comme un feu ardent, comme une colonne fumeuse. On sent sa présence à un tressaillement intérieur : Job le voit passer comme une étendue longue. Au contraire, au dedans, il est strictement défini; c'est une personne invisible, une âme comme celle des hommes, beaucoup plus précise et limitée que celles de Zeus et d'Athéné, qui restent ondoyants et vagues au moral; il a son style à lui, sa façon de commander, c'est une « créature d'esprit borné », de tempérament autoritaire, qui se manifeste par des ordres et des coups d'État; c'est un despote, exigeant, jaloux, de volonté absolue et arbitraire. Il a créé le monde, car les choses ne sortent pas les unes des autres

par voie de naissance, d'expansion, de bourgeonnement : elles ne sont pas assez fluides pour cela. Elles ont été fabriquées par lui, solides, arrêtées, définitives, et il prouve sa force par ces constructions matérielles; il en est fier; il exulte en répétant que c'est lui qui forgea le Béhémoth et le Léviathan. « Voilà le Béhémoth que j'ai fait; il mange le foin comme un bœuf. Voilà, maintenant : sa force est en ses flancs et sa vertu est dans le nombril de son ventre; il remue sa queue qui est comme un cèdre. Les nerfs de ses épouvantements sont entrelacés; ses os sont des barres d'airain. C'est le chef-d'œuvre du Dieu fort; celui qui l'a fait lui a donné son épée! » — Quel âpre cri d'orgueil! Comme on y sent une âme d'homme! Une âme analogue à celle des tyrans sémites de l'Assyrie, qui, dans un style semblable, aussi bref, aussi scandé, vibrant comme un cri d'aigle vainqueur, gravaient sur la pierre impérissable le récit de leurs exploits.

Dans ce Dieu toute l'âme hébraïque s'est projetée. Qu'est-il, sinon un prolongement d'elle-même! Quelle raison d'être a-t-il en dehors de la race juive? Avant tout, il sert de point d'appui à sa personnalité. Il est la pierre de même substance qu'elle, le fondement de granit par lequel elle se continue, le rocher où elle s'incruste pour s'enfoncer dans le sol éternel qui supporte toutes les

choses, pour participer à sa solidité, devenir capable de toutes les résistances, inébranlable à tous les chocs. A la pensée de Iahvé, le moi hébreu se sent plus robuste; il tressaille, s'exalte, et le cri véhément qu'il jette contient un défi plus ardent : « Par la faveur de l'Éternel[1], le juste garde tous ses os, et pas un n'en est cassé. » Il se maintient debout et ferme : « Quand toute une armée se camperait contre lui, son cœur ne craindrait pas[2], car l'Éternel est un rocher, la haute retraite où il s'appuie. » A sa vue l'homme qui languissait se redresse : il redevient lui-même, il réagit contre le poids des choses qui le déformaient; le moi qui se dissolvait reprend sa consistance, il sent la vie lui revenir avec plénitude, comme une ondée de sang chaud, lorsqu'après un long jeûne il a mangé de la chair. « Mon âme s'est rassasiée comme de moelle et de graisse, et ma bouche le loue avec un chant de réjouissance. » Entendez-vous dans ces cris vibrer tout l'être physique? C'est que cette âme hébraïque qui ne contemple point la nature multiple et colorée, qui ne crée son Dieu qu'avec la matière qu'elle trouve au dedans d'elle-même, entre toutes les sensations ne connaît guère que les plus simples, les primitives, celles qui, manifestant l'état de son énergie interne, tendue ou re-

1. Psaume 34
2 Psaume 27

lâchée, s'épandent par tout l'organisme, retentissent à travers tout le réseau nerveux, s'irradient en ondes diffuses, émeuvent jusqu'aux viscères[1] : « Je me suis écoulé comme de l'eau, et tous mes os sont disjoints, mon cœur s'est fondu dans mes entrailles! » Dans cet abattement de l'âme, tout le corps se défait, s'affaisse comme sous le poids d'un monde : « Éternel! toutes tes vagues et toutes tes eaux ont passé sur moi[2]. Ma vigueur est desséchée comme un test et ma langue tient à mon palais, et tu m'a mis dans la poussière de la mort! » Revienne l'onde vivifiante, et son cœur s'égaie, saute de joie et d'espoir au dedans de lui. — De toutes les sensations, ce sont là les plus élémentaires : celles qui font rire et pleurer un enfant. Au-dessous des reflets mobiles que le monde jette sur nous, elles forment le fond le plus intime de nous-mêmes, elles composent notre caractère, notre personnalité reconnaissable, notre tempérament, vaillant ou mou. Certainement elles sont presque toujours causées par le contact du dehors, mais elles nous atteignent trop profondément pour nous renseigner sur les choses du dehors. Elles ne s'ordonnent pas en perceptions; elles restent au dedans de nous, elles s'y fondent en émotions, émo-

1. Voir, sur ce rôle des visceres dans la sensibilité, Ribot, *les Maladies de la personnalité*, chap. Ier.
2. Psaume 42.

tions simples comme elle, de vouloir, de courage, de haine, de désir, de toutes les plus familières aux poètes bibliques, senties par eux, avec une intensité, exprimées avec une ardeur extraordinaires. Ce sont des frissons qui les traversent, des secousses nerveuses qui leur arrachent des cris lyriques : « Mon âme! pourquoi frémis-tu au dedans de moi? » Leurs exclamations d'impatience trahissent une surcharge d'énergie qui s'est accumulée, qui couve, qui jette déjà des étincelles irritées, qui, au moindre contact, éclatera comme la foudre : « Mon âme a soif de Dieu, du Dieu fort; ma chair le souhaite en cette terre déserte, altérée et sans eau. » Ces émotions remuent en l'homme jusqu'à l'arrière-fond animal. Pour comprendre un mot comme celui-ci : « Mes reins *se sont fondus d'attente* au dedans de moi, » il faut songer à la panthère tombant en arrêt devant sa proie, immobilisée soudain dans sa marche, coulée dans les herbes, ses yeux dilatés comme deux flammes fixes, rien au dehors ne révélant son attente et le bond qu'elle va faire, que le tremblement imperceptible de son échine. Mêmes cris de fauves, même passion frénétique et profonde quand ils haïssent : ils se vengent avec délectation. « Le juste se réjouira quand il aura la vengeance : il lavera ses pieds au sang du méchant. » — « O Dieu! brise leurs dents de leur bouche! Brise les dents

mâchelières des lionceaux. Qu'ils s'écoulent comme de l'eau! Qu'ils se fondent! Qu'ils s'en aillent comme un limaçon[1]! Brise-les menu comme la poussière que le vent disperse, foule-les dans la boue des rues! »

Ainsi, couvrant, embrassant tout l'être de l'homme, surgit impérieusement la flamme nue et blanche de la volonté. *Des attentes et des détentes de la volonté*, voilà ce que l'on sent au fond de cette âme brûlante et sèche qui souffle à travers la Bible. Rien d'étonnant que ce tressaillement du vouloir tende ou fasse frémir la voix, tour à tour l'exalte et la fléchisse, produise le rythme héroïque et bref dont vibrent les chants de victoire et de malédiction et qu'à travers la traduction nous entendons encore dans ce cantique de Déborah, dont la passion, lancée tout droit comme une flèche, ne tremble que par son excès de force et de vitesse : « Alors a été rompue la corne des pieds des chevaux par le battement des pieds, par le battement, dis-je, des pieds de ses puissants chevaux. Maudissez Mérog, a dit l'ange de l'Éternel, maudissez, maudissez ses habitants, car ils ne sont point venus au secours de l'Éternel, au secours de l'Éternel avec les forts. Bénie soit, par-dessus toutes les femmes, Jahel, femme de Héber, Kénien; qu'elle soit bénie par-dessus toutes les femmes

1. Psaume 58.

qui se tiennent dans les tentes! Il a demandé de l'eau, elle lui a donné du lait; elle lui a présenté de la crème dans la coupe des magnifiques. Elle a avancé sa main gauche au clou, et sa main droite au marteau des ouvriers; elle a frappé Sisera et lui a fendu la tête; elle a transpercé et traversé ses tempes. Il s'est courbé entre les pieds de Jahel; il est tombé, il a été étendu entre les pieds de Jahel; il s'est courbé, il est tombé, et au lieu où il s'est courbé, il est tombé, là, tout défiguré. La mère de Sisera regardait par la fenêtre et s'écriait : — Pourquoi son char tarde-t-il à venir? Pourquoi ses chariots vont-ils si lentement? Et les plus sages de ses dames lui ont répondu, et elle aussi se répondait à soi-même : — Ils partagent le butin, une fille, deux filles à chacun par tête, — le butin des vêtements de couleur de broderies, couleur de broderies à deux endroits autour du cou de ceux du butin. — Qu'ainsi périssent, ô Éternel, tous tes ennemis, et que ceux qui t'aiment soient comme le Soleil quand il sort en sa force! » Quelle sursaut que ce dernier verset! Quelle passion sauvage, retenue, comprimée, éclatant soudain, jaillissant par-dessus tout comme une victorieuse fanfare de cuivre!

Qu'est-il resté de cette âme lyrique des ancêtres d'Israël? A-t-elle complètement péri au cours de cette expérience extraordinaire, prolongée pendan

dix-huit siècles, à laquelle l'histoire l'a soumise, la dispersant à tous les vents, l'isolant au milieu des nations, parmi les tourbillons divers d'idées et de sentiments qui semblaient devoir la dissoudre et la reconstruire suivant leur propre forme, essayant de l'user par les chocs répétés, par les attaques de toutes espèces, de l'anémier par la vie sédentaire et méprisée? Il semble bien qu'elle n'ait pas cédé et que, par-dessous les changements superficiels, sa structure fondamentale soit restée la même. Avec son antique ténacité, elle a su se fermer aux influences du dehors, et comme tous les êtres volontaires, comme toutes les personnalités fortes qui s'assoient sur des sentiments durables, rester elle-même, persister dans sa propre forme. Notez d'abord ses résistances, résistances forcenées d'autrefois, par le fer et par le feu, lorsque le peuple saint acculé sur le rocher du temple, avec un acharnement dont il n'y a pas d'autre exemple dans l'histoire, au milieu de la peste et de la famine, en face de ses soldats prisonniers que les Romains crucifiaient devant lui, délirant presque, suffoquant de sa propre rage, s'entretuant lui-même, se perçant de ses propres aiguillons comme un bataillon de guêpes dont on veut prendre le nid, défendait encore, pierre à pierre le dernier mur du saint des saints, — puis, lorsqu'il fallut comprendre que la ruche était détruite, flétrie

dans la boue, qu'il n'y avait plus de temple, que l'ennemi avait écrasé à coups de talons ce foyer brûlant où se concentrait toute l'ardeur fanatique d'Israël, lorsqu'il fallut essaimer enfin, les résistances muettes, les plus étonnantes de toutes, la vie en commun, portes closes, dans les juiveries du monde antique, à Smyrne, à Antioche, à Rome, à Byzance, plus tard dans les juiveries de notre Europe, en Espagne, en Hollande, en Allemagne, en Pologne, en Russie, — dans chaque grande ville un quartier à part, le plus obscur, le plus fétide, où la race se retrouve, cohère, s'isole, se séquestre, s'entête à rester elle-même, s'obstine dans ses vieilles formes religieuses, rapportant toujours à elle les événements de l'histoire, ne les comprenant pas, les déformant à force de les mêler à son moi, de les faire passer par son imagination apocalyptique, y lisant des promesses, des signes envoyés par Iahvé vengeur, vivant toujours dans l'attente, espérant un avenir qui sera comme les jours d'autrefois, revenant rôder, « peuple lugubre[1] », autour des murs détruits de Jérusalem, et par un inconcevable pouvoir d'illusion, prenant toujours ce cadavre de cité pour une éblouissante Sion[2], n'oubliant jamais, refusant de se séparer de son passé, s'y prolongeant par le

1. Saint Jérôme.
2. Voyez l'élégie du rabbi Halevi (1140) cité par G. Charmes, *Voyage en Palestine*, p. 147.

souvenir, y rattachant, maille à maille, pour tisser toujours la trame de son indestructible personnalité, chacun de ses événements présents, à mesure qu'entre ses doigts se déroule le fil de son histoire. Au fond de tout cela, très certainement, couvant sous le masque humble du changeur ou de l'usurier, la même violence de passion, le même orgueil foncier. Car la volonté se fait de la même étoffe que les sentiments; impossible d'expliquer, sans cette intensité du sentiment, la persistance de cette volonté. Au XVIe siècle, le vieux type est encore vivant. Là-dessus on peut s'en rapporter au portrait qu'a tracé du juif l'homme à l'âme innombrable, capable de comprendre toutes les âmes. Shakspeare a repris la légendaire figure que venait de dessiner Marlowe, et qui, toute seule, eût suffi à nous renseigner sur l'idée que se faisait du juif la foule anglaise. Mais comme Shakspeare l'a concentrée, précisée, cette figure, comme il a mis en saillie ses grands caractères dominateurs! Quelle âme que celle de Shylock! Comme elle se révèle tout d'un coup, avec quel orgueil de triomphe, quelle volupté dans la vengeance préparée de loin! Comme les narines du juif se sont gonflées à l'idée de faire couler le sang altier du chrétien, de voir trembler son insolence, de repaître ses yeux de sa pâleur! Comme les griffes de l'usurier se sont soudain changées en serres d'oiseau de proie, d'oiseau

vainqueur, qui, la tête renversée, la pupille élargie, a planté ses ongles dans la chair vivante et la sent frissonner sous son étreinte !

Aujourd'hui dans nos sociétés d'Occident où se sont fondues les castes et les races, sorti de sa juiverie, admis à toutes les fonctions sociales, ayant atteint la grande richesse, demi-gâté par sa richesse, entraîné enfin hors de sa propre forme par les grands tourbillons de la vie moderne, devenu très semblable à nous-mêmes, reconnaissant les modèles chevaleresques et chrétiens d'honneur et de conscience, entamé dans sa religion par le mauvais acide où nous baignons tous, qui dissout les volontés en rongeant les convictions, il est difficile de démêler les traits de parenté que l'Israélite peut encore avoir avec ses ancêtres lointains de Palestine. Cependant, dans sa soif de succès, dans la fièvre avec laquelle il travaille à l'étancher, on peut retrouver, concentrée sur de nouveaux objets, l'âme passionnée des ancêtres. Remarquez que, si presque toujours il réussit, s'il s'élève aux premiers rangs, c'est que presque toujours il sait résister, ne pas céder aux petites tentations de paresse et d'amusement, ordonner tous ses actes, mener toute sa vie par sa passion maîtresse. Bref, sa volonté reste de trempe supérieure. S'il manque de candeur, de bonhomie, de naïveté, s'il ne se laisse pas souvent duper, c'est probablement que tout son être

est en éveil, tendu vers un seul but égoïste ou désintéressé qui donne à toute sa vie l'unité d'un développement continu, sur indice d'une personnalité puissante. Peu de variations fantaisistes dans cette vie : il ne sait pas flâner, muser, prendre les choses comme elles viennent. Dans cette poursuite acharnée de la richesse, qui, pour la grossière imagination populaire, est son trait foncier de race, on voit moins le désir de gagner une fortune pour en jouir agréablement, qu'un impérieux besoin d'acquisition, de domination, de conquête, qui ne laisse jamais l'homme en repos. En même temps, notez ses aptitudes spéciales d'artiste. Il n'est guère peintre ni sculpteur; il voit mal les dehors plastiques des choses. Même infériorité dans le roman; il n'imagine pas des sentiments et des sensations pour les ordonner suivant des formes différentes de la sienne et qui seront des âmes de toutes espèces. En revanche, il excelle souvent comme poète lyrique, comme musicien surtout, c'est-à-dire toutes les fois qu'il a fallu faire parler son propre cœur, avec ses bonds, ses défaillances, son tumulte ou sa langueur. Aujourd'hui, tel Israélite français, philologue éminent[1], pour calmer les frémissements d'amour ou d'indignation de son ardeur idéaliste, écrit d'admirables petites apocalypses. Voici que,

1. M. James Darmesteter. Ceci était écrit en 1893.

pour maudire M. de Bismarck, il vient de retrouver l'accent des vieux prophètes. Ajoutez enfin que si les noyaux durs, précis, formés autrefois par les juiveries au sein des sociétés environnantes, se sont amollis en masses diffuses, certainement la race est encore cohérente, que ses enfants se tiennent et se soutiennent entre eux, qu'ils se reconnaissent et que le peuple les reconnaît. Concluez que même en Occident la conscience d'Israël n'est pas morte, que l'idée qui a fait se lever et se suivre tant de générations de même type est encore active, et que sous les mille plis enfoncés par la culture européenne, demi-tordue par la pression du milieu, usée par son long effort de résistance, Israël a gardé ses grands traits de caractère. — Mais c'est en Orient qu'il faut aller pour retrouver, avec son relief primitif, la vieille et légendaire figure. Venez en Palestine, à Saphed où les juifs attendent le Messie sur la montagne qui doit porter son trône, venez à Jérusalem où ils pleurent toujours la ruine de Sion, voyez-les cantonnés à part, méprisés, séparés de l'humanité, s'obstinant dans leur regret et leur espoir, observez parmi ce peuple blême et scrofuleux quelques-uns de ces visages de vieillards, si douloureux, si beaux, au regard intérieur si résigné et si profond, voyez-les rôder parmi les pierres sépulcrales qui jonchent la vallée desséchée du Cédron, étreindre avec des lamentations aiguës le

mur de David, regardez surtout dans cette synagogue la foule bruissante, tous ces yeux, tous ces nez qui se ressemblent, écoutez les prières passionnées qui montent vers le Dieu des ancêtres, et vous la sentirez passer, l'âme de la petite tribu fermée qui, sur ces plateaux durs, dans cette nature pétrifiée, dans cette lumière sèche, s'isola, se concentra, s'exalta, s'absorba dans son dialogue avec le Dieu de son cœur, et devint la petite parcelle chaude de ferment qui a suffi par son contact à faire lever et à organiser tout notre monde.

XII

3-6 octobre.

Tous mes compagnons se sont dispersés : je suis resté seul et, depuis plusieurs jours, je vague à loisir dans cette triste Jérusalem qui, étrangement, m'a pris, me passionne maintenant, et dont j'aime découvrir et à suivre tous les aspects comme on observe les expressions d'une physionomie devenue chère, pour apprendre toujours à la mieux lire. Aucun paysage ne m'a parlé aussi vite et je ne puis plus me décider à m'en aller.

Plusieurs soirées passées à la regarder, cette ville, du haut de la même terrasse où je l'ai vue pour la première fois, — à en graver l'image dans ma mémoire, à tenter de démêler ce qu'il y a de si unique et de si attirant dans sa figure.

A sept heures, la chaleur sort de cette pâle étendue de pierres que le soleil a brûlée toute la journée. Ce sont de tièdes effluves qui s'épandent, qui montent vers la langueur du limpide ciel rosé. Sans trêve, heureux de la fin du jour, mille martinets rayent l'espace avec des cris aigus, rasent les terrasses d'un coup d'aile, reviennent, entrecroisent leur vol ivre de vitesse.

Entre les collines, comme enfoncée, comprimée dans un entonnoir étroit, la ville se resserre, couleur de terre, couleur de poussière, couleur de mort, tellement terne que ses milliers de cubes grisâtres, confondus les uns aux autres, se confondent aussi aux terrains environnants et ne dessinent pas dans la campagne de contours précis. Une tache vague, plâtreuse, entre les montagnes pelées qui font, tout près, un horizon dur, — une confusion blême, d'où sortent, avec quelques noires aiguilles de cyprès, un palmier malade, des minarets délabrés, quelques dômes de plomb, voilà, après la journée torride, cette ville extraordinaire, où rien, ni bruit, ni fumée, ne révèle la présence de la vie, — un fantôme de ville qui ne passe pas, condamné à demeurer là comme un souvenir, séparé de l'humanité active, perdu sur ces hauts plateaux, au bord des grandes solitudes qui s'en vont jusqu'au cœur de l'Asie.

XIII

A cette hauteur, dans cet air rare et brûlant, on dort mal. Le matin on se lève dans une demi-fièvre et l'on trouve, à sept heures, la lumière ardente déjà et les rues couvertes du bazar pleines d'une foule épaisse et bourdonnante qui coule avec des remous de couleur dans l'ombre dorée, parmi des rais bleus de soleil. Fatigue des yeux et de l'esprit : instinctivement, pour trouver de l'espace, de la paix et de la fraîcheur, on s'achemine vers le Saint Sépulcre.

Brusque et profonde sensation de repos : il fait froid sous ces hautes voûtes. Une ombre vaste, énorme. Tout semble étonnamment grand, grandiose, vénérable et doré. Un rayonnement d'or terne qui parle de la vieille Byzance. La sainte langue grecque en inscriptions partout : elle seule convient ici.

Voici le petit sanctuaire qui contient la dalle sacrée du sépulcre; voici sa petite porte basse de marbre jauni, pleine de la chaude et mystique clarté des lumières intérieures, elle-même entourée de grands cierges historiés posés à terre, dont les

flammes jaunes vivent et veillent, toutes petites sous la haute et ténébreuse coupole.

Peu de monde : point d'Européens. Un à un, lentement, quelques Orientaux viennent adorer : des Bethléemitaines en robes toutes raides, toutes brodées de pourpre, les bras cuirassés de bracelets, la tête chargée d'une tiare faite de sequins, un bruit de métal sonnant à chacun de leurs pas. Derrière elles des demi-Bédouins, d'allure gauche et barbare, des espèces de mages à la démarche pesante et solennelle, en grands manteaux rouges et dorés qui traînent.

Puis une vieille toute séchée, l'air d'une momie, s'avance, sa face presque noire à peine visible dans ses voiles noirs. D'autres suivent, tout en blanc, — ce blanc que portent les chrétiennes de la ville : un seul linge blanc qui les enveloppe harmonieusement, comme des vierges, de la tête aux pieds.

Lentement ils s'accroupissent sur le marbre, les Orientaux ; ils se déchaussent, et ce sont des signes de croix qui se développent du front jusqu'aux genoux, des prostrations à plat ventre comme celles de l'Islam, puis l'attouchement minutieux, le baisement dévot, les lèvres collées au marbre, de la porte du sanctuaire. La pauvre momie noire se met à quatre pattes, péniblement, avec des gestes comiques et touchants de vieille guenon.

Il y a un vénérable cheik assis, les yeux fermes,

dont la barbe d'argent sort seule du manteau de laine grise. Probablement un saint personnage, car chaque fidèle, après l'adoration du saint sépulcre vient baiser sa main qu'il laisse pendre.

Passent des prêtres nègres coiffés de tiares noires....

Au dehors, dans les rues étroites, tous ces gens ne font qu'un grouillement pittoresque, mais ici, isolés par petits groupes dans ce cadre antique et majestueux, dans ce décor rayonnant et sombre, sous ces coupoles brumeuses, sous ces voûtes, entre ces piliers, parmi ces ors et ces argents somptueux, ils prennent toute leur valeur. La grandeur de leurs gestes lents, la dignité de leur costume, le vaste et profond repos de leurs traits apparaissent mieux. On démêle en eux je ne sais quoi de général et presque d'éternel.

Maintenant nous quittons cette partie toujours peuplée qui avoisine la dalle sainte du Sépulcre et nous nous égarons dans un dédale solitaire de chapelles, sous les froids arceaux, autour des grilles qui entourent les rangées métalliques d'icones, entre les colonnades noircies par le temps, entre les parois du rocher sacré qui furent laissées frustes. De loin en loin, un pauvre, un éclopé somnole au pied d'un pilier. Point de gardien. Une extraordinaire impression d'abandon et de vétusté. Une atmosphère engourdie, qui semble n'avoir

jamais été renouvelée, emprisonnée là, loin du vivifiant soleil, depuis que furent construits ces murs, ces vieux murs qu'imprègne une triste et débilitante odeur d'encens et de caveau.

Quelquefois une crypte s'ouvre au bas d'un escalier de pierre qui descend vers le passé ténébreux, vers les régions anciennes, situées au-dessous du sol où l'on retrouve les vestiges, les monuments et les ossements des générations reculées. Dans l'une de ces cryptes semble se concentrer cette impression d'antiquité vénérable et moisie qui sort de partout au Saint Sépulcre. Tous les jours je reviens m'y asseoir et, dans ce silence de tombe, je crois percevoir directement la fuite régulière et sans hâte du temps.

C'est la chapelle de Sainte-Hélène où se célèbre parfois le vieux culte oriental des Arméniens. Elle remonte aux premiers siècles du christianisme, et l'on y montre encore la chaise de marbre où se tenait la princesse chrétienne venue de Rome tandis que l'on fouillait le sol devant elle à la recherche de la vraie croix.

Rien ici n'attire et ne saisit comme ce souterrain. Tandis que marche à marche on descend l'escalier de pierre usée, qu'on s'enfonce dans ce demi-jour de cave, on se sent envahi par le froid qui sort de ces vieux piliers, de cet autel, de toutes ces choses de jadis soustraites au changement,

enfermées là, sous terre, dans ce lieu inanimé où il n'y a point d'heures ni de jours, ni d'années ni de siècles.

Jamais personne ici, excepté, sur les marches glacées, — solitaires, à distance les uns des autres, trois ou quatre misérables, toujours les mêmes, habitués de ce sépulcre, sortes de fantômes accroupis, repliés sur eux-mêmes qui ne remuent ni ne pensent, inertes comme ces vieilles pierres, comme cette ombre, comme cette terne clarté.

Devant eux, au-dessous d'eux, au bas de l'escalier, l'antique chapelle qu'éclaire une meurtrière percée dans sa coupole et le faible jour qui, venu de la sombre église, s'amortit et se refroidit encore pour arriver jusqu'ici. Quelque chose d'extraordinairement primitif : de plâtreuses ogives qui s'écaillent, un autel de bois mangé aux vers, de vieilles peintures décolorées, une naïve décoration de boules peintes et d'œufs d'autruche qui, de la pauvre coupole, tombent au bout de longues cordes. Avec cela d'antiques colonnes de marbre magnifique empruntées, peut-être, à des temples païens, des chapiteaux byzantins dont le temps a rongé les fleurs, des vestiges d'un monde glorieux et qui fut rayonnant, mais éteint, maintenant, terni, et peu à peu, sans bruit, couvert par l'impondérable poudre des siècles.

Sur une marche à demi déchaussée de l'escalier

usé, je reviens tous les jours m'asseoir, m'endormir pendant de longues minutes les yeux et l'esprit à tant de fraîcheur et de paix. Rien ne bouge, sauf de loin en loin, l'un de ces fakirs accroupis qui, soudain, sort de son inertie, se révèle vivant par un grand signe de croix oriental. Ou bien, au pied de l'escalier, l'une de ces femmes, être vague, voilé de noir, qui s'aplatit à terre, baise une marche, et, longtemps, le front contre la pierre, reste là, simple tache sombre et presque sans forme.

Sur les larves humaines qui viennent hanter cette cave, à travers ce jour blême, un long pinceau bleuâtre de lumière tombe d'un soupirail et revient tous les matins, se déplaçant insensiblement sur le sol avec les heures, et on le prendrait, ce rayon, pour l'âme même de ce lieu, si froide, si mystérieuse, d'une lenteur si régulière. Le libre et vivant soleil ne pénètre dans cette crypte qu'en se glissant furtivement; il doit se transformer pour y entrer, devenir cette barre rigide, oblique, chargée de poussières visibles, qui, sans hâte, descendent, descendent toujours pour tout envelopper et recouvrir.

A certaines heures, quelque chose des bruits lointains du monde parvient jusqu'ici. Et c'est, très affaibli, le chant des prêtres orthodoxes, des popes à faces frustes et barbues entre leurs cheveux gras, qui officient là-bas sous la coupole centrale,

en lourdes chappes d'or, devant l'autel rayonnant d'icones. C'est leur glapissement chromatique, leur mélopée grecque déroulée sur des modes archaïques, entendue vaguement, fondue par les résonances en une étrange rumeur, — émouvante, parce qu'elle ne paraît pas appartenir au monde d'aujourd'hui, parce qu'elle sort, dirait-on, des profondeurs du passé reculé et qu'elle vient flotter dans cette vieille chapelle obscure, comme l'atmosphère ancienne et lourde des siècles byzantins.

XIV

Une drôle de scène hier, à Bethléhem que j'ai voulu revoir. Probablement mon arrivée avait été signalée, car une troupe de guides et de drogmans syriens m'attendait et s'est abattue sur moi, l'unique étranger du pays, à cette époque où les touristes et les pèlerins ne viennent guère.

D'abord dans l'ignorance de ma nationalité une clameur polyglotte de salutations :

« *Good Morning sir : How do you do?*

— *Buon Giorno !*

— *Wie geht's, mein Herr?* »

— Voulez-vous un drogman, monsieur?

Et comme le mutisme prolongé n'arrive pas à les décourager, j'use du procédé recommandé par Mark Twain et je leur récite lentement, à voix basse, au milieu du silence attentif qui accueille mes premières paroles le début de l'*Odyssée* :

Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον· ὃς μάλα πολλὰ ..

Un instant ils sont déconcertés, et puis l'un me regarde et me dit dans le plus pur français :

« C'est du grec, monsieur, mais tu ne le prononces pas bien. »

Après un fruste dîner d'œufs et de pain bis, servi chez les Franciscains par un vieux Père italien à barbe blanche, j'ai pu errer paisiblement par les rues et sur la place de cette Bethléhem qui couronne un grand plateau rocheux. A mes pieds, très loin, d'autres plateaux entre-croisaient leurs lignes ; leurs abruptes croupes nues tombaient, fuyaient à l'orient vers les dépressions de la mer Morte ; tout le jaune pays de pierre, enflammé aujourd'hui par de brûlants souffles du sud, ondulait avec des bleuissements de chaleur dans les creux, et comme fond, ce grand mur simple de Moab que nous retrouvons toujours, bleuissant aussi et fermant tout à fait le monde.

Que cette Bethléhem semble douce, vivante, heureuse après la triste ville de mort ! Jérusalem est restée maudite, stérile à jamais à cause de la Passion, mais elle, on dirait que les simples scènes champêtres de la Nativité l'ont laissée charmée pour toujours. Il faut garder le souvenir de ce soir délicieux, de ce crépuscule, de cette âme bleue et rose qui faisait le tour du ciel. Il faut se rappeler sur toute cette tendresse, la sérieuse silhouette du bourg sacré dévalant vers les amphithéâtres pâles, — au loin les amples vagues mariées des vastes plateaux, tout le pays évangélique, si sobrement, si délicatement décoré d'oliviers dont le gris bleu moutonne parmi les pierres.

Il faut se rappeler la grâce rieuse de tous ces petits enfants qui jouent sur les terrasses dans leurs longues robes brodées de pourpre, de forme si ancienne, — les femmes qui remontaient des sources, une à une, par un sentier de cailloutis, graves et droites, d'une démarche lente, appesantie par la cruche pleine dont leur tête était chargée.

Il faut se rappeler les files de chèvres noires revenant comme des bandes d'écolières, d'en bas, des champs de silex et d'herbe maigre, poussées par d'antiques pasteurs aux manteaux majestueux et misérables, cependant que les martinets crieurs rayaient follement le ciel et qu'au fond de l'azur devenu nocturne, à côté du plus délié croissant de lune, s'allumait, pure et claire, l'Étoile du soir, celle qui, jadis conduisit jusqu'ici les Mages....

*
* *

Le lendemain matin toujours à Bethléhem, messe grecque, à la première heure, dans la basilique, derrière le mur que les orthodoxes ont fait élever pour s'installer dans le chœur et couper court, en le séparant de la nef, aux discussions avec les Latins.

Deux popes officient, en robes noires qui s'évasent jusqu'à terre, coiffés d'un capuchon noir dont la pointe vient tomber sur leurs épaules. Vus par

derrière, ils m'apparaissent comme deux grands cônes sombres qui, devant les ors et tout le métal de l'autel, s'agitent en mouvements mystérieux et lents, au rythme d'un aigre chant demi-sauvage, cassé par des espèces de hoquets, par des arrêts brusques sur des notes aiguës. Rien d'imprévu et de déconcertant comme cette cérémonie à laquelle je suis seul à assister et qui semble une scène de sorcellerie et rappelle les légendaires messes noires de notre moyen âge.

Pourtant voici deux auditeurs que je n'avais point remarqués d'abord tant ils sont immobiles. Montés sur un piédestal de bois comme des soldats de plomb, ce sont deux fantassins turcs qui représentent ici, au-dessus de cette grotte où le Christ naquit, le maître musulman, — deux grands moricauds en uniforme de toile bleue, bottés, fusil au bras, chargés de mettre le holà s'il prenait encore envie aux moines d'Orient et d'Occident d'en venir aux coups.

XV

8 octobre.

Nous nous hâtons de revenir à la ville. Ailleurs, en Galilée, en Syrie, nous pourrons retrouver le charme évangélique de Bethléhem. Jérusalem, seule, n'a point de semblable.

Partout, dans la pensive cité, aux angles de la Voie Douloureuse, dans les froides ruelles désertes qui bordent les couvents, au Saint Sépulcre, à la somptueuse mosquée d'Omar, devant les pauvres petits drapeaux qui pourrissent sur les tombes des cheiks musulmans, sur les pierres funéraires du ravin de Josaphat, au mur du temple où les juifs à papillotes, en longues simarres, viennent se lamenter avec des soubresauts convulsifs de l'échine, — partout je retrouve le même spectacle. Ces Russes, ces Polonais, ces Syriens, ces Grecs, ces Arabes, ces Israélites qui rôdent de pierre en pierre comme poussés par quelque manie, ces interminables signes de croix chez les chrétiens, ces longues prostrations chez les musulmans, ces dandinements d'ours, de bête en cage, chez les juifs, leurs pleurs véritables, leurs éjaculations, leur frénésie d'hystériques, toutes ces vieilles lèvres

tremblantes toujours dans un sempiternel et machinal murmure de dévotions, tout cela me fait songer à d'autres cultes : je revois l'infatigable et vertigineuse rotation des moulins à prière dans l'Himalaya; je revois les vingt-cinq mille brahmes de Benarès debout dans l'eau du Gange, la face au soleil levant, les yeux comme hallucinés, s'acquittant avec une fièvre méthodique, dans un délire lucide du long rite journalier et tyrannique qui a ployé combien de générations! Je revois les scènes d'hystérie et presque d'épilepsie d'un vaste *camp meeting* aux environs de Chicago, ces milliers de faces ardentes, attentives, tournées vers les prédicateurs, les sanglots, d'abord isolés, sous le fouet des paroles, puis l'agitation de toute la foule émue comme par un grand souffle, les débats et les convulsions de quelques-uns, tombés à terre, expulsant avec des cris l'*esprit* qui les possédait. Que cette innombrable humanité est donc foncièrement religieuse? Dès que l'on voyage ou qu'on regarde l'histoire, on reconnaît que là est vraiment sa caractéristique propre. On sonde la durée, on cherche sa première apparition hors des ténèbres, et ce qu'on aperçoit d'elle, d'abord, ce sont les temples prodigieux de l'Égypte, les pierres cyclopéennes de Baalbeck, les menhirs, indiquant quel besoin et quelle force de croyance, quel asservissement de l'homme à son propre rêve, quelle puissance d'auto-suggestion!

Une *auto-suggestion*, active pendant des siècles, de tout un vaste groupe humain, plus précisément une suggestion imposée dès l'enfance à chaque génération par la génération précédente, voilà de plus en plus, à mesure que nous pénétrons mieux dans le mécanisme psychologique de l'homme isolé et de l'homme en société, ce que paraît être une religion. L'humanité est une somnambule; elle traverse le monde, condamnée à ne jamais le voir véritablement; de siècle en siècle, elle avance, les yeux ouverts, mais ne regardant que la projection au dehors des images qu'elle crée, et ses gestes ne correspondent qu'à son rêve intérieur. Ce rêve qui va se déployer durant toute la vie de chacun est en partie déterminé dès la naissance, héréditaire, en partie suggéré pendant les premières années de la vie. A une certaine époque de son développement, généralement entre vingt et trente-cinq ans, il *faudra* que l'homme aime, c'est-à-dire qu'à propos de telle figure de femme, probablement quelconque, il aperçoive, avec un trouble si étrange, tel ensemble sublime de grâces mystérieuses et de perfections, pure vision, vers laquelle, avec un sourire d'extase, aveuglément avec des paroles de fou et d'halluciné, il va tendre les bras. Voilà l'une des suggestions héréditaires, et celle-là, qui sert à conserver l'espèce se répète chez tous les individus de l'espèce. Moins profonde, moins ancienne est la

suggestion religieuse, mais souveraine de la même façon, presque héréditaire aussi, implantée dans les jeunes et tendres cervelles, fortifiée par l'instinct d'imitation, par la vue journalière de tout le milieu ambiant où la même idée se répercute et se reflète en millions d'images pareilles, — chez la plupart, il est vrai, surtout aux époques de tiédeur, submergée sous l'afflux des sensations et des impressions de tous genres, mais reparaissant aux heures critiques et solennelles, devant la maladie, devant la mort, — chez quelques-uns, chez tous, aux époques de ferveur, agissant à tout instant, toujours présente, se subordonnant toute pensée, toute action, prenant ainsi toute la créature humaine, depuis les lobes supérieurs du cerveau où s'élaborent les métaphysiques jusqu'aux muscles dont elle vient aux heures rituelles rythmer le jeu, capable même, comme les suggestions d'espèce morbide que l'on obtient dans les asiles, d'arriver jusqu'à ces lobes supérieurs par ce simple jeu des muscles, par l'imitation des gestes et des attitudes, puisqu'un bon moyen de croire, c'est d'abord de plier la machine, — capable aussi, comme ces mêmes suggestions, une fois son empire établi, de forcer l'esprit en dépit de l'évidence, à nier, à ne point voir, à rejeter toute idée qui la contredirait, — capable encore d'exalter l'homme jusqu'au meurtre fanatique ou de l'anesthésier dans le martyre.

— hypnotisant de cette façon des millions d'êtres pendant des milliers d'années, imposant la même déformation à leur vision du monde, la même disposition spéciale à leurs cœurs et à leurs esprits, les orientant tous dans le même sens, s'emparant dans chaque groupe humain, des générations et des individus aussitôt qu'ils surgissent à l'être, et méritant enfin le nom de *religion*, puisqu'elle relie les vies en les rendant semblables, et préside à la formation comme elle fait la durée des sociétés.

XVI

9-11 octobre.

Dernières journées passées à errer autour du Gethsémani, au pied du mont des Oliviers, dans les étroits ravins mortuaires qui se creusent au-dessous du vieux mur superbe de la ville. C'est un paysage unique : il n'y a rien ici d'aussi étrange, d'aussi simplement désolé que ces lieux, les plus saints de tous et qui ont vu le plus grand drame de l'histoire humaine.

On sort par les rues du quartier chrétien : sérieux corridors déserts entre les hautains couvents que percent de rares fenêtres grillées. Sur le petit pavé rond, du côté de l'ombre, de loin en loin, religieusement voilée de blanc comme une communiante, une femme passe, sans bruit, d'une démarche mystérieuse, frôlant le mur. De cent mètres en cent mètres, des voûtes s'ouvrent, où les croisées d'ogive entremêlent leurs lignes graves, les plus lointaines encadrées dans les plus proches toutes fuyant dans une ombre pâle, neutre de chaux blanche où le regard se déconcerte, se perd, ne trouve plus de surface où s'appuyer. Sensations

de cloître, de crypte, de catacombes. Les pas ont des sonorités singulières.

Sous le plus sombre de ces tunnels, une meurtrière, trouant la muraille, donne sur le Haram-ech-Cherif, sur le vaste quadrilatère lumineux et vide où se dresse la mosquée d'Omar, et, comme une vision qui surgit dans la nuit, entouré de grandeur et de solitude, sous la garde grave de ses cyprès, apparaît sur son piédestal, le dôme parfait, l'impeccable et glorieux monument de l'Islam.

Toujours le silence dans ces pauvres ruelles mortes du moyen âge. Toujours les rues voûtées, puis ouvertes, dont la perspective enchâsse l'un dans l'autre, tour à tour lumineux et noirs, les cintres successifs. A présent je laisse derrière moi la maison des filles de Sion, avec son morceau d'arc romain qui enjambe l'étroit couloir, un débris, raconte la légende, du prétoir où Pilate rendit son jugement. Çà et là une petite croix gravée sur le mur indique que c'est la Voie Douloureuse dont nous descendons maintenant la pente.

Plus loin, un coin du vieux quartier arabe qu'il faut traverser pour atteindre le rempart : de rares portes bardées de fers, de rares lucarnes, jalousement masquées de *moucharabiehs*. Puis, à gauche, seule percée dans un long mur, une fenêtre basse, grillée, donnant sur une cour où flotte un jour d'émeraude, tamisé par des feuillages. Lieu véné-

rable aussi : c'est là que dort, sous une tombe toute dorée par le temps, un vieux cheikh musulman qui fit des miracles. Sur les barreaux de la grille, des centaines de chiffons jaunis sont attachés, des *ex-voto* de l'humble piété populaire.

Tout près de là surgit le mur qui étreint la ville. Voici se dresser sous ses créneaux, la porte Saint-Étienne, haute, féodale, faite de pierre que les soleils ont roussie, — enfermant dans son ogive, entre ses battants de fer, l'éternel paysage sans verdure : la sinistre montagne brûlée au-dessus du Gethsémani, et les croupes de pierre aride, baignées de calme lumière. Un soldat ottoman monte la garde en jouant doucement de la flûte. Un troupeau de moutons se pousse, rentre en bêlant dans la ville, mené par un pâtre en manteau.

*
* *

Le dimanche, il y a beaucoup de mendiants le long de ce sentier qui descend au Gethsemani, des miséreux en rang, à terre, à cropetons, avec des plaies aux jambes, des linges très sales, et, malgré tout, les grands traits arabes, majestueux à force de sérieux et de simplicité, beaucoup de noblesse aussi dans les plis que font sur les pauvres corps les lourdes laines trouées.

Dans ces mendiants, comme dans ceux qui hantent le Saint Sépulcre, il y a du fakir. Sans

trêve ils marmottent des prières : cela fait une triste rumeur suppliante.

Une vieille, toute cassée, m'implore d'une voix d'enfant, grêle, chantante, insinuante, avec un accent si pitoyable : *Khaouaga! gib metellik! metellik!* Un pauvre mutilé gît dans la poussière, enveloppé de toile, paquet sans forme humaine d'où sort une mélopée continue où le mot *Allah* revient toujours. Tout près, un vieux se déshabille, ne garde qu'une chemise, toute jaune de crasse, qui flotte sur ses maigres jambes, et par dessous, attentivement, il cherche ses insectes pendant une heure.

Il y a de la grandeur dans cette misère humaine, si simple, si humble, si impuissante et résignée au sein du calme des choses. Pauvres mendiants de Jérusalem ! Je les contemple longuement : voilà les paralytiques, les lépreux qui se traînaient au-devant de Jésus quand, par ce même chemin, il « montait à la Ville, » — ceux qu'il aimait, ceux qu'il regardait au front et guérissait d'un geste de sa main divine.

*
* *

Passé le Gethsémani avec ses vieux oliviers, — ceux-là même, dit-on, qui virent l'angoisse du Christ, — nous trouvons au fond des creux une paix singulière, plus grande encore que dans les ruelles de la ville : dans cet étroit ravin du Cédron, on se sent

enveloppé, enfermé, protégé contre tous les bruits possibles. Ce simple et primitif paysage, tant de silence et de solitude surprennent au pied même de la cité. Au-dessus de nos têtes, couronnant le haut talus grisâtre du mont Sion, son mur s'allonge, crénelé, inflexible et droit, sur le ciel occidental.

A droite, à la base du talus il y a encore quelque végétation, des oliviers desséchés qui s'accrochent à la pierre, y confondant leur grisaille. Voici maintenant s'ouvrir la vallée de mort, sans une herbe, couleur de cendre et saturée de cendre humaine. Voici les pierres funéraires où nul Juif ne vient pleurer aujourd'hui, livides dans l'ombre de ce profond repli, dont elles jonchent les pentes comme les ossements d'un peuple détruit. Voici les inquiétants vestiges du primitif art juif, les monuments asmonéens, vides de leurs morts, fendus ou troués, révélant leurs sinistres ténèbres intérieures.

Comme d'habitude, je m'asseois près de la fontaine de Siloé, sur sa margelle, au pied du mont Sion, au-dessous du premier angle de la grande muraille qui se replie là-haut, remonte et tourne vers l'ouest pour envelopper la ville. Au sein de cet invariable paysage qui nous parle de nos plus lointaines origines et des plus sacrées, la simple fontaine coule, épanche son petit filet fidèle qu'en tendit David et qui, depuis tant de siècles, chante,

chante sans se troubler dans la solitude des jours et des nuits....

En face, de l'autre côté de la vallée qui s'élargit un peu par ici, j'aperçois maintenant Siloé, le hameau troglodyte que l'œil ne distingue pas tout de suite, couleur de pierre, incrusté à la pierre comme les alvéoles d'un nid d'abeilles à l'écorce grise d'un vieux chêne. Entre les petits cubes des cases, des silhouettes bleues de femmes vont et viennent, se détachent une à une sur le flanc rocheux de la colline.

De quart d'heure en quart d'heure, périodiquement, deux de ces villageoises, toujours les mêmes. descendent l'une derrière l'autre sur l'imperceptible sentier qui égratigne la pierre, — descendent jusqu'à la fontaine pour y remplir des outres, de noires peaux de bouc, qu'elles chargent, ruisselantes sur leur dos. L'une est vieille, cassée, un animal usé par le labeur, tout flétri et ridé, vénérable à force d'inconsciente misère. L'autre, dont j'attends presque avec impatience la silencieuse réapparition sur le sentier au-dessus de ma tête, est une jeune créature libre aux yeux de feu, un peu sauvages; elle descend toute droite dans le bleu usé de sa robe, noble par le port assuré de la tête, par la pudeur fière du voile, par la beauté des pieds nus sous les lignes simples, sous toute la dignité de la draperie. Lentement, à la fontaine, de ses bras cerclés d'ar-

gent, elle soulève l'outre pleine, elle la charge sur sa nuque, la portant du front par une corde ainsi que les bestiaux de labour tirent la charrue, — et elle disparaît au détour du chemin, chacun de ses pas pesants faisant trembler toute la jeune chair de son corps. De nouveau, pendant un quart d'heure, la solitude près de la fontaine, jusqu'à ce qu'elles reviennent toutes deux pour recommencer. Cette scène, ces gestes patients de labeur humain, ces vêtements traditionnels, tout cela est ancien comme ce paysage....

Le soir descend ; le ciel s'est empli de douceur crépusculaire, mais là-haut, sur le triste mont Sion, le rempart crénelé de Jérusalem barre de noirceur tout l'or fluide du couchant. Du nord au sud, il s'étend, il règne, inaccessible et farouche, il opprime ces ravins, il masque absolument la Ville dont rien n'apparaît que deux cyprès et le dôme d'Omar, portés sur le grand mur, en plein ciel, dominant tout, durs et précis, et comme imprimés à l'encre sur ce fond de clarté mystérieuse....

Le soir descend. Les deux femmes de Siloé ont cessé leur va-et-vient. La morne vallée s'assombrit; ses pierres sépulcrales font au loin comme un semis de blancheurs vagues. Je m'en retourne vers le Gethsémani par le sentier que l'ombre efface, mais longtemps encore, en m'éloignant, j'entends chanter l'humble fontaine, toute seule maintenant dans la nuit.

XVII

Je pars demain, me promettant de revenir ici de loin en loin, au cours de ma vie. Je n'ai pas su traduire ce que m'a dit ce dur pays, si expressif, mais je n'en connais pas qui m'ait parlé tout bas plus profondément. Il me semble que j'emporte quelque chose de lui qui fait partie de moi-même. Ces ruelles, ces murs, ces pierres, ces ravins, ces oliviers, tout ce petit paysage m'est ami d'une façon grave. Il n'y en a qu'un ou deux auxquels je me sente attaché de cette manière et qui me semblent pénétré d'autant de sens.

Je suis allé lui dire adieu cette nuit. Au risque de me perdre un peu, je me suis aventuré dans le labyrinthe de Jérusalem, dans les ruelles étranglées qui descendent le long des collines saintes. Tout à l'heure, quelle impression de solitude et de silence sur le mont Sion à côté de la grande muraille crénelée qui se dresse dans l'ombre ! Silence et solitude aussi dans la ville, mais moins effrayants parce que moins près des profondes vallées vides.

Au hasard, entre les vieux murs de chaux dont, çà et là, un lumignon éclaire la pâleur morte. A

présent je dois être sur la pente du Golgotha. Ah ! voici encore les sombres couvents, avec leurs fenêtres grillées, leur air froid, fermé, hautain, ou l'on sent pourtant la crainte et la défense. Et voici le misérable cul-de-sac qui sert de parvis au Saint-Sépulcre, la cour déserte où la vieille église franque se renfrogne, se rencogne pour rêver du passé, abandonnée dans la nuit.

Maintenant, par les ruelles arabes, sous les voûtes noires où, quelquefois, un lampion pénètre de son rayonnement triste la profondeur de l'ombre. Pas une âme, pas un bruit.... Est-il possible que cette ville soit habitée? En files confuses, les arcades se suivent, tristes, opprimantes comme un intérieur de caveau; les ruelles montent, se croisent, descendent en petites marches disjointes, et leurs voûtes finissent en ogives ou en cintres, qui s'ouvrent sur la nuit, sur les grands espaces nocturnes où flotte une mystérieuse poussière bleue.

On dirait là-bas des grattements rapides de cordes, comme ces musiques d'insecte solitaire qui élargissent le silence. Cela vient d'en haut, maintenant, d'une terrasse. Qu'est-ce qui peut se passer sur ce toit? Justement, en face, une petite rue monte en escalier escarpé, et de là-haut mes yeux plongent sur le carré de lumière fumeuse que fait un petit café arabe posé sur la terrasse, adossé à

un mur, — à droite et à gauche fermé de toiles, mais ouvert en face de moi. Des nattes, des tapis, des haillons forment un plafond sordide, un toit contre le soleil de la journée. Sur des escabeaux boiteux, quelques fumeurs méditant leurs narghilés, et dont les vestes rouges, les culottes rayées font une note confuse de couleur, qui fait plaisir après cette solitude et cette saisissante noirceur des rues.

Pauvre café-concert, — le seul de Jérusalem, — si perdu dans cette nuit où revient flotter l'âme du passé, où l'on sent peser sur soi la poussière de tant de siècles ! Pauvre gîte où les vivants d'aujourd'hui viennent chercher à l'abri d'une toile un peu de sécurité, un peu de lumière, se serrent les uns contre les autres, ne se sentent plus seuls dans le silence et l'ombre de la ville solennelle, s'étourdissent à suivre, sans mot dire, l'arabesque grêle qu'une frissonnante cithare dessine autour d'une plainte brève !... Oui, pauvre gîte humain dont j'aperçois d'ici les deux faces; au dedans, entre les toiles, sous la vieille natte, dans le rayonnement fumeux de trois chandelles, vingt figures attentives ou engourdies, tandis que bat le tambourin et que chevrotent les voix arabes, — au dehors, dans la nuit, les silhouettes rigides des toits, Jérusalem obscure et, enveloppant tout, parmi le peuple des astres, montant très haut, se courbant d'un hori-

zon à l'autre, toute la voie lactée qui flotte en nuée blanche....

Pauvre musique aussi, lorsque l'on a entendu les capricieuses et savantes mélopées du Caire : mais dont le battement sourd et le bruissement de cordes finit par enchanter les nerfs, dont l'obstination à décrire toujours, coupés par des silences, les mêmes cercles autour de la même phrase, impatiente d'abord et, tout doucement, emplit l'âme d'une large paix, comme ces courtes tinteries que les cigales ne se lassent point de reprendre dans les nuits spacieuses d'été et qui, par nappes sonores, montent de la terre endormie.

Peu à peu cette musique exerce ses influences de rêve, et son charme agit tout entier. Les régions de paix où l'on est entré se peuplent : tout s'évoque ; les images se lèvent, non précises, découpées, mais se pénétrant les unes les autres, portées sur une onde obscure d'émotion où viennent se croiser les sensations de ces derniers jours, pour se fondre en une tristesse amère qui est l'âme même de toute cette Judée. Et lentement, sur ce courant vague qui enveloppe et baigne tout, une seule image surgit, distincte, et se détache au premier plan. Et ce n'est ni la glorieuse mosquée, ni la dalle sacrée du Saint-Sépulcre, ni la pouillerie juive des rues, ni les vallées mortuaires, ni les sables incendiés de Jéricho, mais simplement la grande muraille

de la tour de David, au-dessus des creux stériles, le sombre rempart crénelé qui surveille les bas-fonds de pierre grise. Il ne m'avait rien dit lorsque je l'ai vu pour la première fois il y a quinze jours, et maintenant c'est l'image la plus nette que j'emporte avec moi, celle qui contient le plus de sens, comme si la grandeur muette, la désolation de mort, l'abandon et la vétusté de Jérusalem s'étaient mystérieusement résumés là....

FIN

36153. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-16

3 FR. 50 LE VOLUME

VOYAGES

ABOUT (Ed.) : *Alsace* (1871-1872); 6e édition. 1 vol.

— *La Grèce contemporaine;* 9e édition. 1 vol.

AMICIS (De) : *Souvenirs de Paris et de Londres*, traduit de l'italien par Mme J. Colomb. 1 vol.

DU CAMP : *Le Nil;* Egypte et Nubie; 5e édition. 1 vol.

ESTOURNELLES DE CONSTANT (Baron d') : *La vie de province en Grèce.* 1 vol.

HUBNER (Baron de) : *Promenade autour du monde* (1871); 8e édition. 2 vol.

KARAMZINE : *Voyage en France* (1789-1790), traduit du russe par A. Legrelle. 1 vol.

LEGRELLE : *La Volga,* notes sur la Russie. 1 vol. Voir *Karamzine.*

LENTHÉRIC : *La région du bas Rhône.* 1 vol.

MARBEAU (E.) : *Slaves et Teutons,* notes et impressions de voyage. 1 vol. avec 2 cartes.

MARMIER (X.), de l'Académie française : *Voyages et littérature.* 1 vol.

— *A travers les tropiques.* 1 vol.

— *De l'est à l'ouest.* 1 vol.

— *Un été au bord de la Baltique;* 2e édit. 1 vol.

MONTÉGUT (E.) : *Souvenirs de Bourgogne;* 3e édition. 1 vol.

— *En Bourbonnais et en Forez;* 2e édition. 1 vol.

— *L'Angleterre et ses colonies australes;* 2e édition. 1 vol.

SIMONIN (L.) : *Les ports de la Grande-Bretagne.* 1 vol.

TAINE (H.), de l'Académie française : *Voyage aux Pyrénées;* 11e édition. 1 vol.

— *Notes sur l'Angleterre;* 8e édition. 1 vol.

— *Voyage en Italie;* 6e édition. 2 vol., qui se vendent séparément :

Tome I. *Naples et Rome.*

Tome II. *Florence et Venise.*

VARIGNY (De) : *L'océan Pacifique.* 1 vol.

36153. — Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus, 9, à Paris.

MAY 1 1 1934